

NOUVEAU!
PLUS LES 2 MOIS

N° 4 - Bimestriel

MONDADORI FRANCE

Exclusif!

« Le jour où
les Chinois nous
ont attaqués »



Deux Russes racontent
l'incident qui a failli
embraser le monde

SCIENCE & HISTOIRE

GUERRRES

& Histoire



Le chevalier, missile
guidé du Moyen Âge



L'enquête

Malouines: le double
jeu des Français



Rome se brise
contre le mur parthe



Dossier

Pearl Harbor

Un désastre japonais

L 17103 - 4 - F: 5,95 € - RD



NOUVEAU!

GUERRES & HISTOIRE
DÉSORMAIS EN KIOSQUE
TOUS LES 2 MOIS

6 NUMÉROS PAR AN

PROCHAINE PARUTION
LE 17 FÉVRIER 2012

REJOIGNEZ-NOUS SUR
facebook ET **twitter**
POUR PROLONGER LE DÉBAT

SCIENCE & VIE
GUERRES
& Histoire
HIER, TOUT COMMENCE

EDITORIAL

Chères lectrices, chers lecteurs, *Guerres & Histoire* atteint son quatrième numéro et son succès ne se dément pas, bien au contraire. Pour preuve, et pour répondre aux nombreuses demandes que vous nous avez adressées, le magazine va **muer de trimestriel en bimestriel**. Six numéros vous seront donc proposés chaque année à compter de 2012. Plusieurs nouveautés rédactionnelles vont apparaître, dont l'une est déjà présente dans ces pages, à propos du conflit des Malouines en 1982. Il s'agit d'enquêtes au long cours menées par nos équipes de correspondants à l'étranger. Sur les Malouines, ce sont deux journalistes britanniques qui vous proposent une vision insulaire de l'affrontement et qui mettent en lumière le rôle pour le moins ambigu joué par la France. Qu'au chapitre de l'ambiguïté et du double jeu Albion apprenne des Français ne manque pas de sel, n'est-il pas ?

En 2012, nous maintenons le cap sur la recherche de témoignages exclusifs. Celui que vous allez découvrir ci-après nous emplit de fierté. Il fallait les retrouver ces deux officiers russes qui ont dirigé les combats sur les glaces de la rivière Oussouri, en Extrême-Orient, en 1969 ! Cet épisode, peu connu, mérite votre lecture pour deux raisons. Un : il a failli provoquer une guerre — possiblement nucléaire — entre les deux puissances rouges, l'Union soviétique et la Chine. Deux : il a donné le coup d'envoi du spectaculaire rapprochement entre la Chine et les États-Unis, dont le monde actuel est directement issu. Sans ce présupposé politique, les grandes firmes américaines n'auraient pas nourri l'industrialisation rapide de l'empire du Milieu.

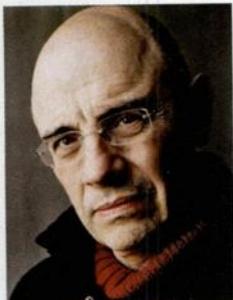
Nous resterons, pour l'année qui vient, également attachés à la présence d'un dossier fourni, avec un angle en décalage par rapport à ce qui se lit couramment. Ainsi avons-nous décapé, avec l'aide d'historiens américains, les épaisses strates de mythes qui encombraient l'attaque japonaise sur Pearl Harbor.

Enfin, pour vous mettre l'eau à la bouche, nous allons faire intervenir bientôt dans nos colonnes un des plus grands historiens militaires en activité... Sans parler d'une ou deux surprises hors collection... et de l'arrivée de Benoist Bihan dans le comité éditorial, un des penseurs français de la guerre parmi les plus prometteurs.

En espérant satisfaire au mieux notre passion commune, je vous adresse les meilleurs vœux de la rédaction pour 2012. ■

Jean Lopez, rédacteur en chef

NOTRE COMITÉ ÉDITORIAL



■ **Jean Lopez**
Rédacteur en chef.
Scrute les deux guerres mondiales depuis qu'il sait lire. Un des spécialistes français de l'Armée rouge et du conflit germano-soviétique.



■ **Pierre Grumberg**
Rédacteur en chef adjoint. N'aime rien plus que les ponts d'envol des porte-avions et l'odeur du kérosène. Autre centre d'intérêt : les rapports entre guerres, sciences et techniques.



■ **Yacha MacLasha**
Ancien diplomate, fin connaisseur du monde russe, écumeur des steppes et des archives. Capable d'interviewer en six langues.



■ **Michel Goya**
Colonel, historien militaire, directeur de recherches à l'Irsem, l'Institut de recherche stratégique de l'École militaire.



■ **Laurent Henninger**
Chargé d'études à l'Irsem, organisateur d'innombrables colloques savants sur la guerre à travers les âges, accoucheur d'idées, militant de la nouvelle histoire bataille.



■ **Benoist Bihan**
Chercheur en études stratégiques, rédacteur en chef adjoint de la revue Histoire & Stratégie. Explore l'évolution de l'art de la guerre et plus particulièrement de l'opérative.

SOMMA



EXCLUSIVITÉ

6-12 →

Damanski, l'escarmouche qui a changé le monde

Comment un incident de frontière entre Soviétiques et Chinois a modifié à jamais l'équilibre stratégique.

SUR LE FRONT

18 → Caméra au poing

Un borbier aux relents de pétrole

Tranchées, boue, gaz... Les clichés de la guerre Iran-Irak évoquent furieusement la Grande Guerre. La religion et le pétrole en plus.

54 → À la loupe

Carrhes, le début du cauchemar parthe

Les Romains croient que l'Empire parthe sera une proie facile. Cruelle erreur : Crassus, tombé dans un piège, se fait massacrer. Anatomie d'une des pires défaites jamais subies par les légions.

70 → Chasse aux mythes

La trêve de Noël 1914, une exception ?

Soldats français et allemands ont fraternisé et partagé leur misère au milieu du *no man's land*. Et le phénomène, soigneusement caché aux officiers, a duré toute la guerre, souligne le général André Bach.

76 → Troupes

Ordres guerriers aztèques : ascenseurs pour la gloire

Guerriers aigles et jaguars étaient plus que des troupes d'élite : y appartenir était une porte vers la noblesse. Les armées aztèques y ont puisé la motivation conquérante qui explique leur succès.

80 → Un classique revisité

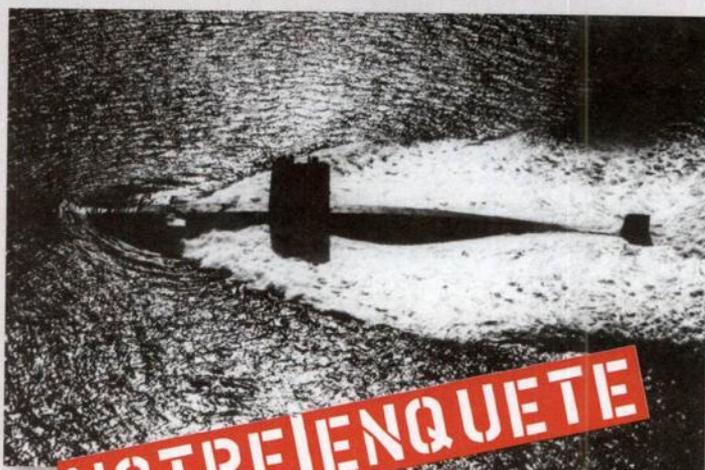
Guibert, le stratège des Lumières

Plus qu'un annonciateur des guerres révolutionnaires, il fut l'ultime théoricien de l'art guerrier du XVIII^e siècle, rappelle Thierry Widemann.

86 → Aux armes !

Le chevalier, un missile au guidage... aléatoire

Un projectile de plusieurs centaines de kilos, lancé au galop et terminé par une pointe : voilà le chevalier. En principe, sa charge est irrésistible. Sauf quand les heaumes n'en font qu'à leur tête.



NOTRE ENQUÊTE

62-68 → Malouines,

le double jeu des Français (1^{re} partie)

Partie en guerre pour récupérer ses îles Falkland ravies par les Argentins, Margaret Thatcher reçoit à sa surprise le soutien inconditionnel de François Mitterrand. Avions et missiles *made in France* vont cependant causer de lourdes pertes à la Navy...

RUBRIQUES

14 → Actualités...

... de l'histoire militaire dans la presse internationale et la recherche.

26 → Vos questions à la une !

Écrivez-nous, nous répondons.

60 → 1 image, 1 histoire

Le jerrycan, Lego de la guerre motorisée

84 → L'évocation

Paris fous pour gagner la Manche

94 → L'œil du cinéma

Rome et son empire

96 → Réactions/Débats

Jérôme de Lespinois répond à Martin van Creveld qui annonçait la fin des armées de l'air dans notre numéro 2.

98 → À lire, à voir, à jouer

Actualités de l'édition, des expositions, des sorties ciné et DVD, du wargame et du jeu vidéo.

109 → Quiz

Connaissez-vous les croisades ?

112 → Courrier des lecteurs

CHRONIQUES

75 → Opérations spéciales par Dominique Merchet
Panique à Desert One

93 → La chronique de Laurent Henninger
Art de la guerre : la technologie est-elle le seul facteur déterminant ?

110 → D'estoc et de taille par Charles Turquin
Au bout du compte... pourquoi Mers el-Kébir ?

DOSSIER

30-53 →

PEARL HARBOR Un désastre japonais

32 → **Derrière la défaite, un autre désastre...**

Dans la littérature comme au cinéma, Pearl Harbor passe pour un désastre américain sans égal. Le tour des clichés sur la bataille.

34 → **1905-1941 : la course à l'abîme du Japon**

La politique extérieure agressive de Tokyo n'est qu'une fuite en avant. Les Japonais se sont placés tout seuls sur une trajectoire de collision avec l'Amérique.

40 → **Une flotte redoutable et... inadaptée**

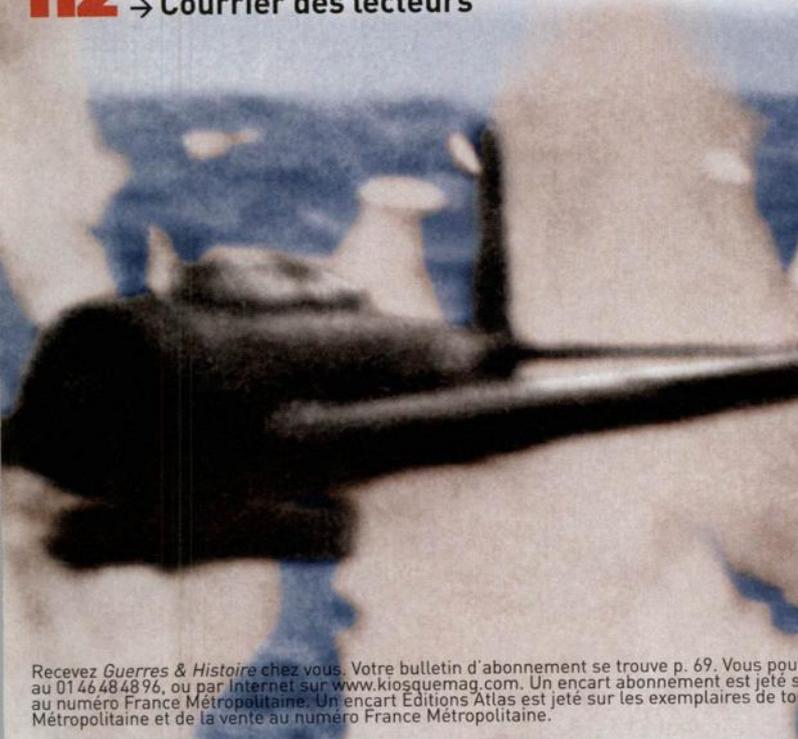
Ses cuirassés et son aéronavale sont les meilleurs du monde. Mais la marine impériale est aussi une arme fragile, conçue pour mener une unique bataille décisive.

44 → **Comment les Japonais ont manqué leur raid**

Le raid sur Pearl Harbor, un modèle de planification et d'exécution ? Les Japonais ont en fait multiplié les erreurs et infligé des dégâts limités à la flotte américaine.

50 → **Une attaque en forme de boomerang**

En attaquant, le Japon a rendu de grands services aux États-Unis. Et pas seulement ceux qu'on a dits.



L'île Damanski : l'escarmouche

Propos recueillis par Yacha Maclasha

Le 2 mars 1969, communistes soviétiques et communistes chinois en viennent aux mains. Pour l'île Damanski (ou Zhenbao, côté chinois), un misérable lopin de terre perdu dans la taïga, Moscou et Pékin vont brandir les armes nucléaires ! Nos témoins russes, Vitali Boubenine et Alexandre Constantinov, sont les hommes par qui tout est arrivé.

G&H : Quand ont commencé les premiers heurts ?

Vitali Boubenine : À l'occasion du cinquantième anniversaire de la révolution d'Octobre [7 novembre 1967]. La nuit du 6 novembre, nous avons appris qu'une quinzaine de Chinois, équipés de filets de pêche, avaient traversé la rivière Oussouri gelée

[voir carte p. 11]. En tant que chef du poste frontière le plus proche, je leur ai intimé d'évacuer. Ils ont répondu en brandissant agressivement des outils. Il n'était pas question d'utiliser la force, mais un de mes soldats qui s'approchait a pris un coup. Mes gars étaient d'anciens mineurs, des costauds, et notre réponse a été, disons, brusque. Les Chinois sont partis. Le lendemain, toute une foule



qui a changé le monde

s'est rassemblée sur la rive chinoise. Il y avait des officiers de l'armée populaire, des « pêcheurs »... Ils ont protesté puis tenté à plusieurs reprises de traverser la frontière pendant les semaines suivantes, ce qui finissait invariablement par des bagarres à main nue ou à coups de bâton.

Et puis la violence franchit un échelon supplémentaire début 1968...

Un jour de février, la patrouille a signalé qu'une foule se dirigeait à nouveau vers l'île Damanski. Arrivé sur place, j'ai vu, construite au milieu de nulle part, une tribune avec orchestre, devant laquelle plusieurs milliers de personnes agitaient des pancartes en hurlant des slogans contre l'URSS et les États-Unis.

Puis ils ont sorti des bâtons et sont venus vers nous.

Un millier de gros bras bien

entraînés. Nos soldats ont riposté à coups de crosse, mais ils se sont fait écharper. J'ai vite regagné le BTR et j'ai ordonné au chauffeur de se diriger sur la foule pour extraire nos soldats. Quand j'ai finalement stoppé le BTR, les Chinois étaient partis. Le lendemain, quatre corps allongés sur des nattes sont apparus sur leur rive. Le major-général Kijentsev, qui dirigeait le renseignement du district, m'a chargé d'aller voir s'il s'agissait de vrais cadavres. C'en était. Il m'a dit alors : « Vous comprenez que vous êtes en train de signer votre propre condamnation ? »

Le **BTR-60** est un transport de troupes légèrement blindé à huit roues motrices. La version PB utilisée par Boubenine pèse environ 10 t et emporte deux hommes d'équipage et douze soldats. L'engin est armé de deux mitrailleuses (14,5 et 7,62 mm) sous tourelle unique.



Armes tenues par le canon pour affirmer leurs intentions « pacifiques », des soldats chinois manifestent sur l'île Damanski. Saisi ici par le renseignement militaire soviétique, ce type d'incident se multiplie fin 1967 et se solde toujours par des bagarres avec les gardes-frontières.



Vitali Boubenine,
à l'époque
premier
lieutenant,

est né le 11 juillet 1939 à Nikolaïevsk-sur-l'Amour. Il étudie de 1961 à 1965 à l'École supérieure de commandement des troupes frontalières (sous l'autorité du KGB). Puis crée et commande en 1967 le poste de Koulebyakiny Sopki sur l'Oussouri. Sa bataille du 2 mars 1969 lui vaut dès le 21 mars la médaille de Héros de l'Union soviétique « pour son héroïsme et son courage ». Il est le premier à recevoir cette décoration pour une action militaire sur le territoire soviétique depuis la Grande Guerre patriotique. En 1974, Yuri Andropov, directeur du KGB, charge Boubenine de former et commander le groupe Alfa, première unité antiterroriste d'élite. Entre 1981 et 1983, il est adjoint du commandant du département des opérations militaires en Asie centrale. Après sa participation à la guerre en Afghanistan, il crée en 1993, à Khabarovsk, l'Institut frontalier dont il est le premier directeur.



« J'ai attendu des renforts, mais personne n'est venu. Huit de mes hommes ont été tués. »

Avez-vous vraiment écrasé ces Chinois ?

C'est fort possible. Mais Brejnev a pris calmement l'incident et il a même dit que je méritais une récompense. Avec le dégel, les Chinois sont devenus plus inventifs : ils ont pris l'habitude de s'approcher de notre poste, puis de baisser leur pantalon. Pendant les bagarres, nous leur avons arraché des portraits de Mao. J'ai ordonné à mes soldats de les dresser la prochaine fois qu'ils feraient le coup. Ça n'a pas raté : voyant que ses hommes montraient leur cul à Mao, l'officier chinois s'est mis à hurler et à leur cogner dessus.

Mais la comédie vire au tragique...

Les bagarres ont repris sur l'île entre, d'un côté, les hommes de mon poste et de celui de mon ami Ivan Strelnikov, — qui se trouvaient respectivement à 12 et 6 km de l'île —, et, de l'autre, les Chinois du poste que nous appelions « Gounsy », de vrais soldats. Nos hommes étaient plus costauds et avaient en général le dessus. Les deux

camps étaient armés mais personne ne faisait mine de tirer. L'escalade a continué. En décembre 1968, ils nous ont menacés de pistolets-mitrailleurs. Ils n'étaient pas chargés. Et puis cela aussi, ça a changé. Nous avons alors envoyé un rapport et une commission a débarqué. Ils ont tout vérifié chez nous, compté la moindre cartouche : ils avaient très peur qu'on craque. En même temps, le commandement s'était fait à l'idée que les Chinois organiseraient une attaque armée. Nous, nous avons commencé à creuser des tranchées sur notre rive. Et j'ai décidé avec Ivan de charger les armes de nos BTR.

Le commandement vous l'avait-il permis ?

Non, mais j'entretenais de bonnes relations avec notre *osobiste* [officier du KGB]. Et il m'a dit : « Écoute Vitali, devant moi, tu remets tout au dépôt. Après mon départ, tu fais ce que tu veux. » Il est parti le 28 février. J'ai appelé Ivan Strelnikov et je lui ai dit que je laissais nos BTR chargés. Il m'a

répondu qu'il ferait de même. C'était moins de 48 heures avant la bataille.

Racontez-moi le 2 mars...

À 5 heures du matin, j'ai fait ma ronde, vérifié que tout était calme à la frontière et je suis rentré au poste. À 10h40, Strelnikov a signalé qu'une trentaine de Chinois entraient sur l'île Damanski. Je lui ai dit : « Attends-moi, j'arrive. » C'est la dernière fois que j'ai entendu sa voix. J'ai pris avec moi 23 hommes et nous nous sommes dirigés vers Damanski en BTR. En arrivant, nous n'avons trouvé ni Strelnikov, ni ses soldats. Mais de l'autre côté de l'île, on entendait des tirs. J'ai vu alors deux véhicules du deuxième poste dans le sud de l'île. Vides. Par la suite, on a su que, dans la nuit du 1^{er} au 2 mars, trois compagnies chinoises s'étaient introduites sur l'île. Deux autres s'étaient retranchées sur leur rive, avec canons et mitrailleuses. Ils savaient que nos effectifs ne dépassaient pas 50 hommes, ils avaient prévu dix fois plus afin de nous écraser. C'est alors



que les 30 Chinois sont entrés sur l'île ouvertement et se sont séparés en deux groupes. Strelnikov est arrivé vers 11 heures avec un lieutenant. Il a caché son BTR sur notre rive puis il a ordonné à son sergent, Nikolai Dergatch, de suivre le groupe chinois qui allait vers l'est. Lui-même est parti à la rencontre de l'autre groupe.

Que leur est-il arrivé ?

Les deux groupes se sont approchés des Chinois pour protester, armes à la bretelle. À 30 m, les Chinois ont ouvert le feu. Presque tous nos soldats ont été tués sur place. C'est alors qu'est arrivé un autre groupe de l'équipe Strelnikov, celui du caporal Babanski, retardé par des problèmes de moteur.

Quel était l'effectif total du poste Strelnikov ?

23 ou 24 hommes. Le groupe de Babanski a vu les Chinois achever leurs camarades : il s'est mis à couvert et a ouvert le feu. Les Chinois ont riposté. C'est à ce moment-là que je suis arrivé sur l'île, dix à quinze



minutes après le déclenchement des tirs. Les hommes sont descendus du BTR et nous nous sommes déployés en direction des tirs. Nous avons été attaqués par toute une compagnie, à 150 ou 200 m de nous. Ils criaient et tiraient en se dirigeant vers nous. Je voyais les flammes sortir de leurs armes, mais j'espérais toujours qu'ils tiraient à blanc. Et tout à coup, Vladimir Izotov, un de mes hommes, a poussé un cri et est tombé. Mort. J'ai crié : « À terre ! » Nous avons ouvert le feu. Nos agresseurs ont tourné les talons et se sont mis à courir. Ils sont presque tous morts avant d'avoir atteint leur abri. De là-bas, ils ont tiré des rafales de pistolet-mitrailleur, mais il venait aussi du plomb sur nos flancs. Et nous n'avions que deux chargeurs par homme.

Pourquoi si peu ?

Nous n'étions pas censés en avoir plus. J'ai crié d'économiser les cartouches. Et voilà un impact de balle devant moi, un autre dans ma chapka. J'ai tenté de m'enfoncer dans la neige et j'ai compris alors qu'il s'agissait d'un sniper : je portais un manteau noir d'officier et le tireur m'avait repéré. Rester sur place signifiait la mort : il fallait à tout prix regagner le BTR, à 10 m seulement. Mais comment faire ? Tout à coup, j'ai entendu des tirs de mortiers. Un obus a éclaté près de moi et j'ai perdu conscience. Quand j'ai rouvert les yeux, j'ai senti

■ Chronologie

- **14 novembre 1860** : Traité de Pékin, la Chine est forcée de céder à la Russie tsariste le Primorsky Kraï (District maritime) sur le Pacifique, dont la capitale est Vladivostok. Début du contentieux russo-chinois sur l'Oussouri, rivière frontière.
- **7 septembre 1953** : Khrouchtchev devient l'homme fort de l'URSS. Il prône en 1956 la coexistence pacifique et la déstalinisation, ce qui inquiète Pékin.
- **15 au 28 septembre 1959** : Visite de Khrouchtchev aux États-Unis, dénoncée à Pékin.
- **Avril 1960** : Mao critique la politique extérieure soviétique. Moscou met fin à son aide nucléaire. Début des incidents frontaliers.
- **30 avril 1965** : Moscou renforce ses régions frontalières avec la Chine. Les effectifs atteignent 15 divisions en 1967.
- **5 janvier 1968** : Quatre Chinois tués lors d'un incident sur l'île Qiliqin.
- **Décembre-février 1968** : Bagarres régulières sur l'île Damanski.
- **20 janvier 1969** : Richard Nixon devient président. Amorce de contacts américano-chinois.
- **19 février 1969** : L'état-major de l'armée chinoise approuve un plan d'embuscade sur l'île Damanski.
- **2 mars 1969** : Première attaque chinoise de l'île Damanski, repoussée par Vitali Boubenine.

À gauche, grand héros du 2 mars 1969, le lieutenant Vitali Boubenine, blessé, patrouille sur la frontière après les événements. Ci-dessus, des gardes-frontières soviétiques (probablement rajoutés sur la photo) surveillent l'île Damanski : 75 ha de forêt partiellement inondés l'été.

- **15 mars 1969** : Seconde bataille de l'île Damanski, repoussée par Alexandre Constantinov.
- **29 mars 1969** : Moscou avertit Pékin d'une contre-attaque en cas de nouvelle agression.
- **13 août 1969** : Destruction d'une patrouille chinoise par les Soviétiques à Tielieketi (province du Xinjiang, frontière du Kazakhstan).
- **28 août 1969** : La *Pravda* menace Mao d'une attaque nucléaire. Les Chinois se mobilisent aux frontières. Le Comité central du PCC évacue Pékin. Paroxysme de la crise.
- **11 septembre 1969** : Rencontre entre Zhou Enlai et Kossyguine à Pékin. Les Soviétiques désamorcent la crise. Reprise des relations et fin des incidents, mais le contentieux frontalier demeure. Trente divisions soviétiques restent sur la frontière.
- **9-11 juillet 1971** : Visite secrète à Pékin d'Henry Kissinger, alors conseiller spécial auprès de Nixon.
- **29 février 1972** : Visite de Richard Nixon à Pékin.
- **19 mai 1991** : L'île Damanski revient à la Chine sous le nom de Zhenbao.

LA TROISIÈME GUERRE MONDIALE A-T-ELLE FAILLI ÉCLATER À DAMANSKI ?

Alors que les deux régimes se réclament du communisme, Moscou et Pékin auraient pu logiquement s'allier pour fonder un puissant axe anticapitaliste. C'est oublier que la Chine et l'URSS sont aussi des puissances terrestres, dont les intérêts passent avant l'idéologie. Le schisme géo-politico-idéologique qui aboutit aux sanglants incidents de 1969 se forme entre 1960 et 1965. Il a pour origine la question existentielle posée à Pékin au début des années 1950 : quelle position adopter dans un monde bipolaire ?

« La Chine s'aligne sur Moscou, répond l'historien américain Richard Wich, spécialiste du conflit sino-soviétique. Puis, elle comprend que cette position ne sert pas ses intérêts stratégiques. Car la politique de "détente" et de "coexistence pacifique" revendiquée par Moscou empêche la reprise de Taiwan, défendue par les États-Unis. »

En 1960, la Chine tente de rivaliser avec l'URSS pour la domination du tiers-monde et des partis communistes, et trouve une écoute attentive en Asie du Sud-Est, notamment à Hanoi et Pyongyang. « Chine, Viêt Nam et Corée du Nord sortent à peine d'une guerre civile, et ils ont des territoires à reconquérir, explique Richard Wich. La coexistence pacifique ne les arrange pas, bien au contraire. » Mais il ne s'agit pas seulement de regagner des espaces protégés par les Américains. La Chine ressuscite de vieux contentieux frontaliers avec la Russie tsariste du XIX^e siècle, dont l'URSS a hérité. Avec pour résultat une multiplication des incidents : pas moins



Illustration de l'aspect fratricide du conflit, ces soldats chinois qui pataugent sur Damanski portent AK-47 et fusils semi-automatique SKS d'origine soviétique.

de 4000 escarmouches entre 1964 et 1969 !

Vers la rupture

Les relations sino-soviétiques sont donc tendues quand débute, en 1965, l'intervention américaine au Viêt Nam. Que faire ? Le Parti communiste chinois (PCC) hésite entre l'alignement idéologique et stratégique sur Moscou et la continuation de la politique de rupture. « C'est cette deuxième ligne, défendue par Mao, qui l'emporte, reprend Richard Wich. Et, fin 1965, l'alliance sino-soviétique n'existe plus que sur le papier. » La tension s'accroît d'autant plus que c'est vers Moscou que se tourne Hanoi dans sa lutte, irritant ainsi les Chinois, inquiets d'une rivalité dans leur zone d'influence. Marquer son pré carré sur

la scène internationale n'est pas tout cependant : « Les incidents de frontière servent aussi, à l'intérieur, les intérêts de Mao », nous a affirmé l'historien Yang Kuisong de l'université normale de Shanghai. Les incidents sont opportuns pour remobiliser derrière lui les masses pour en finir avec ses rivaux au PCC et clore la quasi-guerre civile qu'a été la révolution culturelle. Dans l'affaire du 2 mars 1969, la responsabilité chinoise au plus haut niveau semble donc bien établie. L'attitude de Moscou plaide pour son innocence, note Richard Wich : « Après le 2 mars, les Soviétiques font preuve de retenue, ils espèrent que l'orage se calmera. Puis les Chinois manifestent par millions devant

l'ambassade d'URSS à Pékin. Et le 15 mars, les Soviétiques sont pris par surprise. » L'affaire a-t-elle failli dégénérer en guerre nucléaire ? Un éditorial menaçant de la Pravda du 28 août,

« Mao a beaucoup sous-estimé la gravité des conséquences possibles du conflit. »

mettant le monde en garde contre la croissance de l'arsenal atomique chinois, sert d'avertissement. L'affaire est discutée au Politburo. Le maréchal Gretchko, ministre de la Défense, se serait alors montré partisan d'une frappe. Mais l'option est vite écartée. Moscou fait donc preuve à l'égard

de Pékin d'une relative bonne volonté. Après avoir sollicité des discussions le 6 septembre à Hanoi, lors des funérailles de Hô Chi Minh, le chef du gouvernement soviétique Alekseï Kossyguine est invité à Pékin le 11 septembre. Mais les Chinois l'humilient en le cantonnant sur l'aéroport et en imposant des « négociations » autour d'un cadre politico-diplomatique, alors que Moscou n'admet que des rectifications techniques des frontières. Les Soviétiques, qui sentent que le bluff nucléaire ne prend pas, finissent par tout avaler.

Les Chinois sortent ainsi gagnants de l'affaire. Ont-ils vraiment eu conscience du risque qu'ils encouraient ? « Mao a beaucoup sous-estimé la gravité des conséquences possibles du conflit, répond Yang Kuisong. Il disait qu'il fallait se préparer à un conflit majeur, mais ne voulait pas qu'une guerre nucléaire soit déclenchée par un si petit conflit. »

Le Grand Timonier se rend toutefois compte après août qu'il a poussé la barre un peu loin, et fait évacuer de la capitale les organes vitaux du pays. « Seul Zhou Enlai et quelques autres restent à Pékin, mais leurs bureaux sont transférés dans une grotte de la colline Xishan », précise le chercheur chinois. Mao a eu chaud et il le sait. Ce n'est donc pas par hasard si les nouvelles ouvertures américaines de septembre 1969 trouvent aisément son oreille. Ainsi, faute d'avoir provoqué une guerre nucléaire, l'escarmouche de l'île Damanski, événement militaire insignifiant, a aidé à engendrer le grand tournant de la guerre froide : le rapprochement entre Chine et États-Unis. Rapprochement sur lequel est fondé le monde actuel. ■

Le caporal Yuri Babanski, rescapé de l'embuscade du 2 mars 1962 : il a échappé au massacre du reste de sa section grâce à une panne de moteur.



que j'avais bougé : l'onde de choc m'avait déplacé, l'obus ne m'avait que légèrement touché. J'ai compris qu'il fallait tirer mes soldats de là. Je criais, mais ils ne m'entendaient pas. Je me suis redressé un peu, ce qui les a surpris : ils étaient sûrs que j'étais mort. Je suis parvenu à surmonter la peur, j'ai réussi à me hisser sur le BTR. Deux soldats ont suivi. J'ai ordonné à Chamov, le conducteur, de contourner l'île en suivant la rive. Sur celle d'en face, côté chinois, j'ai vu un groupe de soldats qui traversait. J'ai ouvert le feu de mes deux mitrailleuses, à 200 m. Je les ai tirés à bout portant puis écrasés avec le BTR... Ils tombaient comme des mouches. Et tout à coup notre BTR s'est arrêté, en même temps que les munitions se sont épuisées. Vous imaginez l'angoisse, en panne au milieu de tous ces cadavres de Chinois et d'un nombre beaucoup plus important de Chinois qui tiraient sans cesse...

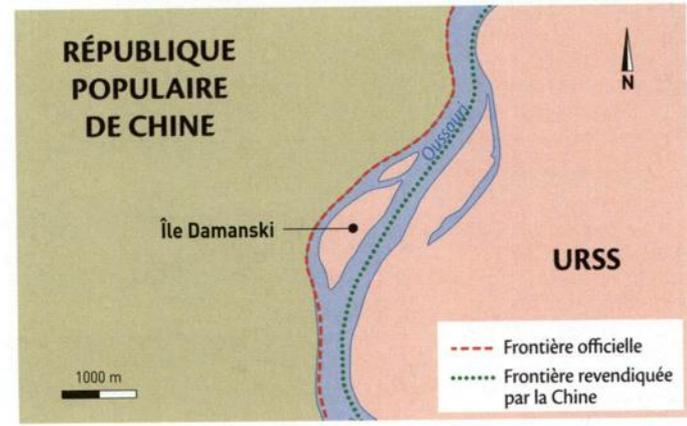
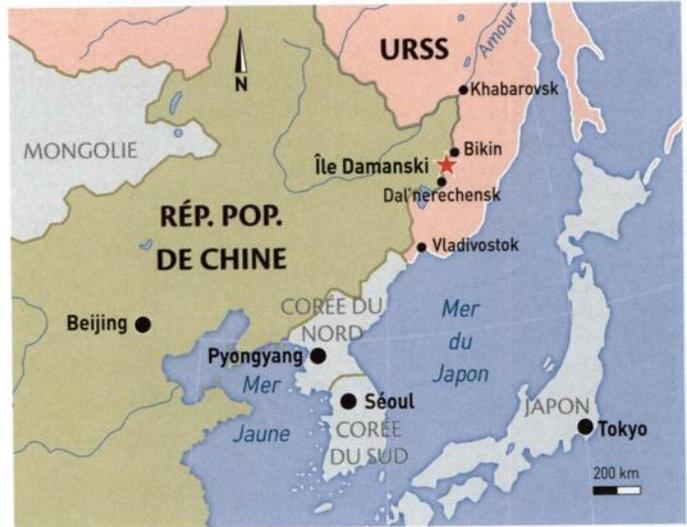
Que s'est-il passé ?
Le BTR a été touché par plusieurs obus, tout le monde à l'intérieur était blessé et j'ai perdu connaissance. Quand j'ai repris conscience, quelqu'un essayait mon visage avec de la neige : Chamov avait réussi à revenir sur notre rive. J'ai appelé le major Bajenov, l'officier de service, pour faire mon rapport. En terminant, j'ai vu notre command car GAZ-69, qui arrivait avec des munitions. J'ai alors embarqué mes soldats dans le BTR du groupe Strelnikov. Nous avons à nouveau contourné l'île. Là, tout à fait par hasard, nous nous sommes retrouvés face au PC des Chinois. En le détruisant, nous les avons privés de coordination. Ceux qui échappaient à nos balles quittaient l'île en courant, nous suivions cette foule et écrasions tout ce que nous pouvions. La bataille a duré une vingtaine de minutes. Puis nous avons fait demi-tour.

La bataille était-elle finie ?
Non. En revenant sur nos pas, nous avons vu deux de nos blessés. Nous nous sommes arrêtés pour les embarquer mais un obus est tombé sur le BTR et a explosé. Quand j'ai repris conscience, j'ai vu le sergent Ermoliuk en train de tirer. Puis un autre obus a défoncé le blindé et tué le sergent. J'ai ordonné d'évacuer. Les balles ont touché plusieurs de mes hommes avant qu'ils n'atteignent la rive. Là-bas, j'ai attendu des renforts, mais personne n'est venu. Le feu a cessé... Nous avons fumé une cigarette puis sommes retournés sur l'île : il n'y avait plus que nos blessés

et nos morts. Sur les 24 hommes de mon poste, nous avons eu 8 tués et 14 blessés, moi compris. Sur l'île, nous avons retrouvé Yuri Babanski et les restes du poste de Strelnikov. Puis notre hélicoptère est arrivé aussi, avec le colonel commandant le détachement frontalier Leonov, le *zampolit* [officier politique] Constantinov et le médecin Kvitko. La réserve du 3^e poste est arrivée aussi pour inspecter l'île et évacuer les blessés. Pour moi, c'était fini.

Pourtant, ce premier combat sanglant n'est qu'un début. Le 14 mars, les Soviétiques remarquent des mouvements de troupes sur la rive chinoise. Et le 15 mars, les Chinois lancent une compagnie, puis un régiment d'infanterie entier à l'assaut de Damanski, défendu par le détachement frontalier de Dal'nerechensk : un millier d'hommes aux ordres du colonel Démocrate Leonov et, après sa mort, de son adjoint, Alexandre Constantinov, notre second témoin.

G&H : Avez-vous aujourd'hui le sentiment que les Chinois vous ont pris par surprise le 15 mars ?
Alexandre Constantinov : Non. Notre renseignement, et celui de l'armée, nous rapportaient que les Chinois concentraient des unités pour un nouvel assaut. Dès le 5 ou le 6 mars, à 2 km de notre position, est arrivée la 135^e division de fusiliers motorisés, sous les ordres du général Nesov. Elle disposait de 150 chars T-62 et T-34, de trois batteries de lance-roquettes **BM-21 Grad** à six pièces chacune, donc 18 lanceurs au total. Il y avait aussi un régiment d'obusiers de 122 mm. Mais le 15 au matin, c'est un



régiment chinois de 4 000 fantassins qui nous est tombé dessus. Et nous, **gardes-frontières**, n'étions qu'une centaine de soldats armés de PM et de mitrailleuses, plus huit BTR. Les Chinois attaquaient par vagues, par bataillons de plusieurs centaines d'hommes, que nos mitrailleurs fauchaient. Quand leur première ligne était tombée, la deuxième récupérait

Alexandre Dmitrievitch Constantinov, à l'époque lieutenant-colonel, est né



le 24 septembre

1927 dans la région d'Oussourisk. Il est mobilisé par l'armée en octobre 1944.

Il participe au sein d'une brigade parachutiste aux combats du deuxième front de Biélorussie, puis, en 1945, à l'invasion de la Mandchourie occupée par les Japonais.

Après guerre, il suit une formation de commissaire politique (*politruk*) puis, quand la fonction disparaît, il rejoint les troupes frontalières en 1951, comme son père et son grand-père. Major, il arrive au poste d'Imanski fin 1967 en tant que *zampolit* (officier politique). Il a reçu l'ordre de Lénine pour son rôle le 15 mars 1969.

Le **BM-21 Grad**, version 1964 des « orgues de Staline », consiste en un lanceur juxtaposant 40 tubes pour roquettes de 122 mm, le tout monté sur camion. Peu précis, le système offre une capacité de saturation phénoménale : une salve des 18 lanceurs mentionnés par Constantinov représente 720 roquettes tirées en 20 secondes avec une portée jusqu'à 20 km.

Les **gardes-frontières** (en russe : *Pogranichnyie Voiska*) forment un corps militarisé spécial sous autorité du KGB, chargé de la garde des 63 000 km de frontières et côtes qui bordent l'URSS (20 000 km de frontières terrestres, dont 3 645 km avec la Chine). Spécialement entraînés à un climat rigoureux, politiquement sélectionnés, les gardes jouissent à l'époque de Brejnev d'un statut envié.

les blessés, s'élançait à son tour et ainsi de suite. Pas vraiment sophistiqué mais ils avançaient sans arrêt.

Comment se fait-il que Nesov n'ait pas bougé ?

Les commandants de ses régiments le traitaient de tous les noms, pour qu'il donne enfin l'ordre de nous secourir. Nesov a répondu avoir reçu l'ordre du commandement de district de ne pas ouvrir le feu.

Comment avez-vous sauvé la partie ?

Vers 11 heures, je me souviens m'être approché du colonel Leonov. Et lui avoir dit : « *Démocrate, il faut se décider : soit l'armée nous aide, soit on se retire de l'île. Sinon, on va tous y passer !* » Il m'a répondu qu'il avait déjà contacté le commandement, mais qu'au lieu de nous répondre sur la question des renforts, ils avaient demandé pourquoi nous n'avions pas fait de prisonniers... À ce moment, une compagnie de chars, commandée par le sous-lieutenant Degtiarov, est finalement arrivée à notre secours. Il était clair que, de la limite sud de l'île, les Chinois voulaient frapper notre flanc. Et nous n'avions rien pour riposter. C'est là que Leonov a pris la tête d'une colonne de quatre T-62. Mais il s'y est mal pris. Son char a été touché de plein fouet et il a été tué en évacuant. J'étais au PC, sur notre rive. J'ai pris le commandement.

À quelle heure avez-vous demandé un appui d'artillerie ?

Dès 11 heures. Leonov avait parlé avec Nesov et Kroupennikov, le commandant du régiment. Le colonel Setchkin, ex-adjoint du commandement du district frontalier de l'océan Pacifique, a appelé et parlé à plusieurs reprises avec le chef d'état-major du district de l'Extrême-Orient, et avec le commandant du groupe qui opérait sur la frontière. Tous nous renvoyaient vers Moscou, où l'on dormait encore [*il y a sept heures de décalage horaire, NDLR*] ! Après avoir attendu le réveil de la capitale, nous avons appris qu'il y aurait une salve de roquettes Grad, suivie de cinq minutes de préparation d'artillerie et puis l'attaque. Tout a démarré dans l'ordre, vers 16 h 50. Mes 100 gardes-frontières, renforcés par 150 soldats de l'armée, ont très vite nettoyé l'île.

Une batterie de roquettes Grad, c'est une énorme puissance de feu. Qui a pris pour finir la décision de frapper ? L'état-major ou le Politburo ?

La décision a été prise au niveau du secrétaire général [*Brejnev*]. Il se



L'affaire de l'île Damanski est récupérée par Mao à des fins de politique intérieure : il s'agit de remobiliser, face à un ennemi commun, le peuple chinois gravement éprouvé par les outrances de la révolution culturelle.

trouvait alors dans un train vers la Roumanie. À la demande d'Andropov, directeur du KGB, le train a été arrêté, la ligne directe entre Andropov et Brejnev établie. Brejnev aurait dit : « *Où est le ministre de la Défense ? Qu'est-ce qu'il attend ? Utilisez tous les moyens nécessaires pour chasser les Chinois de l'île.* » [*Gretchko, le ministre de la Défense, était en visite officielle en Inde, NDLR*].

Pourquoi Andropov ?

Le chef du KGB à Khabarovsk [*la capitale régionale*] a appelé Andropov et l'a alerté sur la situation à Damanski. Tout le problème, pour nous militaires, n'était pas le manque de moyens mais que nous avions peur de la réaction de Moscou. Le sang coulait et personne n'osait réveiller le Kremlin... Finalement, les Grad ont tiré une seule salve, sur la rive chinoise. Ça s'est révélé suffisant.

Le 15 mars, c'est donc le feu des Grad qui décide de l'issue de la bataille. Pourquoi ne pas les avoir utilisés le 2 mars ?

■ L'avis de la rédaction de G&H

Ce qui est marquant à la lecture de ces témoignages est l'attention extrême portée par le Kremlin à des événements que l'on pourrait juger insignifiants : ainsi l'incident de février 1968, géré sur place par un minuscule lieutenant, remonte-t-il jusqu'à Leonid Brejnev lui-même. On ressent parfaitement, à lire Constantinov, la terreur qui saisit les officiers soviétiques sur le terrain à l'idée de déplaire à Moscou (mieux vaut ne rien faire que d'agir sans ordres) et, surtout, de déclencher une guerre avec un adversaire équipé d'armes nucléaires. Le tout aggravé par les problèmes de communication récurrents de l'armée soviétique et le décalage horaire... C'est ainsi qu'une division entière reste l'arme au pied pendant des heures tandis que des camarades se font écharper à quelques lieues. Il faut l'intervention finale d'un civil, le guébiiste Andropov, pour bousculer la bureaucratie militaire et obtenir enfin une décision politique. L'incident raconté par Boubenine a enfin le grand mérite de montrer à quel point les opérations ont été réfléchies et dirigées côté chinois : toutes les provocations sont savamment dosées, mises en scène... Tout est fait pour faire craquer l'ours et crier au loup. Une faune qui a toute sa place dans ce petit morceau de taïga, grand comme trois fois et demie l'île de la Cité à Paris.

Leonov l'avait demandé. Mais ces batteries appartenaient à l'armée, pas aux troupes frontalières, et sa requête a été refusée. Vous savez, une escarmouche entre gardes-frontières, ça reste un incident limité. Entre des unités de l'armée, ça peut dégénérer en guerre ouverte.

Combien d'hommes avez-vous perdu ce jour-là ?

Le détachement de l'armée a perdu neuf hommes. Les gardes-frontières en ont perdu 18, soit 27 tués au total [*l'armée chinoise admet, elle, la perte de 17 morts et 88 blessés pour tous les combats de mars, bilan probablement très sous-évalué, NDLR*].

Que pensez-vous de vos adversaires chinois ?

Tactiquement, ils étaient très faibles. Mais courageux, toujours prêts à se sacrifier. Et ils étaient très résistants physiquement. ■

SCIENCE & VIE JUNIOR



HORS-SÉRIE

N° 91
DÉCEMBRE
2011

MONDADORI FRANCE

EKRANOPLANE GEANT

LES 100 MACHINES LES + EXTRAORDINAIRES

VOITURE AMPHIBIE



PROJETS FOUS
DE LÉONARD

AILE VOLANTE
À RÉACTION



En vente actuellement



PIERRE JOURNOUD

Le général Giap a 100 ans

Centenaire depuis le 25 août 2011, Vo Nguyễn Giap est considéré comme le plus grand général vietnamien du xx^e siècle et l'un des principaux artisans de la victoire contre les Français puis contre les Américains, entre 1945 et 1975. Quelle image laissera à la postérité cet homme que ses concitoyens ont surnommé le « Volcan sous la neige » ? Celle du jeune professeur d'histoire du lycée privé Thanh Long de Hanoi, féru de la Révolution française et de l'épopée napoléonienne, qui refusa la bourse que lui proposaient ses professeurs français pour poursuivre un doctorat dans le pays qui dominait alors le sien ? Celle de l'implacable révolutionnaire communiste qui, ministre de l'Intérieur lors de la révolution d'août 1945, procéda aux sanglantes purges des rivaux nationalistes non communistes ? Celle du chef de guerre et père de la redoutable Armée populaire du Viêt Nam, planificateur hors

pair mais aux talents stratégiques parfois discutés ? Celle du diplomate qui tint tête aux Français lors de la conférence de Dalat, avant le déclenchement de la guerre d'Indochine, négocia l'aide de Moscou et Pékin pendant la guerre du Viêt Nam, et célébra la normalisation avec la Chine à partir de 1990 ? Celle d'un intellectuel, aussi francophone que francophile, sollicitant discrètement de l'ambassadeur de France, à l'issue de la réception du 14 juillet 1989, les ouvrages français dont il s'estimait privé à Hanoi ? Celle, enfin et peut-être surtout, d'un dirigeant politique de premier ordre, proche d'Hô Chi Minh, à la fois craint et admiré, inamovible ministre de la Défense entre 1946 et 1980, et vice-Premier ministre jusqu'en 1991, mais exclu du bureau politique en 1982 ?

Sans doute, ces images sont-elles aussi inextricables que les couches de lave, de cendres et de roches des volcans très actifs, et Giap, comme ces derniers, conservera-t-il toujours sa part de mythe. ■ Pierre Journoud

Erhard aurait voulu racheter la RDA aux Soviétiques !

Selon le magazine allemand *Der Spiegel*, le chancelier Ludwig Erhard, en poste au début des années 1960 et considéré comme l'un des artisans du « miracle économique allemand » de l'après-guerre, aurait souhaité proposer aux dirigeants soviétiques de « racheter » le territoire de l'Allemagne de l'Est en échange du versement annuel de 2 milliards de dollars pendant dix ans, soit l'équivalent chaque année d'un quart du PIB ouest-allemand de l'époque. Selon Erhard, Khrouchtchev aurait dû accepter cette proposition au vu des déjà importantes difficultés économiques de l'URSS. Erhard demanda à plusieurs reprises aux Américains de servir d'intermédiaires et de garants auprès de Moscou, mais les dirigeants de Washington ne s'y montrèrent pas favorables. Quand aux dirigeants soviétiques, il semblerait qu'ils n'aient eu vent de ce projet

qu'en 1965, soit deux ans plus tard et un an après la chute de Khrouchtchev. Quoi qu'il en soit, c'est à peu de chose près ce qui se produira quelque vingt-cinq ans plus tard, au moment de la réunification allemande ! ■ L.H.

Wargames contre des pros

Un club de wargame vient d'être créé à l'École militaire, à Paris, par plusieurs officiers actuellement élèves à l'École de guerre. Il se réunit le mardi et/ou le mercredi soir ainsi que le vendredi après-midi dans la salle C5 de l'École de guerre et est pour l'heure réservé aux personnels de la Défense. Au printemps 2012, ce club organisera un week-end wargame ouvert au public afin de faire connaître l'École de guerre au moyen de ce hobby. Contact : chef d'escadron de Peretti, École de guerre, groupe C4, arnaud.de-peretti@academie.defense.gouv.fr. ■ L.H.

Les marins de Nelson n'avaient pas la forme

Scorbut, syphilis, ulcères, infections dentaires, paludisme... C'est l'état de santé assez peu brillant des marins britanniques aux XVIII^e et XIX^e siècles que révèle l'étude de trois fosses contenant 340 squelettes de marins de la Navy et exhumés par des chercheurs des universités d'Oxford et de Cranfield. Les ossements, qui incluent ceux d'un mousse de 11 ans, ont en outre révélé que plus de 6 % des marins souffraient d'amputations diverses, résultat hasardeux d'une chirurgie militaire balbutiante... et brutale. Les chercheurs remarquent cependant que, contrairement à ce que l'on croyait, les matelots n'appartenaient pas aux milieux les plus défavorisés. ■ P.G.



LEFRED-THOUIRON POUR « GUERRES ET HISTOIRE »

À Hardifort, dans le Pas-de-Calais, des historiens amateurs viennent de mettre au jour l'épave d'un Spitfire de la Royal Australian Air Force abattu en mai 1942... avec le squelette du pilote aux commandes. L'appareil devrait être confié au musée de la Coupole à Saint-Omer ••• L'archéologue amateur britannique Nick Austin, après analyse complète du dossier et découverte d'artefacts, arrive à la conclusion que le champ de bataille d'Hastings (1066) se trouverait non à Battle mais à Crowhurst, à 3,5 km au sud. Son ouvrage :



SIPA - ULLSTEIN BILD

Les crimes de guerre allemands vont-ils payer la dette grecque ?

Le procès qui s'est achevé, pour laisser place aux délibérations, le 16 septembre 2011 à la Cour pénale internationale de La Haye ravive les plaies ouvertes par l'occupation allemande en Grèce (*ci-dessus, les corps de villageois crétois fusillés par représailles en 1941*). Avec, pour enjeu, d'énormes sommes: pas moins de 70 milliards d'euros. Ce procès est mené par Berlin contre Rome, Athènes ayant statut d'observateur. Les plaignants contestent un jugement rendu en 2004 par la Cour

suprême italienne autorisant un ex-travailleur forcé à réclamer des indemnités. Selon les Allemands, ce jugement remettrait en cause la législation internationale sur la responsabilité des États — ce que l'Italie conteste, estimant que les lois ne couvrent pas les crimes de guerre. Berlin, évidemment, craint qu'admettre la validité du cas italien n'entraîne une cascade de réclamations... L'affaire intéresse la Grèce à double titre. Bien que le pays ait été en principe indemnisé

définitivement en 1960, l'Areios Paghos (Cour suprême grecque) a condamné l'Allemagne à payer 28,6 millions d'euros aux villageois de Distomo, dont 218 ancêtres ont été massacrés par les SS en 1944. En outre, les Grecs réclament le remboursement du « prêt gratuit » de 476 millions de Reichsmarks « consenti » aux occupants en 1942. Ce qui représente aujourd'hui, avec de modestes intérêts de 3 %, au moins 70 milliards d'euros... De quoi remplir à point nommé les caisses vides

de l'Acropole. Si le gouvernement grec n'a rien réclamé officiellement, certains de ses membres, comme le vice-premier ministre Theodoros Pangalos, ont fait savoir par le passé qu'ils entendaient bien rapatrier l'argent. Ont-ils une chance ? Les juristes estiment qu'il est facile de prouver que le prêt a été extorqué et qu'il s'agit d'un crime de guerre... Voilà pourquoi le jugement de La Haye, pour lequel aucune date n'a été annoncée à l'heure où nous écrivons, est si important. ■ P.G.

Un immense chantier naval antique excavé près de Rome

145 m de long pour 60 de large. Un toit haut de 15 m. Telles sont les dimensions respectables d'un bâtiment du II^e siècle révéé en septembre 2011 par les archéologues britanniques de l'université de Southampton sur le site de Portus, à 32 km de Rome. Pour les scientifiques, la taille et le plan du bâtiment

(*ci-contre reconstitué en image de synthèse*), avec ses huit alvéoles soutenues par des piliers larges de 3 m, évoque irrésistiblement un chantier de fabrication de galères — ce qu'appuient localement des inscriptions évoquant une guilde de constructeurs spécialisés. Par sa taille autant que par le site, la trouvaille est une première en Méditerranée. Les archéologues cherchent maintenant des traces de rampes et d'autres indices qui démontreraient l'utilité du site et sa vocation civile ou militaire. ■ P.G.



UNIVERSITY OF SOUTHAMPTON

Secrets of the Norman Invasion, Ogmium Press ••• Une équipe d'archéologues japonais a découvert par 25 m de fond l'épave d'un navire mongol. Il s'agit sans doute d'une des unités des flottes d'invasion envoyées par l'empereur chinois Kubilaï Khan et anéanties par des typhons, que les Japonais nomment depuis lors *kamikaze*, « le vent divin » ••• Le graveur David Penalva a entrepris un chantier pharaonique sur l'île du Souvenir à Lyon. Au rythme d'une centaine de lettres par jour, d'ici à 2015, il aura achevé de retailler les noms

Un faux Paris devait tromper les aviateurs allemands en 1918

Rois du camouflage pendant la Grande Guerre, les Français avaient envisagé de refabriquer la Ville Lumière — littéralement — à 20 km au nord-ouest de la vraie, autour du méandre de la Seine à Herblay. Comme les papillons de nuit, cette copie aurait attiré les bombardiers allemands, épargnant ainsi le vrai Paris, soumis au black-out. Révélé en 1920 par le magazine anglais *Illustrated London News*, ce plan avait été oublié et vient juste d'être exhumé par un blogueur britannique*. Le faux Paris est envisagé fin 1917 pour faire face à la menace des nouveaux bombardiers allemands de type Gotha, capables d'emporter 600 kg de bombes, et qui se trouveront au printemps 1918 à une heure de vol de la capitale. Conçu sous la houlette du général Dubail, gouverneur du Camp retranché de Paris (CRP) et du sous-secrétariat d'État à l'aéronautique,

le plan devait simuler, grâce à des rampes de lumières, le mouvement de faux trains et fausses automobiles sur de faux réseaux ferré et routier. Deux autres réalisations accompagnaient ce plan grandiose. Seule construite avant l'armistice, une pseudo-gare de l'Est (axe stratégique pour les départs au front) avait été reconstituée près de Roissy par Fernand Jacopozzi, le grand illuminateur de Paris. Un faux district industriel était également prévu à Chelles. Les Allemands auraient-ils mordu à l'hameçon ? Pas sûr. Reste que les mesures de défense active (DCA) et passive (camouflage) se sont montrées apparemment efficaces : seuls 35 avions ennemis sur les 485 envoyés sont parvenus à survoler Paris. ■ P.G.
* longstreet.typepad.com/thesciencebookstore/2011/09/a-paris-made-to-be-destroyed-sham-paris-191718-1.html



LEFRED-THOUREN POUR « GUERRES ET HISTOIRE »



RIA NOVOSTY

Un char lourd retrouvé dans la Neva

Ce KV1 soviétique (48 t) vient d'être repêché près de Saint-Petersbourg. Presque intact après 70 ans dans l'eau, il a coulé en 1941 par 10 m de fond après que le ponton sur lequel il se trouvait a été touché par un obus allemand. Pour voir les images du sauvetage : www.vincelewis.net/kv1.html ■

L'US Air Force envoie sa dernière superbombe H à la casse

Les États-Unis ont procédé le 25 octobre 2011 au démantèlement de leur plus puissante bombe nucléaire, la B-53, qui était aussi la plus ancienne et la plus grosse. Construite en 1962, au moment de la crise des missiles de Cuba, elle a été démontée à Amarillo (Texas), dans l'usine Pantex, la seule aux États-Unis où des armes nucléaires sont maintenant fabriquées, entretenues et démantelées. Grise, pesant 4,5 t et grosse comme un minibus, la bombe avait une puissance de 9 mégatonnes d'équivalent TNT — 600 fois celle libérée à Hiroshima

— après largage par un bombardier B-52. De quoi rayer de la carte tous les bâtiments (et tous les êtres vivants) dans un rayon de 5,7 km autour du point d'explosion et infliger des destructions considérables jusqu'à 15 km. 340 de ces armes, destinées à exploser



REUTERS

au sol afin de détruire des installations souterraines, avaient été fabriquées. ■ L.H.

des 10 600 Lyonnais morts pendant la Première Guerre mondiale ••• Une traversée équestre de trois mois reliant la Russie à la France sera organisée en 2012 à l'occasion du bicentenaire de la bataille de Borodino — Moskova pour les Français — par laquelle Napoléon s'était ouvert la route de Moscou ••• Après des années de silence, la famille Quandt, actionnaire principale et fondatrice de BMW, reconnaît, suite à une enquête menée par l'historien Joachim Scholtzky, avoir profité à fond du système nazi. Notamment en utilisant



US NAVY ARCHIVES

Les Canadiens vont célébrer leur guerre de 1812

La guerre qui a opposé les États-Unis et le Royaume-Uni en 1812, il y a bientôt 200 ans, est vue de Washington comme un succès. Mais un autre pays revendique aussi sa part de victoire : le Canada. Côte à côte avec les Britanniques, les Canadiens ont repoussé en effet l'invasion en force montée par leurs voisins, remportant notamment le 13 octobre 1812 la bataille des hauteurs de Queenston. Ces faits d'arme largement oubliés, le gouvernement de Toronto à l'intention de les célébrer dignement, avec un vaste programme officiel (www.1812.qc.ca) annoncé en octobre 2011 : campagne éducative, soutien à plus d'une centaine de reconstitutions, un monument, expositions sur les sites clés, etc. Le tout financé par un généreux apport d'argent public... qui sera dévoilé après réception des propositions. ■ P.G.

Quand les Américains testaient la syphilis sur des cobayes humains

« Éthiquement impossible », tel est le titre du rapport remis en septembre 2011 au Président Obama par la Commission présidentielle pour l'étude des problèmes bioéthiques. Rien de plus réel pourtant que l'expérience effrayante menée au Guatemala d'août 1946 à octobre 1948 par le National Health Service (service de

la santé publique américaine, NHS). Dirigée par le docteur John Cutler, du Venereal Disease Research Laboratory (laboratoire de recherche sur les maladies vénériennes, VDRL) avec l'assentiment du *Surgeon General* Parran (la plus haute autorité médicale des États-Unis) et des pouvoirs locaux, l'étude devait initialement servir à développer de meilleurs outils préventifs pour l'US Army. 1 308 prisonniers, soldats et malades mentaux guatémaltèques âgés de 10 à 72 ans ont donc été infectés par la syphilis, la gonorrhée ou le chancre mou par le biais de prostituées ●●●

●●● (infectées volontairement elles aussi pour la plupart). Aucun des « patients » n'a été informé de la teneur des examens et une bonne partie a été laissée sans traitement, bien que l'efficacité de la pénicilline fût alors reconnue. Au moins 83 sont morts pendant l'expérience. Ces abominations dignes des pratiques nazies ont-elles servi la science ? Même pas. Mal menée, mal documentée, mal publiée, l'expérience n'a rien appris. Révélé en octobre 2010 par l'historienne Susan Reverby, le scandale n'est pas le premier du genre : le NHS avait infecté en 1943 par des MST, mais avec leur assentiment, des détenus américains de la prison de Terre Haute (Indiana). Une autre expérience menée de 1932 à 1972 à Tuskegee (Alabama) avait consisté à suivre l'évolution de la syphilis chez des centaines de malades noirs privés de traitement. ■ P.G.

En chiffres :

Jusqu'à 850 000 morts : c'est le vrai bilan de la guerre de Sécession,

selon l'historien américain J. David Hacker après une nouvelle série de calculs démographiques. Le chiffre officiel des pertes, établi en 1900, indiquait 618 222 morts. Trop bas, selon Hacker, dont l'estimation la plus basse démarre à 650 000 tués. Les meilleurs spécialistes, tel James McPherson, trouvent ces chiffres plausibles. ■



TOBY SAVAGE

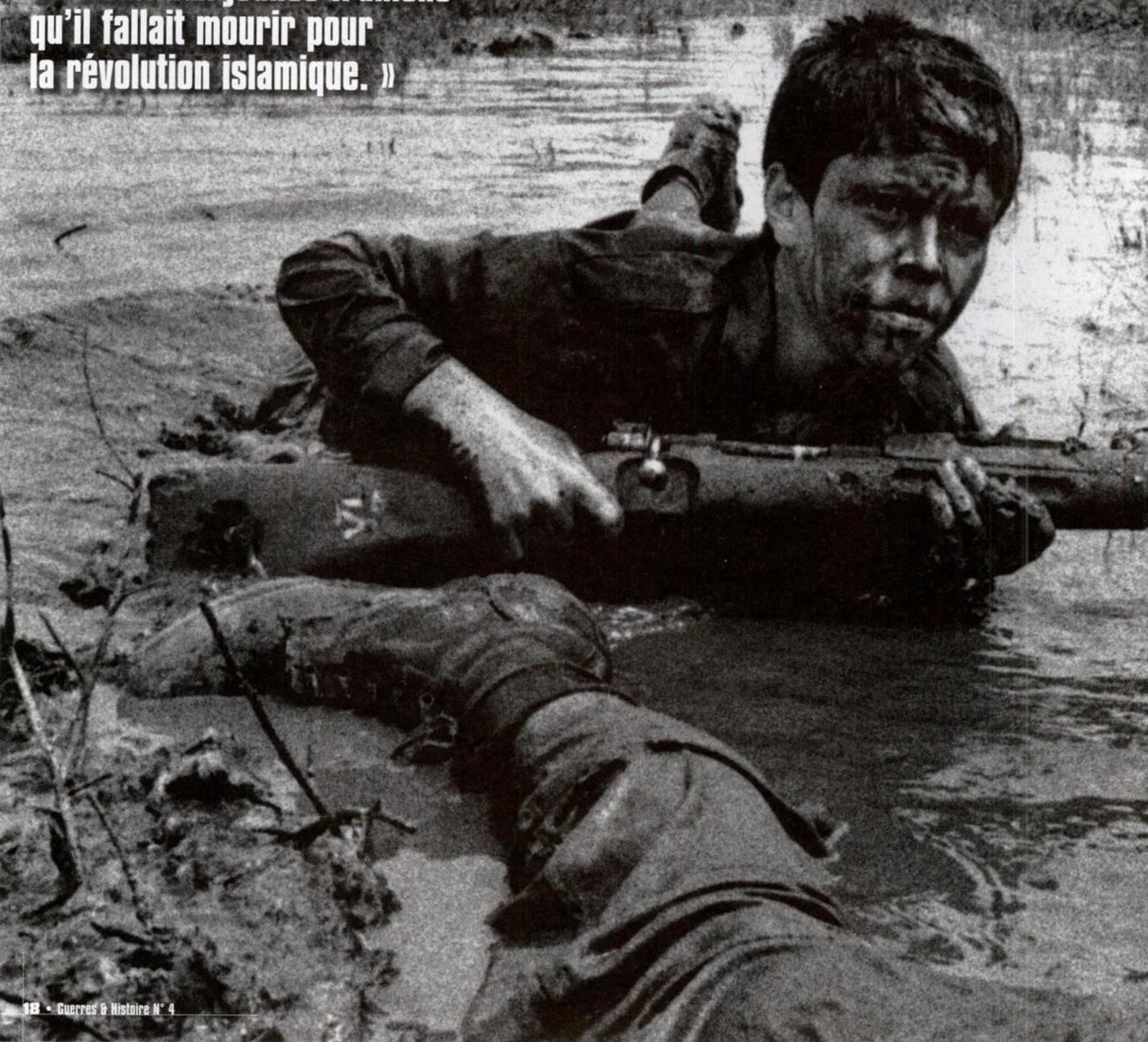
La guerre en Libye sert l'archéologie

En observant des photos du désert libyen prises d'avion ou depuis des satellites, des archéologues britanniques ont repéré des traces de plus de cent fortifications remontant à la plus haute Antiquité et ayant vraisemblablement été construites par le mystérieux peuple des Garamantes. Ces fermes et ces villages fortifiés, parfois de véritables petites villes entourées de remparts de quatre mètres de hauteur, et situées au centre de complexes réseaux d'irrigation, seraient aujourd'hui conservés dans un état remarquable. Dans les temps préislamiques, cette civilisation berbère, qui avait enfanté de redoutables cavaliers, avait prospéré dans cette région et contrôlait les échanges transsahariens. Les archéologues se frottent les mains : le changement de régime en Libye devrait leur faciliter le travail. ■ L.H.

50 000 travailleurs esclaves et en s'emparant illégalement de biens juifs. Magda, la première épouse de Günther Quandt, se remariera avec Goebbels ●●● Pas une année ne passe sans que les historiens ne découvrent qu'un nazi a travaillé pour les services secrets de la très catholique Allemagne fédérale. Cette fois, il s'agit de Walther Rauff, un des inventeurs de la chambre à gaz mobile qui a tué des milliers de handicapés mentaux et de Juifs, grassement payé et protégé contre toutes les poursuites dans les années 1950 et 1960.

Un bourbier aux re

**« Ce n'était pas du patriotisme
mais du fanatisme religieux :
on disait aux jeunes Iraniens
qu'il fallait mourir pour
la révolution islamique. »**



lents de pétrole

Iran-Irak, 1980-1988. Avec le soutien de l'Occident, Bagdad attaque le nouveau régime islamiste de Téhéran, qui menace l'équilibre de la région. Un conflit meurtrier où coulent le sang et l'or noir.

Par François Malys

Vingt-deux septembre 1980: après une semaine de bombardements aériens sur les principales villes iraniennes, les divisions irakiennes se ruent vers le sud, à la frontière avec l'Iran. Leur objectif, 200 km d'un delta boueux ouvert sur le golfe Persique, le Chatt el-Arab, confluent du Tigre et de l'Euphrate, berceau de la Mésopotamie. Pour Saddam Hussein, 43 ans, le maître de Bagdad, l'armée iranienne, laminée par les purges de l'ayatollah Khomeiny, n'est pas en état de résister à sa machine de guerre. Lourde erreur. Le conflit qui débute durera huit longues années et sera le plus meurtrier de cette fin de xx^e siècle. À l'origine de cette guerre, le bouleversement intervenu en Iran en 1979: la fuite du chah Reza Pahlavi puis surtout le retour d'exil de Khomeiny qui, rapidement, exhorte son peuple à répandre la révolution islamique. Pour les monarchies pétrolières proches, Arabie Saoudite et Koweït, l'Iran devient une menace. Pour Bagdad aussi: si le régime est laïc et sunnite, 60 % de la population est chiite et, entre les deux pays, la rivalité est séculaire. Enfin, Saddam Hussein veut régler par la force les contentieux territoriaux de la décennie précédente. En récupérant les trois îlots que le chah a annexés en 1971 et, plus largement, en contrôlant les deux rives du Chatt el-Arab, unique débouché irakien sur le Golfe. C'est dans cette zone, où l'on trouve les deux ports pétroliers irakiens (Fao et Bassora) et, sur la rive iranienne, Abadan, plus grande raffinerie du monde, que les premiers combats, malgré les percées dues à la puissance de feu irakienne, vont rapidement s'enliser. Téhéran a riposté tant bien que mal aux raids aériens avec son aviation composée de F-4 Phantom mais une grande partie d'entre eux ne peut plus servir en raison de l'embargo américain décrété depuis la prise en otage des personnels de l'ambassade de Téhéran. Il n'y a plus de pièces de rechange et de nombreux pilotes de l'ancienne armée du chah croupissent en prison. En une semaine, le front s'étend sur 500 km mais l'agression a soudé les Iraniens.

(Suite p. 24)

« J'ai photographié ce combattant iranien de 13 ans dans les premiers jours de la guerre, sur la ligne de front, à Susangard, au sud de l'Iran, témoigne le photographe iranien Alfred Yaghobzadeh. J'accompagnais une milice et, à 20 ans, je couvrais mon premier conflit. Je me souviens que nous nous sommes jetés dans les bras l'un de l'autre lorsque les premiers obus de mortier nous ont arrosés. Quelques jours plus tard, j'ai appris qu'il avait été tué. » À noter, le vieux Mauser Kar 98, longtemps fabriqué sous licence en Iran, dont le jeune garçon est armé...

Les prisonniers chiites irakiens sont « rééduqués » et poussés à combattre avec l'Iran dans la brigade Badr.

Un lot de prisonniers irakiens est présenté à la presse internationale en 1982, à Pandarak. Les soldats sont contraints d'exhiber un portrait de l'ayatollah Khomeiny, ce qui laisse supposer qu'il s'agit de chiites irakiens « travaillés » par la propagande religieuse de Téhéran.



Sur le front sud, à une centaine de kilomètres de Bassora en Irak, le 18 mars 1985. Les soldats irakiens emmènent des soldats iraniens faits prisonniers. Rien ne préparait l'armée iranienne à affronter la puissante machine de guerre irakienne.

JACQUES PAWLOVSKI/STYGMAT/ORBIS



En janvier 1985, les Iraniens parviennent au prix de lourdes pertes à repousser l'offensive irakienne sur les îles Majnoun. Mais même après cinq ans de guerre, l'infrastructure sanitaire de l'armée iranienne est toujours débordée par les blessés.



Octobre 1980. La percée de l'armée irakienne au sud des deux pays est d'abord foudroyante. Équipées de chars russes T-62, ses divisions foncent vers la rivière Karun au nord-est de Khorramchahr. Mais rapidement, les Iraniens, fanatisés, vont se ressaisir et contrecarrer les offensives ennemies.



« Après chaque victoire irakienne, les autorités venaient nous chercher pour photographier les résultats de leur succès. »



« Après chaque victoire irakienne, les autorités venaient nous chercher à l'hôtel pour photographier les résultats de leur succès. C'est comme ça qu'en février 1984, j'ai réalisé cette image de cadavres iraniens près du village d'al-Beida dans la zone des marais, au sud. » Vieux routier des conflits — il avait déjà couvert l'Algérie et le Viêt Nam —, Jacques Pavlovsky, alors âgé de 53 ans, se souvient qu'il était impossible de travailler sans être encadré par les autorités. « Fallait-il ramener des images dans ces conditions ? J'ai choisi de le faire. »



En décembre 1987, un pétrolier singapourien est attaqué par des vedettes iraniennes dans les eaux d'Oman, près du détroit d'Ormuz. À partir de 1985, les deux belligérants lancent dans la guerre du pétrole : les tankers sont pris pour cible afin d'asphyxier économiquement leur adversaire.

Leur guerre révolutionnaire prend le nom de « Défense sacrée ». « Ce n'était pas du patriotisme, mais du fanatisme religieux, témoigne Alfred Yaghoobzadeh, photographe iranien qui couvre le conflit dès le premier jour. Il y avait des séances de lavage de cerveau où l'on disait aux jeunes soldats qu'il fallait mourir pour la révolution islamique. Après des assauts, j'en ai vu revenir qui pleuraient car ils n'avaient pas été tués. » Ce sont ces soldats, parfois des adolescents, que l'on envoie en tête des vagues de fantassins pour se faire sauter sur les champs de mines. En deux mois, l'Irak parvient à s'emparer de Mehran, Qasr-e Chirin et Khorramchahr espérant, contre leur restitution, une rectification des frontières.

Mais rien n'y fait... Abadan devient le Stalingrad iranien. À partir de l'été 1982, les offensives iraniennes se succèdent au prix, le plus souvent, de pertes considérables. « Côté irakien, ce fut une guerre de positions, confirme un autre photographe, Jacques Pavlovsky. Avec une armée bien entraînée, bien équipée, faisant face à des vagues d'assaut iraniennes qui fonctionnaient comme des kamikazes. » Dès lors, les attaques se succèdent sans jamais apporter de gains territoriaux capables de faire triompher l'un des adversaires. Toute la gamme des armements, qu'une soixantaine de pays, au gré de politiques tortueuses, fournissent aux deux belligérants, va être utilisée. Des missiles Scud russes qui pilonnent les principales villes des deux pays aux gaz dont l'emploi, par les Irakiens, est avéré par une commission

de l'ONU dès avril 1984. Tandis que les combats livrés autour de la frontière rappellent ceux de la Grande Guerre avec leurs paysages lunaires, laminés par les bombardements, Bagdad décide de saigner l'Iran économiquement en coupant la route de ses exportations de pétrole. Après les terminaux pétroliers, ce sont les tankers qui sont pris pour cible. Début d'un terrible engrenage, des centaines de navires étant vite atteints par des missiles des deux camps.

Et l'Irak dispose d'une arme redoutable : les Exocet que la France — son deuxième fournisseur après l'URSS — lui a vendus en même temps qu'elle

lui a prêté cinq Super-Étendard dans l'attente d'une livraison de Mirage F1. Deux de ces missiles frappent, en mai 1987, la frégate américaine Stark, tuant 37 marins. Le 16 mars 1988, un autre coup de force fait la une. Tombée la veille aux mains de l'UPK, parti kurde allié aux Iraniens, la ville de Halabja au Kurdistan est victime de bombardements chimiques : 5000 morts. Saddam a puni la minorité kurde, toujours en révolte contre Bagdad. Mais les deux pays sont exsangues. En juillet 1988, les Iraniens veulent négocier tant la lassitude de la population fait craindre une révolte et la guerre prend fin en août. Elle aurait fait près de 800 000 morts, aux deux tiers iraniens. ■

La France est le deuxième fournisseur d'armes de l'Irak.



Huit années de guerre

22 sept. 1980 : L'armée irakienne pénètre en Iran le long de trois axes, Qasr-e Chirin au nord, Mehran au centre, et surtout Susangard et Khorramchahr au sud.

Janvier 1981 : Échec iranien au sud de Susangard.

Septembre : Les Iraniens mettent fin au siège d'Abadan.

Mars 1982 : Attaque iranienne dans la région de Dezfoul.

Les Irakiens se retirent au-delà de la frontière de 1979.

13 juillet 1982 : Offensive de l'armée iranienne contre la ville de Bassora, repoussée par les Irakiens.

1983 : Début de l'utilisation par l'Irak d'armes chimiques, y compris contre les populations civiles.

1984 : Début des attaques systématiques de raffineries et de tankers par les deux camps. 540 navires touchés.

Février 1986 : Nouvelles offensives terrestres iraniennes, sans succès. Contre-offensives irakiennes pour le moral.

Janvier 1987 : Pertes énormes et échec des Iraniens lors des offensives Kerbala 5 et Kerbala 6.

18 juillet 1988 : Téhéran accepte le cessez-le-feu.



LES TESTS QUE LES PRODUITS DÉTESTENT

100% indépendant, le laboratoire 01net vous propose chaque jour les tests les plus poussés. Avec les comparatifs et tests de 01net, soyez sûr de faire le bon choix pour vos achats high-tech.

Comparatifs & tests

01net.

On vous dit tout.

www.01net.com

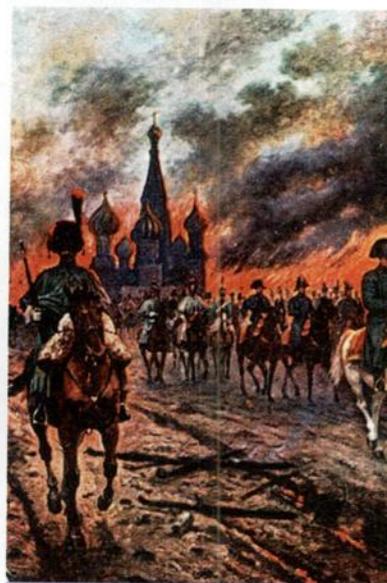
Pourquoi n'a-t-on pas envoyé le contingent en Indochine ?

LAURENT ALBERTOUX, SAINT-CHAMAS (13)

La guerre d'Indochine a en effet été menée à l'aide de troupes volontaires, encore que la notion de choix soit assez floue pour les soldats d'Afrique du Nord qui constituent pourtant 20 % des effectifs en 1954. Bien conscients de la faiblesse numérique du corps expéditionnaire, les militaires ont réclamé en fait dès 1948 le recours au contingent. Les généraux Kœnig et Juin en font d'ailleurs, respectivement en 1950 et 1953, une condition à un commandement en Indochine. Mais les 17 gouvernements qui se succèdent durant le conflit rechignent à envisager une telle mesure pour plusieurs raisons. Ils doivent d'abord compter avec l'influence du Parti communiste,

première force politique de France, qui est résolument hostile à la guerre. La pression communiste est d'autant plus efficace que le conflit est mal compris et mal suivi en métropole, où un Français sur deux confesse en décembre 1949 son indifférence. La guerre devient par la suite carrément impopulaire, seuls 21 % des Français s'y révélant favorables en mai 1953 (8 % en février 1954). Le PCF a beau jeu d'utiliser le malaise comme un levier, obligeant le gouvernement à démentir formellement en juin 1951 tout recours aux appelés. À ce facteur politique s'ajoute un facteur

stratégique. La France, inquiète de la menace soviétique à l'Est, ne peut dégarnir le front européen de ses appelés sans laisser renaître une puissante armée allemande : une solution difficilement acceptable dans l'immédiat après-guerre. Au final, si Pierre Mendès France évoque encore en 1954 l'envoi possible des appelés, c'est comme un bluff destiné à pousser le Viêt-minh à signer les accords de paix de Genève. ■ P.G.



Pourquoi Napoléon vise-t-il Moscou et non Saint-Pétersbourg, la capitale ?

HERVÉ RIGOLOT, ISSY-LES-MOULINEAUX (92)

Au début de la guerre de 1812 contre la Russie, Napoléon ne désigne pas Moscou comme un objectif, pas davantage d'ailleurs qu'une autre ville. Son but, limité, est de défaire l'armée russe pour contraindre le tzar à la paix et au retour dans le système continental d'embargo des produits britanniques. En août, après la prise de Smolensk et alors que les Russes se refusent à livrer la bataille qu'il recherche, l'Empereur décide donc

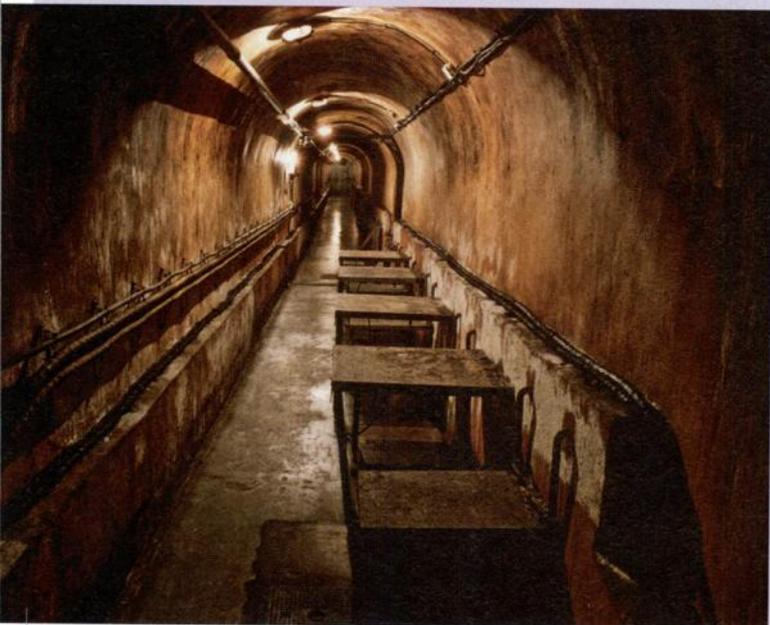
La ligne Maginot, si elle avait pu être prolongée jusqu'à la mer, aurait-elle pu arrêter les Allemands ?

SERGE SWITTEN, NIVELLES (BELGIQUE)

Non, les Allemands n'auraient pas été arrêtés. Si la France avait décidé, à partir de 1936,

d'ajouter environ une trentaine d'ouvrages pour couvrir les 300 km jusqu'à la mer du Nord,

elle aurait fait face à un problème énorme : où trouver l'argent ? Vu l'état des finances publiques, il aurait fallu renoncer au programme de motorisation et à certains matériels coûteux (anti-chars notamment). L'armée en aurait été encore plus statique. J'ajoute que barrer la grande plaine du Nord, vide d'obstacles, aurait nécessité l'immobilisation de dizaines de divisions dites « d'intervalle », d'où des réserves amoindries. Combinant parachutages, artillerie lourde et aviation, les Allemands auraient inévitablement, à un moment ou à un autre, percé en un point, moyennant, peut-être, le sacrifice de deux ou trois divisions. Mais ensuite, plus rien n'aurait été en mesure de s'opposer à la pénétration des panzers. Il n'est pas impossible que la campagne ait même duré moins de quarante jours. ■ J.L.



BERNARD ANNEBICQUE/SYGMA/CORBIS

Saviez-vous que...

... depuis le naufrage en 1719 à Constantinople du sous-marin turc *Timsah*, 334 sous-marins (engins « de poche » non compris) ont sombré du fait d'un défaut de conception, un accident ou un tir ami ? La catastrophe la plus coûteuse en vies humaines fut



VICTOR MAZUROVSKI

de continuer à poursuivre l'armée russe, qui recule vers Moscou. C'est donc l'axe de retraite de l'armée russe qui oriente l'avancée française. Napoléon espère par contre parvenir à contraindre les Russes à la bataille devant la ville, sous peine de perdre Moscou. C'est ce qui se passe, mais la bataille de la Moskova (ou bataille de Borodino) ne permet pas d'obtenir le succès décisif espéré. Quant à Saint-Petersbourg, sa prise n'aurait pas été si simple. La Russie du Nord-Ouest est recouverte de forêts parfois marécageuses, qui auraient rendu difficile l'avancée et le ravitaillement de la Grande Armée tout en favorisant la défense russe. La route côtière, barrée par la vieille forteresse de Riga — à la prise de laquelle Napoléon n'attribuera pas les moyens nécessaires —, aurait quant à elle été exposée aux coups de main de la Royal Navy, maîtresse des eaux de la mer Baltique. ■ **B. B.**

celle du *Surcouf* des Forces navales françaises libres. Il sombra dans le golfe du Mexique le 18 février 1942 avec ses 159 marins, dans des conditions mystérieuses, soit à la suite d'une collision avec un cargo, soit bombardé par erreur par un avion américain. ■ **P. G.**

Comment expliquer la tradition orientale des soldats-esclaves, tels les mamelouks ou les janissaires ?

AUORE BLANQUART, MANDELIEU (06)



COLORISATION GABRIELLA PINTER/RUE DES ARCHIVES

Pour des Occidentaux et depuis l'Antiquité grecque, le droit de porter les armes (et donc le statut de guerrier) est automatiquement associé au fait d'être libre, tant il nous paraît évident qu'un esclave retournera ses armes contre ses maîtres. Il faut croire que cela n'est pas universel. En Orient, le statut d'esclave n'empêche pas toujours de devenir soldat. Les mamelouks égyptiens ou les janissaires ottomans (*illustration ci-dessus*) en sont les exemples les plus connus. Cela peut s'expliquer ainsi : dans le monde oriental, outre le fait qu'il n'est pas

déshumanisé, l'esclave est d'abord un serviteur attaché à un maître, même lointain, et il possède un statut. Certains jouissent de grandes libertés et occupent parfois de hautes fonctions administratives. Ce mot recouvre donc une réalité bien différente de ce qu'elle était dans notre partie du monde. Le soldat étant un serviteur du monarque, il n'était donc pas impensable de voir se former des corps d'élite prestigieux de soldats-esclaves. Les Occidentaux ont parfois été conduits à imiter cette pratique, notamment les Espagnols et les Portugais dans leurs colonies

américaines ; le dernier exemple en date étant — à une échelle tellement réduite qu'elle est anecdotique — l'armement d'esclaves noirs par la Confédération sudiste aux abois, à la fin de la guerre de Sécession. Aujourd'hui, la tragédie que constitue l'enrôlement de force de très jeunes garçons dans des milices africaines relève de cette pratique. Cette question reste cependant d'une extrême complexité, et il paraît finalement réducteur d'opposer Orient et Occident à ce sujet. Tout dépend en effet de la définition que l'on donne du mot « esclave »... ■ **L. H.**

La citation

« Il n'y a seulement que deux catégories d'hommes qui font preuve de courage à la guerre: le soldat du front et l'objecteur de conscience. »

Captain Basil Liddell Hart (tiré de ses Pensées sur la guerre, 1944)

La responsabilité du pogrom de Jedwabne a-t-elle été reconnue par l'État polonais ?

JEAN-CLAUDE SPEILER, COBLENCE (ALLEMAGNE)

Oui, les Polonais ont endossé cet épisode affreux mais cela n'a pas été sans mal. Rappelons que le 10 juillet 1941, entre 300 et 600 Juifs ont été massacrés à Jedwabne, petite ville de Pologne orientale. Longtemps, ce crime a été attribué aux *Einsatzgruppen*, ces unités de tueurs SS qui suivaient la Wehrmacht. Que des habitants polonais de Jedwabne aient été les réels assassins, a été vraiment révélé pour la première fois en Pologne en 2001. « *Le livre Neighbors de Jan Gross, les articles d'Andrzej Kaczynski dans Rzeczpospolita, ont eu l'effet d'un coup de tonnerre. Ça a été un vrai choc, car même les historiens ignoraient cette affaire. Jedwabne a fait la une de nos médias pendant un an* », nous a confié Pawel Machcewicz, le directeur du musée de la Seconde Guerre mondiale à Gdansk. « *L'enjeu était énorme: comment devons-nous nous considérer? Comme une nation victime? Ou bien comme*

une nation qui a eu aussi son lot de crimes? Ce débat a été le plus important que nous ayons jamais eu sur notre histoire. » Sous la direction de Pawel Machcewicz (alors membre de l'Institut de la mémoire nationale) et avec la participation d'un procureur de la République, une équipe d'historiens a entrepris une vaste enquête qui a confirmé la responsabilité polonaise. Le résultat, en deux volumes, a été publié en 2002. « *La plus grande partie de la société polonaise — y compris l'élite politique et l'Église catholique — a accepté les résultats de l'enquête, continue Pawel Machcewicz. Le président Aleksander Kwasniewski et l'Église catholique ont demandé pardon. La plupart des Polonais acceptent la responsabilité morale, mais il est toujours souligné que l'État polonais n'existait plus à l'époque et qu'il ne peut donc s'agir d'une responsabilité politique.* » ■ Y. McL.



KHARIBINE TAPABOR

Où et depuis quand l'armée française a-t-elle utilisé les BMC ?

SOPHIE KREMP, STRASBOURG (67)

La prostitution aux armées existe depuis la nuit des temps, et elle fut toujours plus ou moins directement organisée par les autorités militaires. Dans l'armée française, l'institution de « bordels militaires de campagne » (BMC) date du gouvernement Clemenceau, en 1918, au lendemain de la victoire dans la Grande Guerre. Deux facteurs allaient présider à l'institutionnalisation de pratiques déjà existantes: l'occupation de la Rhénanie allemande, et la présence en grand nombre de troupes originaires des colonies. Il s'agissait en effet d'empêcher les contacts sexuels entre soldats français ou coloniaux et populations européennes. Puis cette pratique officielle s'étendit aux colonies françaises, où les maladies vénériennes faisaient des ravages parmi

les soldats et où le suivi médical était quasi inexistant alors qu'il existait dans une large mesure dans les « maisons closes », alors présentes sur l'ensemble du territoire métropolitain. Avec l'interdiction de ces établissements en France métropolitaine en 1946 (loi Marthe Richard), ils ne subsistent plus que dans les colonies et connaîtront un véritable âge d'or durant les guerres d'Indochine et d'Algérie. Après l'indépendance de cette dernière, en 1962, seule la Légion étrangère, qui sera aussi rapatriée en métropole, conservera ses BMC jusqu'en 1974, sauf à Djibouti, où un établissement de ce type était encore géré par la 13^e demi-brigade de Légion étrangère (DBLE) pendant la guerre du Golfe de 1991 (il existait encore en 1996). ■ L. H.

Quand entend-on parler la poudre pour la première fois en Europe ?

GABRIEL MUTIS, PARIS (18^e)



On a souvent écrit que c'est à la bataille de Crécy (23 août 1346), en pleine guerre de Cent Ans, que l'artillerie à poudre (anglaise, en l'occurrence) fut employée pour la première fois en Europe. Or, les historiens n'ont, ces dernières années, cessé de trouver la trace d'emplois antérieurs. Le tout premier semblerait remonter à la bataille de Mohi (11 avril 1241), entre l'armée du royaume de Hongrie et celle des Mongols, dirigée par Batû Khan et le célèbre stratège Subôtai, et qui comprenait des spécialistes chinois. La défaite des

Hongrois offrit la possibilité aux descendants de Gengis Khan de déferler sur l'Europe, ce qu'ils ne firent pas pour des raisons encore obscures. Dans les décennies qui suivront, l'usage des armes à feu se répandra... comme une traînée de poudre à travers l'Europe, de l'Espagne à la Norvège, et particulièrement dans les sièges ou les combats navals. Au moment de Crécy, cet usage était donc largement répandu, même si l'efficacité de ces armes dans les combats en rase campagne laissait encore à désirer. ■ L. H.

RMN

Envoyez vos questions à courrier.SVGH@mondadori.fr
ou déposez-les sur www.facebook.com/guerresethistoire



Qu'est-ce que le mode ou niveau opératif de la guerre par rapport aux niveaux tactique et stratégique ?

JÉRÔME ANDRÉ, YVERDON (SUISSE)

L'art opératif, ou « opératique », aujourd'hui improprement qualifié de « niveau opératif », est une discipline de l'art de la guerre, au même titre que la stratégie et la tactique. La stratégie, autrefois « art du général » et réduite à la seule conduite des armées, se révèle progressivement être la discipline de l'homme d'État, consacrée à l'intégration

de l'ensemble des ressources et des moyens d'un État et à leur combinaison pour réaliser des objectifs de puissance. La tactique, quant à elle, est la discipline de l'emploi des forces au combat : coordination des unités, des feux, intégration des différentes armes, etc., ressortissent de sa pratique. L'opératique est la discipline

cherchant à intégrer et combiner entre eux des combats distribués dans l'espace et le temps pour créer des séquences appelées « opérations », puis à combiner ces opérations afin de détruire la cohérence de l'armée ennemie. Ce qui permet alors aux forces amies d'accomplir les objectifs stratégiques poursuivis. ■ B. B.

La formation militaire romaine que l'on voit dans le premier épisode de la série Rome a-t-elle été réellement utilisée ?

ALBAN WILFERT, ERMONT (95)

Dans cet épisode, on voit le premier rang d'une formation s'escamoter pour laisser la place au deuxième rang, au coup de sifflet d'un centurion. Cette rotation permet de faire entrer des soldats « frais », sans ruiner la cohésion défensive. Pourquoi pas ? Pour la série, les producteurs se sont appuyés sur une association italienne, Ars Dimicandi (AD), dont le but est de recréer les tactiques mises en œuvre par les légionnaires. Spécialistes réputés, appuyés par un vrai travail de recherche historique, les membres d'AD (qui apparaissent d'ailleurs dans la série*) ont voulu avant tout montrer que la légion tirait sa force de tactiques collectives héritées d'un entraînement poussé, et non de la recherche du combat individuel « à la gauloise ». Quant aux détails... Le sifflet du centurion s'appuie sur des trouvailles archéologiques. La rotation des rangs, dans le cas d'un contact aussi intense que celui qui est filmé, aurait été difficile, voire périlleuse, mais pas invraisemblable pendant une très brève accalmie. ■ P. G.

* Voir leur site : www.arsdimicandi.net/ad_1_000039.htm



IMAGE TIRÉE DE LA SAISON 1 DE «ROME»/WARNER HOME VIDEO

Le mot : trench-coat

En anglais, *trench coat* signifie tout simplement « manteau de tranchée ». Il s'agit, à l'origine, d'un pardessus réglementaire de l'armée britannique lors de la Grande Guerre, mais non fourni dans le packaging minimal et devant donc être acheté auprès d'un fournisseur privé (Burberry ou Aquascutum). Son port était toutefois réservé aux officiers et aux sous-officiers supérieurs. En 1917, les soldats américains l'adoptèrent, sans restriction de grade. ■ L. H.

Pearl Harbor, un



✓ Derrière la défaite, un autre désastre...

Dans la littérature comme au cinéma, Pearl Harbor passe pour un désastre exemplaire. Pourtant, la vraie défaite n'est pas celle que l'on croit. L'attaque japonaise, aussi spectaculaire et traumatisante soit-elle pour les Américains, est en réalité un suicide stratégique. Pages 32 et 33

✓ 1905-1941 : la course à l'abîme du Japon

La politique extérieure agressive du régime fascisant en place à Tokyo n'est qu'une fuite en avant : embourbés en Chine, les Japonais pensent en finir en mettant la main sur l'Asie du Sud-Est. Un *casus belli* évident auquel l'Amérique se doit de réagir. Pages 34 à 39

✓ Comment les Japonais ont manqué leur raid

Le raid sur Pearl Harbor, un modèle de planification et d'exécution ? Ce mythe ne résiste pas à un examen attentif. En fait, les Japonais ont multiplié les erreurs à tous les niveaux et infligé des dégâts limités à la flotte américaine. Pages 44 à 49

✓ Une flotte redoutable et... inadaptée

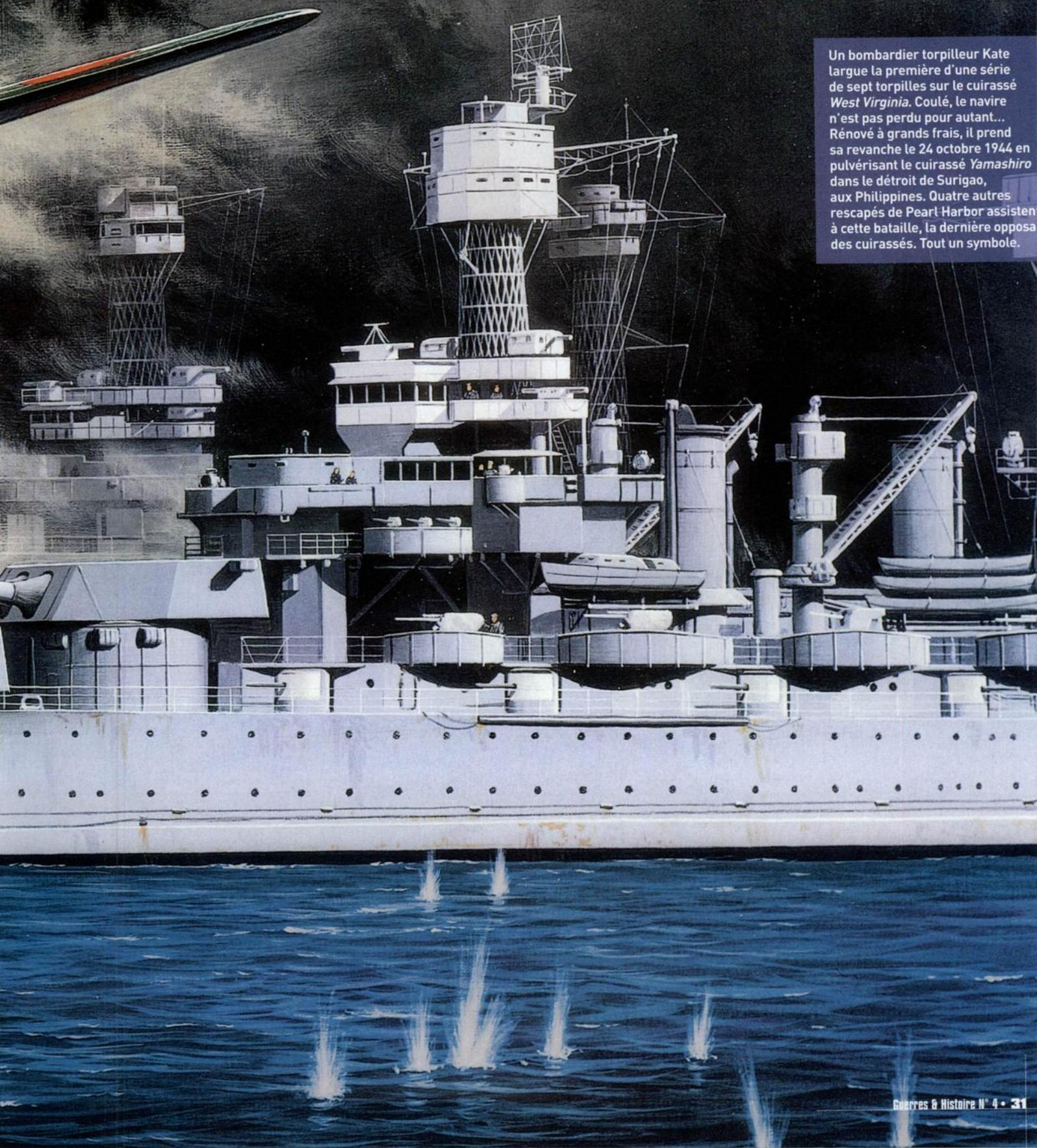
Ses cuirassés sont les meilleurs du monde, son aéronavale la plus avancée... Oui, mais la marine impériale est aussi une arme fragile, conçue pour mener une unique bataille décisive et non la guerre d'usure qui l'attend. Pages 40 à 43

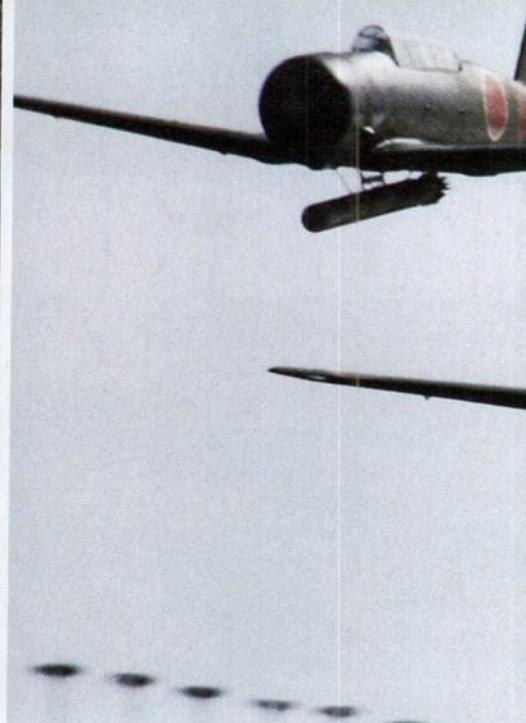
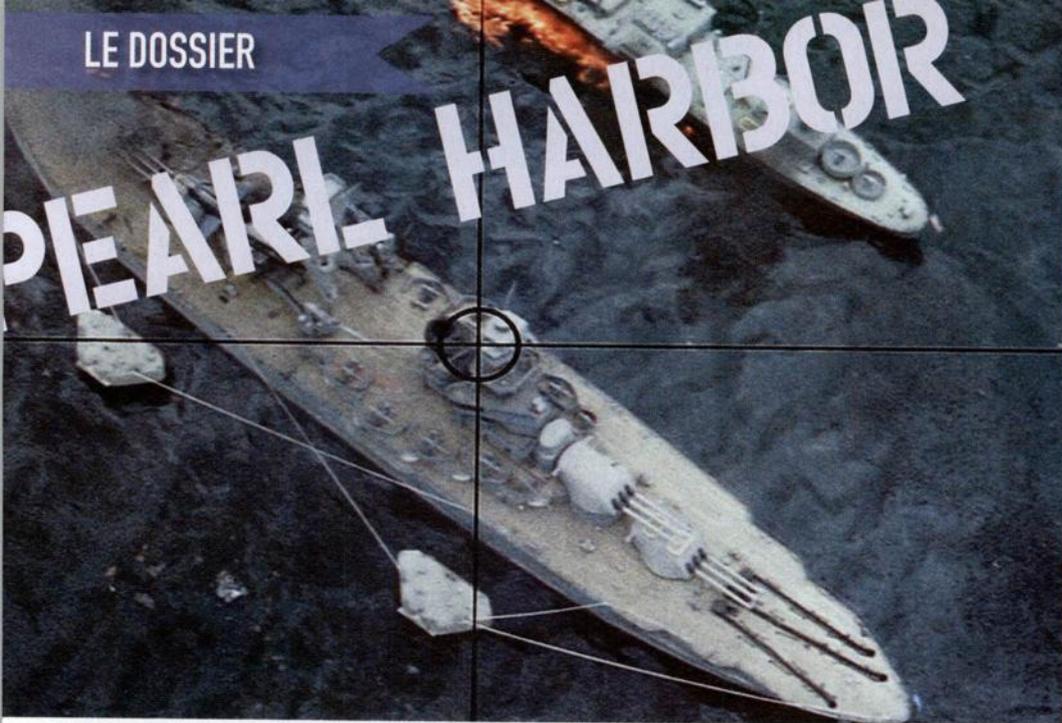
✓ Une attaque en forme de boomerang

En attaquant sans déclaration de guerre, le Japon ne ruine pas, comme il le souhaitait, la volonté de résistance américaine, mais l'exacerbe au contraire. Et ce n'est pas, loin de là, le seul caractère contre-productif du raid. Pages 50 à 53

désastre japonais

Un bombardier torpilleur Kate largue la première d'une série de sept torpilles sur le cuirassé *West Virginia*. Coulé, le navire n'est pas perdu pour autant... Rénové à grands frais, il prend sa revanche le 24 octobre 1944 en pulvérisant le cuirassé *Yamashiro* dans le détroit de Surigao, aux Philippines. Quatre autres rescapés de Pearl Harbor assistent à cette bataille, la dernière opposa des cuirassés. Tout un symbole.





Derrière la défaite, un au

Par Pierre Grumberg

Pearl Harbor, pour le grand public, c'est le Désastre avec un grand D. Certes, les Américains y perdent leur fierté, au prix de plus de 2 400 morts et de quelques navires obsolètes. Mais les Japonais, eux, perdent la guerre. Alors, pour qui le Désastre ?

Le 2 avril 1801, à Copenhague, la flotte britannique de l'amiral Hyde Parker, secondé par Nelson, attaque et anéantit au port la flotte danoise, alliée à la Russie impériale dans le cadre d'une entente profrançaise. Lors d'un épisode légendaire, Nelson aurait feint d'ignorer les signaux de rappel, envoyés par son chef inquiet, en plaçant sa longue-vue devant son œil aveugle.

Le Two-Ocean Navy Act, adopté le 19 juillet 1940 par le Congrès américain, est le plus grand programme d'armement naval de tous les temps. Voté afin de doter l'Amérique d'une vraie supériorité en vue de la guerre qui s'annonce, il prévoit une hausse de 70 % de la Navy en six ans. Ironiquement, ses origines remontent au rejet du traité de limitation navale de Londres par les Japonais, en 1936.

Le 7 décembre 1941, 350 avions japonais lancés par six porte-avions attaquent en deux vagues la flotte et les bases américaines de Pearl Harbor, sur l'île hawaïenne d'Oahu. L'assaut, secondé par cinq sous-marins de poche, débute à 7h51, heure locale. À 10 heures, tout est fini. Sur les huit cuirassés de la flotte du Pacifique basée dans la rade, l'Arizona a explosé, l'Oklahoma a chaviré. Le West Virginia et le California, coulés, reposent sur le fond, leurs superstructures hors de l'eau. Le Nevada s'est échoué. Les Pennsylvania, Maryland et Tennessee sont endommagés, de même que dix autres navires. Sur les aérodromes, 198 épaves d'avions, détruits pour l'essentiel au sol, se consument au milieu des cratères de bombes. 2403 Américains (dont 68 civils) sont morts, 1 178 blessés. Les assaillants ont perdu 29 avions, 55 aviateurs, 9 sous-marinières. Le temps d'un petit déjeuner, l'Amérique, qui dormait en paix, se retrouve en guerre. Voilà pour les faits. Soixante-dix ans plus tard, le fracas des explosions n'en finit pas de résonner à Pearl Harbor : le nom de cette rade inconnue des Français (et de beaucoup d'Américains en 1941)

est désormais le symbole de l'attaque surprise par un ennemi perfide. Il devient aussi, et surtout, un équivalent moderne et américain de notre Bérézina*. Désastre : voilà le mot. C'est le terme qu'emploie l'amiral Ernest J. King, patron de l'US Navy, en point final de la première enquête menée sur l'attaque par le Congrès américain, en 1942. Les historiens s'empressent d'adopter la terminologie. « Depuis que les Anglais avaient "Copenhagué" les Danois, jamais coup aussi désastreux n'avait été porté à la marine d'une nation supposée être encore en paix », écrit en 1949 Samuel Eliot Morison, historien officiel de la guerre du Pacifique.

« La marine [américaine] vit un des pires désastres de son histoire », fait écho Hélène Harter dans son *Pearl Harbor*, publié en septembre 2011.

Une Amérique atteinte dans sa chair et son esprit

Cette perception est compréhensible, en tout cas à chaud. Si l'on exclut quelques déboires infligés par

les Britanniques pendant la guerre d'Indépendance (1775-1783), jamais la Navy n'avait connu la défaite. Jamais, non plus, un territoire américain (l'archipel d'Hawaï est annexé de fait en 1898) n'avait été ainsi frappé directement. Le choc est donc étourdissant : « C'est sans doute l'heure la plus grave de notre histoire nationale », concède un analyste militaire, le major George Fielding Eliot, dans l'*Evening Star* de Washington daté du 10 décembre 1941. L'Oncle Sam n'est pas seulement touché physiquement,

il est atteint moralement, dans la très haute opinion que se font de leur race les militaires américains.

« Une opération fatale à l'agresseur comme jamais dans l'histoire. »

« Je n'aurais jamais cru que ces petits fils de putes jaunes pourraient dégainer une pareille attaque, si loin du Japon », lâche ainsi en privé l'amiral Husband E. Kimmel, commandant de la flotte du Pacifique à Pearl Harbor, accusé de s'être laissé prendre par surprise. Une humiliation nationale, une agression sans préavis au mépris des lois internationales, une armée prise en flagrant délit d'incompétence, un



tre désastre...

bilan matériel et humain sans précédent... Il y avait bien de quoi faire du 7 décembre 1941 un mythe que seul le 11 septembre 2001 est venu remplacer comme jour le plus marquant dans l'histoire des États-Unis (à noter que 25 % des Américains sondés en novembre 2001 par Gallup persistaient à placer l'attaque de Pearl Harbor devant celle, toute récente pourtant, des Twin Towers). Le mythe est d'autant plus vivace que s'est greffée dessus toute une théorie conspirationniste (voir encadrés p. 39 et p. 53).

Clichés en pagaille

Dans ces conditions, guère étonnant que les aspects « désastreux » de l'attaque ne soient mis en avant. À côté des classiques bétonnés par des « navalistes » comme Gordon W. Prange et H. P. Willmott, prolifère toute une littérature bâtie à grands coups de clichés, favorisant une dramatisation progressive du bilan jusqu'au délire (voir encadré ci-contre). Comme la fumée qui recouvre la rade en ce matin fatidique, les destructions matérielles, en réalité fort limitées (voir le bilan complet p. 49), masquent le vrai désastre de la journée, japonais celui-là. D'abord, comme tout le monde l'a remarqué, les porte-avions américains ont échappé à l'attaque, ce qui est déjà un échec majeur. Ensuite, la planification et l'exécution du raid,

bien loin de constituer le modèle tellement vanté, souffrent de graves défauts révélés par une étude toute récente (voir p. 44). En outre, bien des conséquences de l'opération (comme l'investissement immédiat des Américains dans les armes gagnantes que sont porte-avions et sous-marins) sont directement contre-productives (voir p. 50). Mais il y a bien pire : le 7 décembre à 7h51, le Japon perd la guerre, ni plus ni moins. Peu importe le nombre de navires coulés, ce qui compte c'est que l'Amérique a déjà commandé dans le cadre du **Two-Ocean Navy Act** sept cuirassés, six supercroiseurs lourds, 18 grands porte-avions, 27 croiseurs, 115 destroyers, 43 sous-marins, 15000 avions... Rien ne peut empêcher ce déferlement. La dimension suicidaire de l'attaque n'a certes pas échappé aux historiens. Samuel Eliot Morison qualifie, toujours en 1949, l'opération de « *stupidité stratégique* » puis ajoute : « *On chercherait vainement dans l'histoire une opération qui ait été plus fatale à l'agresseur.* » Pourtant, cet aspect a toujours été occulté devant l'ampleur du supposé désastre militaire américain, plus immédiatement perceptible. Comme le démontrent les travaux récents des historiens navals anglo-saxons emmenés par le Britannique H. P. Willmott, Pearl Harbor n'est pas une superbe victoire du Japon, mais sa défaite décisive. Les succès

enregistrés jusqu'au revers de Midway, en juin 1942, ne sont pas une ascension : ils ne font qu'adoucir l'angle de la pente fatale qui mène à la capitulation du 2 septembre 1945. Si Pearl Harbor, en somme, annonce bien un début, c'est déjà le début de la fin. ■

* La réputation de la Bérézina n'est d'ailleurs guère plus méritée que celle de Pearl Harbor. Lire *G&H* n° 3.

Depuis le *December 7th* de John Ford en 1943, Hollywood propage avec constance le mythe du désastre. Pour le *Tora! Tora! Tora!* de 1970, Richard Fleischer illustre le credo classique de l'historien Gordon W. Prange (à gauche, le cuirassé Arizona dans le viseur d'un bombardier, et au centre). La vraisemblance cède tout au spectacle avec le calamiteux *Pearl Harbor* de Jerry Bruckheimer sorti en 2001 (à droite).

■ Bilan : un vrai collier de Pearl

Pour bien appuyer l'idée d'épouvantable désastre, sans doute plus vendeuse que celle de demi-succès, historiens et journalistes font depuis toujours dans la surenchère destructrice. En 1982, l'Américain John Toland, dans *La Guerre du Pacifique*, indique par exemple que « *18 navires de guerre sont perdus ou trop gravement endommagés pour être réparés* ». En fait, seuls trois navires sur les 18 touchés sont condamnés à la suite de l'attaque. Toland ajoute que « *l'agression vient de balayer la totalité de la puissance navale de la flotte du Pacifique* », oubliant qu'un tiers de la flotte, dont les deux porte-avions et 10 croiseurs lourds, est en mission ! Les grands « généralistes » français de la Seconde Guerre mondiale, Pierre Miquel et Henri Michel, tombent volontiers dans le panneau. Le premier mentionne la destruction « *d'une grande partie des bâtiments de guerre américains* ». Le second, plus précis, affirme qu'en plus des cuirassés coulés et endommagés, « *la plupart des 86 autres navires étaient perdus* ». Dans *Les Grandes Batailles navales*, de Laurent Joffrin, les Japonais détruisent « *les trois quarts de la flotte américaine* ». Même les ouvrages plus ciblés ne sont pas à l'abri. Claude Delmas (1941, *Pearl Harbor : la guerre devient mondiale*) mentionne trois destroyers et quatre « *bâtiments de moindre importance* » coulés (en fait deux en tout, à moins qu'on puisse couler des navires en cale sèche !). Même tendance sur le Web. Wikipedia mentionne « *quatre navires de ligne, trois croiseurs et trois destroyers détruits* ». Et la palme revient à la BBC dont le site *On this day* (« *Ce jour-là* ») affiche 118 navires (!) coulés ou endommagés. Il s'agit bien entendu d'une faute de frappe. Mais la force du mythe est telle que ce chiffre grotesque devient vraisemblable.

1905-1941 : la course à

Par Benoist Bihan

Contrairement à ce qu'une certaine littérature a longtemps soutenu, l'entrée en guerre du Japon contre les États-Unis n'est pas une réaction de désespoir d'un pays acculé à la guerre. Depuis le début du XX^e siècle, les deux pays se trouvent sur une trajectoire de collision que le Japon n'a pas su ni voulu éviter, alors qu'il n'avait aucun moyen de l'emporter.

Deux décennies avant Pearl Harbor, le Japon, première puissance d'Asie, est dans une position stratégique plus que confortable. Après avoir triomphé dans ses guerres contre la Chine (1894-1895) puis contre la Russie (1904-1905), le Japon à la veille de la Première Guerre mondiale n'a guère de rivaux en Asie. Tokyo prend prétexte de la Grande Guerre pour s'emparer dès 1914 des villes sous mandat allemand en Chine, ralliant ainsi le camp de l'Entente. Après la défaite de l'Allemagne, les Japonais agrandissent leur empire. Ajoutées à Formose, occupé depuis 1874, à la Corée, annexée après la guerre russo-japonaise, et aux myriades d'îles de l'archipel nippon, les anciennes possessions allemandes du Pacifique central — les îles Marshall, Mariannes et Carolines — confèrent au Japon, au tournant des années 1920, une position géostratégique remarquable,

couvrant l'ensemble du Pacifique ouest (voir carte p. 35). Cette position est encore renforcée par l'absence de rival direct. La Russie, en effet, est en pleine guerre civile. La Chine, depuis la chute en 1912 de sa dernière dynastie impériale, les Qing, est livrée à l'appétit de seigneurs de guerre qui se disputent le pouvoir, et vit elle aussi dans une situation de guerre civile larvée. La Grande-Bretagne est un allié. Qui donc, à part les Américains, pourrait s'opposer aux ambitions nippones ?

Les Japonais comptent dominer, sans partage, l'ensemble de l'Asie.

logiquement mis en danger. Après 1918, la rivalité s'accroît. En novembre 1921, à Washington, une conférence réunit, outre

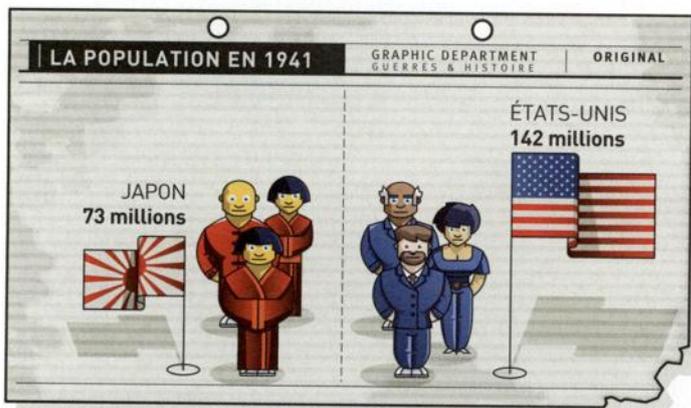
Des ambitions contrariées

Et ces ambitions sont considérables. En moins d'un demi-siècle, le Japon est devenu une grande puissance, alors qu'il s'agissait encore, au milieu du XIX^e siècle, d'un pays coupé du monde depuis deux siècles et ignorant tout de la révolution industrielle en cours en Occident. Après leur victoire sur la Russie, les Japonais entendent donc dominer, sans partage, l'ensemble de l'Asie. La Chine, en premier lieu, les attire irrésistiblement. Depuis l'effondrement intérieur du pays, le Japon se verrait bien en « protecteur » de l'empire du Milieu. En 1915, le gouvernement japonais tente d'imposer sa suzeraineté, mais les vingt et une demandes nippones doivent être abandonnées sous la pression de la Grande-Bretagne et, surtout, des États-Unis. Persuadés que la Chine peut devenir une grande démocratie sœur — et un vaste marché d'investissements —, les Américains prennent ombrage des exigences japonaises. Un premier espace d'affrontement se dessine donc entre Tokyo et Washington. Mais la Chine n'est pas la seule direction stratégique qui voit les deux pays s'opposer.

Depuis 1905 en effet, Japon et États-Unis s'observent en chiens de faïence par-dessus le Pacifique, conscients que la domination de cette immense étendue se jouera entre eux. Dès 1906, l'US Navy commence à étudier un plan Orange, tourné contre le Japon. Et lorsqu'en 1916 la Maison Blanche veut bâtir une marine « égale à aucune autre », le Japon se sent

les Japonais et les Américains, les Britanniques, les Français et les Italiens pour empêcher une nouvelle et ruineuse course aux armements navals. L'accord, signé en 1922, offre au Japon les trois cinquièmes du tonnage de navires de guerre de la marine américaine, cette dernière faisant jeu égal avec la Royal Navy. Si ce tonnage suffit pour assurer la sécurité maritime du Japon — l'US Navy, comme la Royal Navy, devant se partager entre Atlantique et Pacifique —, la marine japonaise ne l'entend pas ainsi. Les officiers, surtout les plus jeunes, voient le refus de la parité comme une humiliation. La rivalité avec les autres puissances et la politique intérieure japonaises entrent alors en résonance et s'amplifient. L'acceptation d'un accord naval à Washington, et de son renouvellement à Londres en 1930 (où la marine japonaise reçoit sept dixièmes du tonnage américain), exacerbe les tensions entre le gouvernement et la haute hiérarchie militaire, d'un côté, les jeunes générations d'officiers et les courants ultranationalistes de la société civile, de l'autre. La crise de 1929, qui assomme l'économie encore fragile de l'archipel, finit de jeter le discrédit sur les anciennes élites et sur le système démocratique et libéral importé d'Europe au XIX^e siècle. Le Japon glisse vers un

Les vingt et une demandes forment une liste de revendications japonaises exprimées, sous la menace, par le Japon à la Chine le 18 janvier 1915. La liste comprend un accord chinois sur les territoires déjà saisis au Shandong, des droits sur les chemins de fer et les mines, la nomination de « conseillers » japonais au gouvernement chinois... D'abord refusé, le texte japonais n'est accepté par les Chinois qu'après avoir été vidé de sa substance.



UNE POPULATION MOINS BIEN MOBILISÉE

En dépit d'une démographie vigoureuse, le Japon ne représente que la moitié de la population américaine. Un désavantage aggravé, d'une part, par un plus faible niveau d'éducation et le refus d'une mobilisation massive des femmes, et, d'autre part, par une armée démesurée qui, avec l'occupation notamment de la Mandchourie et de la Chine, accapare une ressource humaine considérable. Mal organisés pour une guerre longue, les Japonais ne savent pas mobiliser convenablement leur population, à l'inverse des États-Unis.

L'abîme du Japon

militarisme autoritaire, et l'ascension du pays vers le rang de grande puissance devient une fuite en avant.

Un gouvernement à la botte des militaires

Au sein des élites ascendantes, militaires et civiles, la crise radicalise en effet le nationalisme ambitieux qui caractérise le Japon depuis son ouverture au monde. « Pour les Japonais, même libéraux, le modèle démocratique est un modèle failli, en voie d'extinction, explique Jean-Louis Margolin, historien spécialiste de l'armée japonaise. Vue de Tokyo, la démocratie américaine est fondée sur un consensus

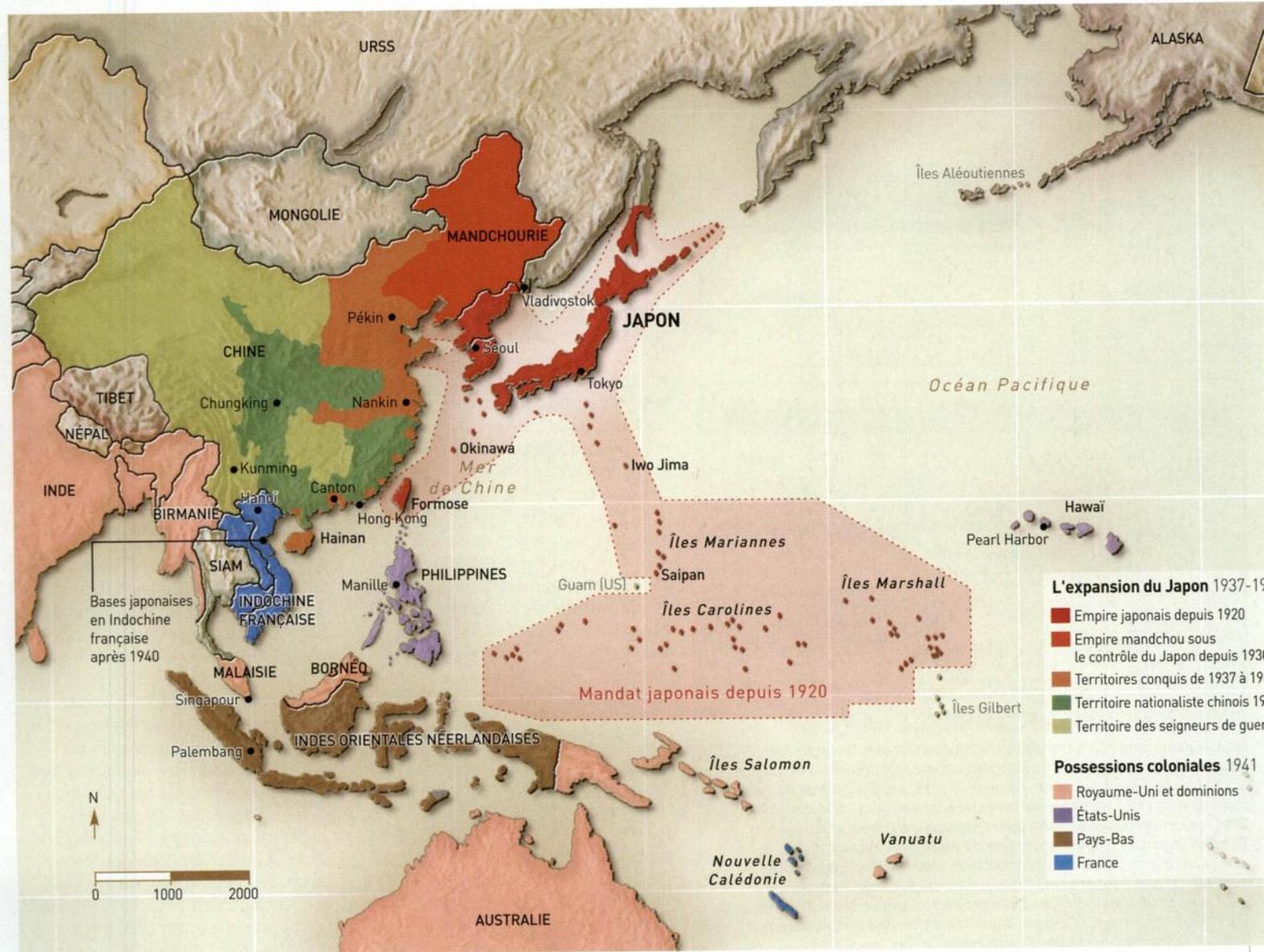
délétère, avec un président élu, donc sans réel pouvoir, une population ramollie et mélangée de Noirs et de Juifs : des pleutres incapables de se battre longtemps. »

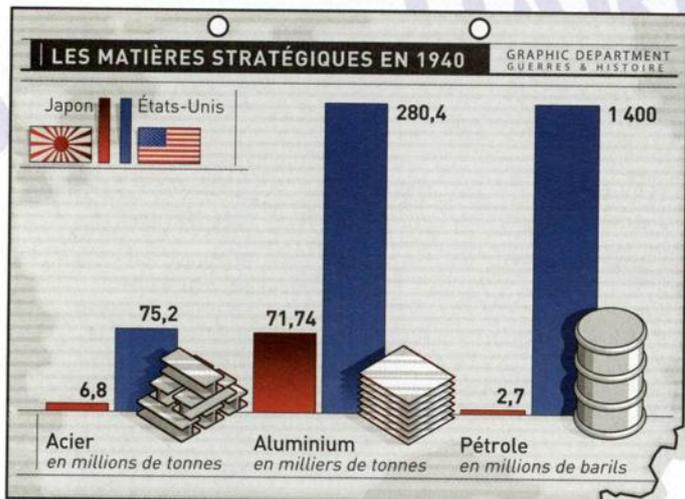
À cette perception, le Japon ajoute une vie politique marquée par le poids de l'armée et de la marine impériales, véritables États dans l'État. Or, en dehors du haut commandement, plus modéré, les officiers sont non seulement pénétrés du mépris de la démocratie — doublé d'une haine farouche du communisme — mais sont aussi bien décidés à imposer leurs vues à leurs supérieurs. Ce phénomène est appelé *Gekokujo*, ou « les juniors l'emportent sur les seniors ». « Une idée révolutionnaire venue de

l'extrême droite, qui n'a rien d'exclusivement japonais », selon Jean-Louis Margolin. La conséquence en est une indiscipline institutionnalisée dans les rangs de l'armée et de la marine, des groupes d'officiers subalternes prenant sur eux de décider de la politique étrangère du pays, voire exerçant des pressions violentes sur leurs supérieurs. En mai 1932 et février 1936, des officiers extrémistes assassinent même des membres du gouvernement, jugés trop modérés. C'est dans ce contexte que le Japon reprend son expansionnisme. En 1931, forçant la main du gouvernement, l'armée envahit la Mandchourie chinoise. Six ans plus tard, en juillet 1937, le Japon, désormais soumis

UNE COLLISION INÉVITABLE

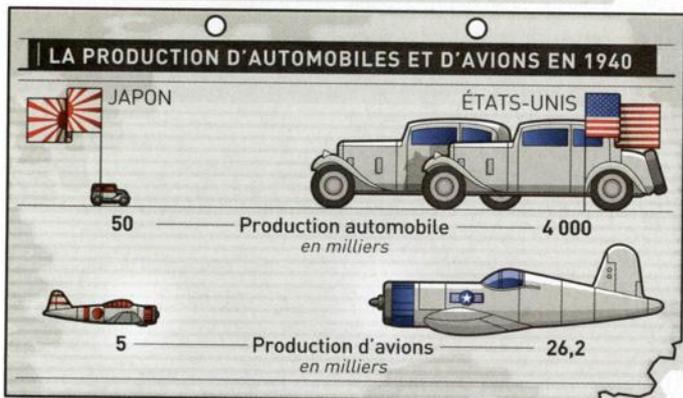
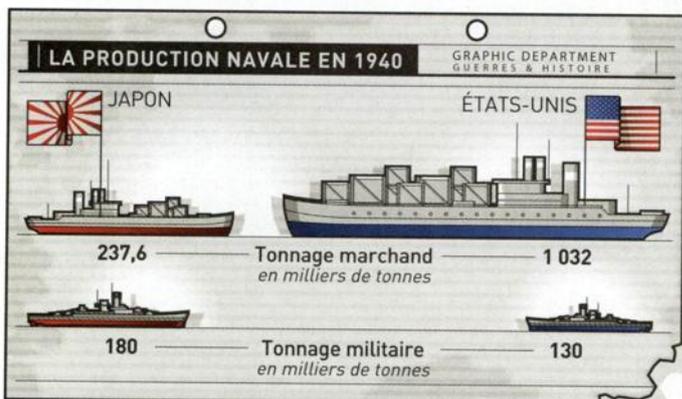
Un coup d'œil suffit à comprendre les préoccupations américaines dans le Pacifique, dont l'unique possession, les Philippines, est progressivement encerclée. Présents à Formose, les Japonais occupent les anciennes possessions allemandes du Pacifique central en 1920, puis Canton et Hainan entre 1937 et 1941. Lorsque Vichy cède des bases en Indochine française en 1940, la guerre est inévitable.





PAS DE PÉTROLE, PEU D'ACIER...

Ce tableau aurait dû décourager toute attaque contre Pearl Harbor. Même en s'emparant de la totalité des capacités industrielles asiatiques, le Japon ne peut rivaliser avec les États-Unis. En outre, ces chiffres masquent la faiblesse de l'industrie de transformation japonaise, incapable de convertir assez rapidement le pétrole brut en carburant raffiné. Mais raisonnant en militaires, les chefs japonais pensent en termes d'accumulation de stocks et pas en capacité de production à partir d'une ressource donnée. Le résultat est une mobilisation économique désordonnée, qui dès 1943 se traduit par des pénuries multiples.



UNE INDUSTRIE MÉCANIQUE À LA PEINE

Incapable de saisir la nature des conflits modernes, le Japon pense obtenir la victoire en un affrontement unique, gigantesque et décisif. S'il gagne la guerre en un an, comme espéré, les États-Unis seront vaincus avant que leur réarmement ne porte ses fruits. Mais les États-Unis, eux, se préparent à une guerre longue, un choix payant à terme. Et si les Japonais disposent parfois de matériels exceptionnels, c'est souvent au prix de la cohérence de l'ensemble : leurs chars sont médiocres, leur marine marchande est sous-développée, leur aviation manque d'appareils spécialisés, notamment de transport. En 1941, l'essentiel de l'armée impériale part ainsi en guerre à pied, son ravitaillement porté par des chevaux.



Des soldats chinois se rendent aux Japonais en septembre 1938. La succession des victoires, la disproportion énorme des pertes — 24 contre 1 — n'y changent rien : l'armée japonaise est enlisée dans un conflit sans issue.

aux militaires, attaque la Chine proprement dite. Les Japonais se trouvent bientôt pris au piège d'un pays immense (voir carte p. 35). En 1939, enlisé en Chine depuis deux ans, le Japon est aussi isolé sur la scène internationale. Coupé de ses voisins, Tokyo se rapproche en effet dans les années 1930 de l'Allemagne nazie et de l'Italie fasciste, deux États qui partagent l'hostilité nipponne au communisme et à la démocratie. En 1936, le Japon adhère ainsi au **pacte anti-Komintern**. Mais cette initiative diplomatique participe de l'enfermement stratégique : trop loin, ses deux nouveaux alliés ne seront jamais en mesure de lui porter assistance. Hitler y montre d'ailleurs peu d'empressement : si en 1938 l'Allemagne suspend, à la demande des autorités japonaises, son assistance militaire à la Chine, les contacts sino-allemands perdurent jusqu'à l'attaque sur Pearl Harbor, et un lobby pro-chinois actif existe à Berlin. En 1939, la signature du pacte germano-soviétique, au grand dam des Japonais, illustre encore le peu de cas que fait Hitler de ses partenaires en Asie. L'enlèvement en Chine se double donc d'un isolement diplomatique, et bientôt d'un revers militaire en 1939 face aux Soviétiques, lors d'une brève guerre non déclarée (voir p. 38). Stoppé partout dans ses velléités d'expansion, le Japon pourrait arrêter les frais. Au contraire, la fuite en avant s'accélère, et précipite l'empire contre les États-Unis.

Un fatal entêtement

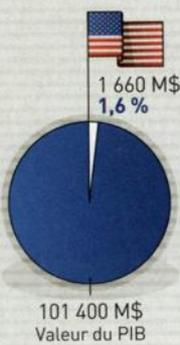
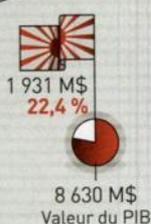
En septembre 1940, Tokyo signe avec le gouvernement de Vichy un accord qui ouvre les aérodromes et les ports d'Indochine aux forces aériennes et navales nipponnes. L'objectif est d'isoler la Chine et surtout de s'emparer de bases avancées pour une offensive vers le sud.

Archipel sans matières premières, le Japon, en s'industrialisant, devient en effet dépendant, pour sa survie et sa prospérité, d'approvisionnements qui ne peuvent venir que des colonies britanniques et néerlandaises d'Asie du Sud-Est. L'assujettissement de l'économie japonaise au bon vouloir de ces puissances coloniales européennes apparaît comme intolérable depuis des années aux militaires japonais. Dès les années 1920, certains, particulièrement au sein de la marine bien plus dépendante d'approvisionnements pétroliers, caressent l'idée de s'emparer de force des colonies européennes. Lorsque l'invasion de la Chine, portée par l'armée, piétine, ces marins avancent alors leur propre agenda de conquête. Les victoires de l'Allemagne au printemps et à l'été 1940 — en contraignant les Britanniques en particulier à rapatrier de nombreux moyens aéronavals en Europe et en Afrique du Nord —, offrent aux Japonais ce qu'ils pensent être une opportunité de s'emparer à peu de frais des ressources désirées. Avantage supplémentaire, la conquête de la Birmanie devrait également permettre de couvrir les vivres à Tchang Kai-shek, ravitaillé par les Américains via ce territoire britannique. Sur le chemin des Indes néerlandaises et de la Malaisie, cependant, se dressent les Philippines, sous protectorat américain depuis 1898. Une fois encore, les ambitions japonaises semblent entravées par la présence américaine. C'est d'autant plus le cas que les coups de force japonais sont perçus à Washington comme autant de provocations. Dans l'incapacité d'exercer une pression militaire, les États-Unis interviennent

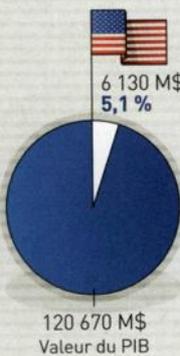
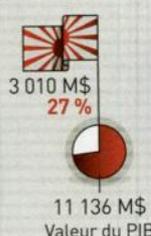
LES DÉPENSES MILITAIRES

En valeur
en % du PIB

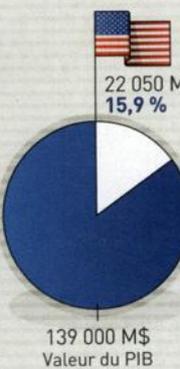
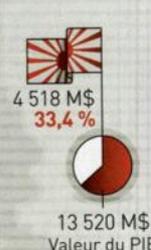
1940



1941



1942



AUCUNE MARGE DE PROGRESSION POSSIBLE

Avec le quart de son produit intérieur brut déjà mobilisé au profit des militaires en 1941, le Japon est déjà essouffé avant même d'entamer son combat avec l'Amérique. Laquelle se réveille à peine de l'énorme crise qui l'a frappée dans les années 1930. Un seul coup d'œil aux statistiques devrait dissuader d'attaquer : il suffirait aux Américains de simplement doubler leur effort d'armement de 1941 pour dépasser la totalité du PIB nippon. Mais les ambitions du Président Roosevelt vont bien au-delà... En 1945, les États-Unis vont consacrer à la guerre 37 % de leur budget pour un total de 64,5 milliards de dollars. Soit près de six fois le PIB japonais de 1941 ! Et la disproportion ne tient même pas compte des ressources de l'Empire britannique et de ses dominions.

progressivement par une succession de mesures économiques qui culminent en juillet 1941, après l'occupation des bases françaises d'Indochine, avec le gel des avoirs japonais et un embargo sur les livraisons de pétrole. Cette mesure brutale censée ramener Tokyo à la raison agit exactement à l'inverse, comme un *casus belli*: incapable d'admettre la possibilité d'un recul, le Japon estime que les ressources nécessaires à sa survie doivent être acquises par la force.

Stoppé partout, le Japon poursuit malgré tout sa fuite en avant.

Une incompréhension de la guerre moderne

La marche à la guerre — ou plutôt la course à l'abîme — est désormais lancée. Car le Japon, en dépit d'un réarmement qui commence dès 1937, n'a aucune chance de l'emporter : tous les indicateurs économiques sont défavorables (voir infographies ci-contre). Comment, dès lors, expliquer le fatal entêtement des autorités japonaises ? Depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, et jusqu'à aujourd'hui, nombreux sont ceux qui se sont laissés aller à une analyse superficielle, appuyée essentiellement sur une lecture simpliste — pour ne pas dire caricaturale — de la « psyché » collective nipponne. « Mais le Japon rentre en guerre pour gagner, pas par fanatisme morbide, explique pourtant Jean-Louis Margolin. Au niveau de la décision politique et stratégique, cette inclination au sacrifice interviendra surtout après l'écrasement d'octobre 1944, avec le blocus et la destruction de la marine impériale. » La cause de l'aveuglement est ailleurs : dans une incompréhension

fondamentale de la nature de la guerre moderne. Car le raisonnement japonais, qui repose entièrement sur le postulat d'une frappe unique conduisant à l'effondrement moral de l'adversaire, réduit finalement toute la stratégie nipponne à une simple question : quand frapper ? Le rapport de force, en particulier naval, étant jugé être le meilleur entre 1941 et début 1943 (voir p. 52), la réponse semble s'imposer d'elle-même à l'état-major impérial.

La stratégie, cependant, n'a que faire du « triomphe de la volonté » ou d'une prétendue supériorité morale. Elle repose au contraire sur des facteurs réels et des données concrètes. En se croyant exempté d'en tenir compte, le Japon se précipite, sûr de lui, vers le plus grand désastre de son histoire. Loin d'être une victoire, Pearl Harbor, en provoquant de la pire manière les États-Unis, est une erreur stratégique de premier ordre : l'attaque contre la flotte du Pacifique n'est en fait que le commencement du dernier acte d'une course au désastre entamée plusieurs décennies auparavant. ■

■ Dès 1941, des Cassandre japonais avaient prévu la défaite...

Histoire d'évaluer ses chances de remporter un conflit difficile, le gouvernement japonais monte en octobre 1940 le Soryokusen Kenkyujo ou Institut d'étude de la guerre totale. Ce « think tank » mobilise les 36 cerveaux les plus brillants et prometteurs (33 ans d'âge en moyenne) du pays : militaires, bien sûr, mais aussi hommes d'affaires, journalistes... Leur rapport est présenté au cabinet Konoye le 27 août 1941. Conclusion : vu la disparité des forces, un conflit contre les États-Unis est perdu d'avance. Les approvisionnements maritimes seront mis en péril fin 1943, et, fin 1944, le Japon sera hors d'état de continuer à se battre. L'URSS se retournera alors contre Tokyo en dépit du traité de neutralité signé le 13 avril. Bien vu... Mais sans aucune conséquence sur la suite des événements. P.G.



Des soldats soviétiques soutenus par un char BT-7 attaquent les Japonais à Khalkhin-Gol en Mongolie, en août 1939. Sévèrement étrillée, l'armée nipponne craint l'Armée rouge et regarde désormais vers l'Asie du Sud-Est.

Le pacte anti-Komintern est signé le 25 novembre 1936 entre l'Allemagne et le Japon, ratifié un an plus tard par l'Italie puis par leurs États clients. Ce pacte, qui marque le début de l'entrée du Japon dans l'Axe, est destiné à lutter contre le communisme et son expansion. Symboliquement, il traduit ce qui constitue le véritable ciment des pays de l'Axe pendant la Seconde Guerre mondiale, l'anticommunisme.

LES DIX DATES QUI MÈNENT LE JAPON À LA GUERRE

1 SEPTEMBRE 1931 : INVASION DE LA MANDCHOURIE
Sur l'initiative d'officiers de l'armée impériale, les troupes japonaises envahissent la Mandchourie en prétextant d'un incident de frontière et placent leur gouvernement devant le fait accompli. Le Japon met le doigt dans l'engrenage chinois. Confié à Puyi, le « dernier empereur » rendu célèbre par le film du même nom, l'État fantoche du Mandchoukouo est créé par les Japonais, sous tutelle de la toute-puissante **armée du Kantô**. Dans la foulée, le Japon quitte la Société des nations.

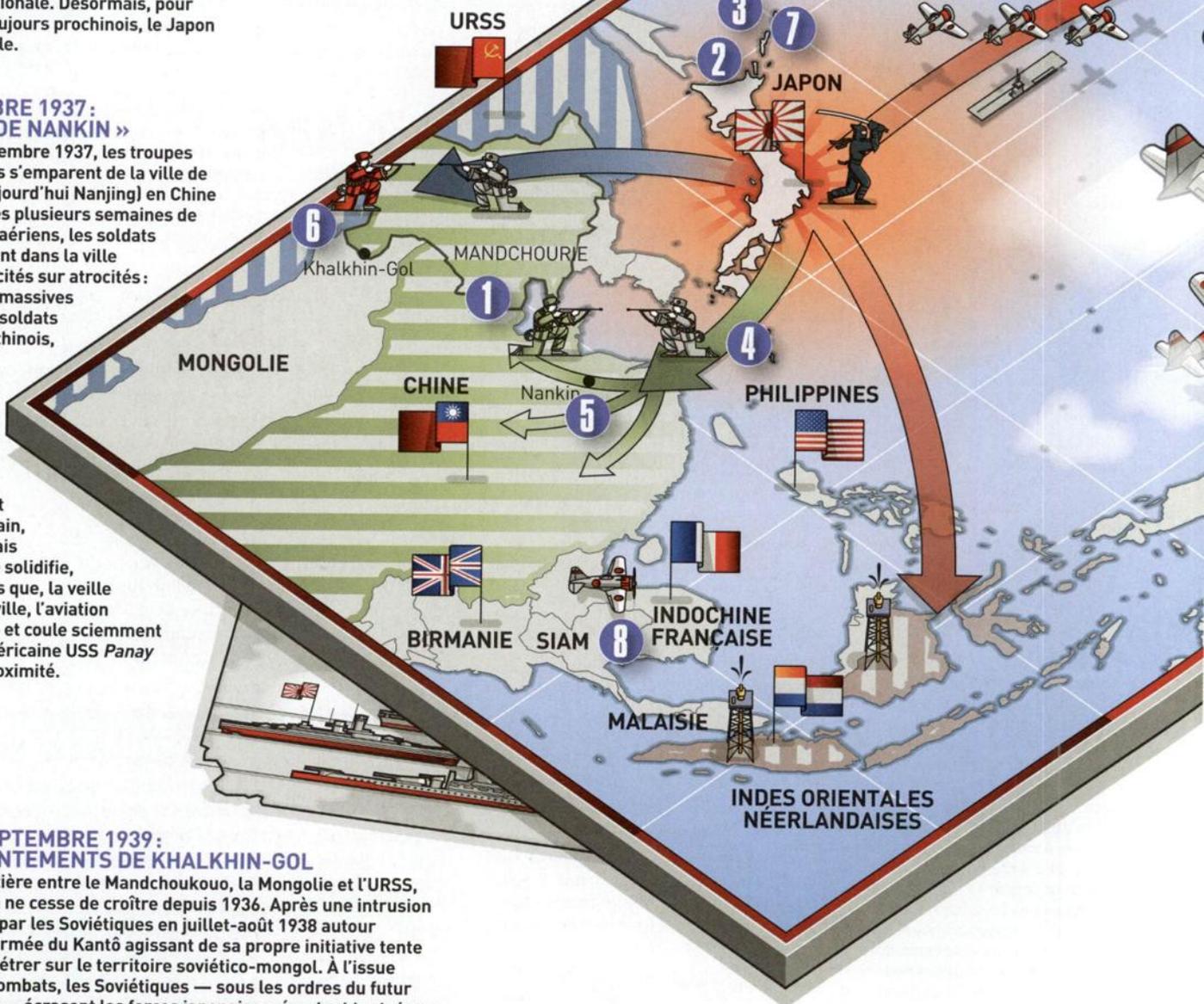
2 MAI 1932 : LA POLITIQUE DE L'ASSASSINAT
Le 15 mai, à Tokyo, des officiers de la marine impériale et des cadets de l'armée surgissent dans la résidence du Premier ministre Inukai Tsuyoshi et l'assassinent. En cause, l'opposition d'Inukai à l'invasion de la Mandchourie et son adhésion au traité naval de Londres, rejeté par les ultranationalistes. Jugés, les meurtriers sont condamnés à des peines légères devant le soutien populaire qu'ils reçoivent. Le pouvoir civil a perdu son bras de fer avec les militaires, qui s'emparent peu à peu de tous les leviers de l'État.

4 JUILLET 1937 : DÉBUT DE LA GUERRE CONTRE LA CHINE
Prenant une nouvelle fois prétexte d'un incident mineur, sur le pont Marco Polo aux alentours de Pékin, l'armée japonaise, cette fois avec la bénédiction d'un gouvernement servile, envahit le reste de la Chine. Après une progression rapide, les Japonais qui contrôlent les littoraux et le nord du pays s'enlisent dans l'immensité chinoise, et s'isolent encore davantage sur la scène internationale. Désormais, pour les États-Unis toujours pro-chinois, le Japon est un pays hostile.

3 NOVEMBRE 1936 : LE JAPON ADHÈRE AU PACTE ANTI-KOMINTERN
Sous l'influence des militaires, le Japon signe avec l'Allemagne nazie le pacte anti-Komintern. Intervenant alors que l'URSS ne fait peser aucune menace directe sur le Japon, cette signature témoigne surtout de la perception des militaires japonais, farouchement anticommunistes et pour lesquels l'URSS est le prochain ennemi à abattre pour affermir la domination du Japon en Asie.

5 DÉCEMBRE 1937 : « VIOL DE NANKIN »
Le 13 décembre 1937, les troupes japonaises s'emparent de la ville de Nankin (aujourd'hui Nanjing) en Chine centrale. Après plusieurs semaines de bombardements aériens, les soldats japonais en entrant dans la ville commettent atrocités sur atrocités : viols, exécutions massives et sommaires de soldats comme de civils chinois, pillages, font de la ville martyre un symbole de l'agression japonaise, en particulier aux États-Unis. Dans l'inconscient populaire américain, l'image du Japonais cruel et fourbe se solidifie, et ce d'autant plus que, la veille de la chute de la ville, l'aviation japonaise attaque et coule sciemment la canonnière américaine USS *Panay* qui naviguait à proximité.

6 MAI-SEPTEMBRE 1939 : AFFRONTEMENTS DE KHALKHIN-GOL
À la frontière entre le Mandchoukouo, la Mongolie et l'URSS, la tension ne cesse de croître depuis 1936. Après une intrusion repoussée par les Soviétiques en juillet-août 1938 autour du lac Khasan, l'armée du Kantô agissant de sa propre initiative tente à nouveau de pénétrer sur le territoire soviéto-mongol. À l'issue de cinq mois de combats, les Soviétiques — sous les ordres du futur maréchal Joukov — écrasent les forces japonaises, écartant tout risque d'expansion vers le nord de l'armée impériale. Enlisé en Chine, arrêté en Mongolie, le Japon n'a plus pour direction d'expansion que l'Asie du Sud-Est et le Pacifique.



9

JUILLET 1941 : EMBARGO AMÉRICAIN SUR LE PÉTROLE

Si les États-Unis se préparent depuis 1940 à la guerre, ils n'y sont pas encore prêts. Pour gagner du temps dans le Pacifique et éviter le pire, le Président Roosevelt décide d'une série de sanctions qui privent progressivement le Japon de matières premières. L'offensive diplomatique américaine vise ainsi à convaincre le Japon de renoncer, au moins temporairement, à son expansionnisme agressif, le temps que le réarmement et la mobilisation aux États-Unis fassent sentir leurs effets et découragent définitivement toute initiative belliqueuse japonaise.

L'armée du Kantô ou Kwantung désigne le groupe d'unités basé en Mandchourie après 1931 et qui compte 700 000 hommes en 1941. Ses officiers font et défont à partir des années 1930 la politique du Japon. Le plus connu d'entre eux, Tojo Hideki, deviendra Premier ministre en octobre 1941.

Pearl Harbor



HAWAÏ

9

10

10

DÉCEMBRE 1941 : LA GUERRE DU PACIFIQUE COMMENCE...

Réagissant en militaires et non en hommes d'État, les dirigeants japonais prennent l'embargo comme une agression. La marine impériale en particulier voit ses stocks de pétrole diminuer, et la conclusion s'impose : il faut frapper tout de suite. Le 7 décembre 1941, le Japon attaque Pearl Harbor. Simultanément de l'autre côté de la ligne de changement de date, le Japon envahit sans coup férir le Siam (actuelle Thaïlande) et attaque les Philippines et la Malaisie. La guerre du Pacifique vient de commencer, le Japon plonge dans l'abîme.

Les Américains ont-ils provoqué l'attaque japonaise ?

Irrationnelle, injustifiable, l'attaque de Pearl Harbor n'avait rien à apporter au Japon. Certains auteurs américains dits « révisionnistes » comme Robert Stinnett, ont donc émis l'idée que le gouvernement impérial aurait été piégé par la Maison Blanche : Roosevelt, désireux d'entrer dans une guerre européenne dont son opinion ne veut prétendument pas (voir p. 50), aurait sciemment forcé Tokyo à l'attaque. Rien de concret n'étaye cette thèse, au contraire : tout indique que les Anglo-Saxons jouent l'*appeasement* en Asie. Comme l'explique l'historien André Kaspi, Roosevelt, qui privilégie l'Europe et que ses chefs militaires supplient de gagner du temps pour se préparer, n'a rien à gagner à une guerre dans le Pacifique. Comment donc prendre comme provocation la mesure du 26 juillet 1940 restreignant l'exportation d'essence d'aviation quand on apprend que, facilement tournées par des artifices techniques, ces exportations ont presque triplé en septembre ? L'embargo sur le pétrole de fin juillet 1941, qui oblige prétendument les Japonais à se jeter sur les Indes néerlandaises pour garantir leur survie, ne fait que répondre à un *casus belli* : « En juillet 1941, l'occupation du Sud de l'Indochine menace clairement de couper la ligne Malaisie-Singapour, note l'historien Jean-Louis Margolin. Elle ne peut être interprétée que comme la volonté d'attaquer en Asie du Sud-Est, ce à quoi le Japon n'est nullement obligé. Et pourtant, les Américains tendent encore la perche : en insistant sur un retrait, ils admettent compromis et négociation. » Enfin, nul révisionniste n'est jamais parvenu à démontrer comment l'entrée en guerre japonaise aurait entraîné automatiquement celle des Allemands. Au final, la thèse de Stinnett ne tient pas. Si Roosevelt avait voulu monter en épingle des incidents, les occasions n'ont pas manqué, comme par exemple le bombardement (par erreur) par des avions japonais de la canonnière américaine *Tutuila* en Chine le 31 juillet 1941. Cet incident à décharge est passé sous silence, mais pas les protestations de Tokyo émises le même jour, comme par hasard, contre une pseudo-intrusion de croiseurs américains dans ses eaux. P.G.

7

SEPTEMBRE 1940 : LE JAPON ENTRE DANS L'AXE

S'étant éloigné de l'Allemagne après la signature par cette dernière du pacte de non-agression avec l'URSS, le Japon s'en rapproche à nouveau après les victoires nazies en Pologne, en Scandinavie et en Europe de l'Ouest. Le 27 septembre, l'Axe Rome-Berlin devient le Pacte tripartite. Tokyo a choisi son camp, la marche à la guerre du Japon s'accélère.

8

SEPTEMBRE 1940 : OCCUPATION DE L'INDOCHINE FRANÇAISE

Après la défaite de la France en mai-juin 1940, le Japon, désireux tant d'isoler la Chine que d'aménager des bases pour d'éventuelles opérations en Asie du Sud-Est, fait pression sur Vichy pour que des facilités lui soient accordées en Indochine. Bases aériennes, accès aux ports, sont rapidement cédés par le gouvernement du maréchal Pétain, trop heureux de garder à bon compte sa colonie et de la préserver ainsi d'un coup de force britannique. Mais l'affaire est vue comme une véritable provocation par les États-Unis.

Une flotte redoutable et..

Par Benoist Bihan

La force aéronavale qui fond le 7 décembre 1941 sur Pearl Harbor est celle de la troisième marine de guerre du monde. Elle dispose de navires et d'avions pour certains supérieurs à leurs contemporains. De même, elle est dotée d'armements parmi les plus avancés, d'équipages entraînés et motivés. Mais cette flotte impériale est stratégiquement inadaptée. Retour sur un fatal paradoxe.

En cette fin 1941, la marine impériale japonaise (*Nihon Kaigun*) constitue une force aéronavale considérable. Premier rempart d'un pays insulaire marqué par son humiliante ouverture forcée au monde via des navires étrangers, elle est, depuis les guerres contre la Chine en 1894-1895 et — surtout — contre la Russie en 1904-1905, le symbole de la puissance de son pays dans le Pacifique et le concert des nations. Après avoir écrasé pour longtemps les ambitions russes en Extrême-Orient lors de la bataille de Tsushima en 1905, elle n'a plus d'opposant

direct. Ses seules rivales sont les marines des deux superpuissances anglo-saxonnes. La Royal Navy, figure tutélaire et alliée de longue date, est devenue dès la fin des années 1920 un adversaire potentiel : les ambitions du Japon en Asie du Sud-Est ne peuvent manquer de déplaire à Londres. Mais écartelée sur toutes les mers du globe et devant d'abord défendre l'Europe, la marine de Sa Majesté ne peut aisément s'opposer à celle de l'empereur, tant est importante la distance entre les deux pays. Aussi, dès le lendemain de la guerre russo-japonaise, son ennemie la plus probable est-elle la marine américaine : c'est contre elle que va se construire toute

la pensée navale japonaise et s'articuler l'ensemble de la doctrine et de l'équipement de la marine impériale.

Une marine superbe

En cette veille d'attaque sur Pearl Harbor, la marine japonaise est d'abord une flotte de surface, organisée autour d'une force principale de 10 cuirassés et 18 croiseurs lourds. Deux cuirassés supplémentaires, les géants *Yamato* et *Musashi* (voir encadré ci-dessous) sont en construction ; le premier s'apprête à entrer en service. Si certains des cuirassés sont anciens — le plus vieux, le *Kongo*, mis sur cale comme croiseur de bataille en 1911, est le dernier navire de guerre construit en dehors du Japon, en l'occurrence au Royaume-Uni —, tous ont été reconstruits plusieurs fois dans les années 1920 et 1930. Ils sont plus modernes par bien des aspects que leurs équivalents américains.

■ *Yamato* et *Musashi*, les gigantesques jumeaux inutiles

Plus puissants cuirassés jamais conçus, avec une batterie principale de neuf canons de 460 mm — un calibre jamais égalé —, plus gros navires de guerre construits avant les super-porte-avions américains de l'après-guerre, avec un déplacement de plus de 70 000 t en pleine charge, les deux géants de la classe *Yamato* — ainsi que le *Shinano*, leur *sister-ship* transformé en porte-avions en 1943 — accumulent les superlatifs. Tous deux entrés en service entre Pearl Harbor et la bataille de Midway, les jumeaux ne justifieront jamais l'énorme investissement en temps, argent et main-d'œuvre que leur construction a nécessité. Ils seront engagés tardivement au combat à la bataille de Leyte en 1944 : le *Musashi* y sera coulé par l'aéronavale américaine. Le *Yamato* subira le même sort au large d'Okinawa en 1945, au cours d'une sortie suicide contre la flotte américaine. Symboles du talent des architectes navals nippons, ils resteront dans l'histoire comme l'emblème de la démesure des ambitions japonaises et de la disqualification du cuirassé comme navire de guerre.

inadaptée

Leur armement principal est certes comparable, mais les navires japonais sont plus rapides d'environ 5 à 7 nœuds, un avantage tactique certain qui leur permet d'engager le combat ou de l'éviter à leur guise.

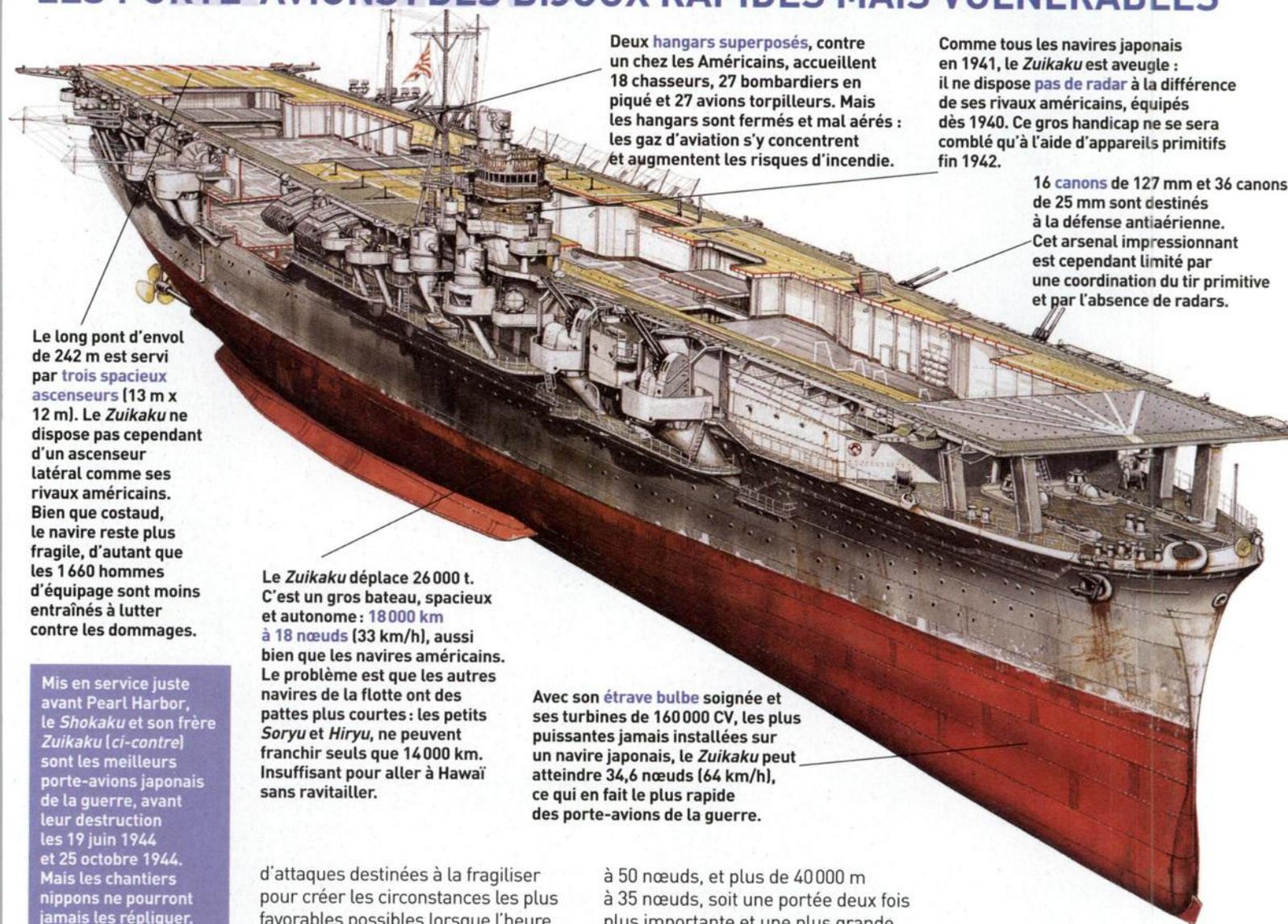
Les croiseurs lourds sont de même construits autour de deux caractéristiques principales : la vitesse, comme pour les cuirassés, et l'armement qui doit l'emporter sur celui de leurs adversaires américains. Inférieurs en nombre, les Japonais font en effet le pari, dans toutes les catégories de navires, de surclasser l'US Navy en puissance de feu et, surtout, en portée. Il s'agit, en situation de bataille navale majeure, de pouvoir engager le combat à distance grâce à un armement supérieur, et d'empêcher les navires adverses de se mettre à portée en évoluant plus rapidement qu'eux.

Mais dès les années 1920, les tacticiens de la marine impériale eux-mêmes tiennent ces avantages de vitesse et de portée pour insuffisants. Ils estiment que la bataille navale finale, pour être décisive, présuppose un ensemble d'actions visant à l'affaiblissement progressif de l'US Navy. Et puisque le plan de guerre américain, ou plan Orange, prévoit que la flotte américaine du Pacifique vogue vers les Philippines pour y escorter des renforts en hommes et en matériel, ils préconisent une série

Les Japonais sont, dans l'entre-deux-guerres, les champions du cuirassé à l'image du *Nagato* de 1920 : combinant d'énormes canons de 410 mm avec la vitesse respectable de 27 nœuds (50 km/h), il n'a pas de rival jusqu'à l'avènement du *North Carolina* américain, en 1941. Miraculeux rescapé de la guerre, le *Nagato* est saisi en 1945 et sacrifié lors d'un tir nucléaire à Bikini en 1946.

**La marine japonaise
est une arme
à un seul coup.**

LES PORTE-AVIONS : DES BIJOUX RAPIDES MAIS VULNÉRABLES



Le long pont d'envol de 242 m est servi par trois spacieux ascenseurs (13 m x 12 m). Le *Zuikaku* ne dispose pas cependant d'un ascenseur latéral comme ses rivaux américains. Bien que costaud, le navire reste plus fragile, d'autant que les 1 660 hommes d'équipage sont moins entraînés à lutter contre les dommages.

Mis en service juste avant Pearl Harbor, le *Shokaku* et son frère *Zuikaku* (ci-contre) sont les meilleurs porte-avions japonais de la guerre, avant leur destruction les 19 juin 1944 et 25 octobre 1944. Mais les chantiers nippons ne pourront jamais les répliquer.

Avec sa portée et sa vitesse extraordinaires pour l'époque, la *Longue Lance* offre trente ans d'avance au Japon dans le domaine des torpilles. Équipant tous les navires japonais sauf les cuirassés, elle confère à ceux-ci — combinée à un entraînement poussé au combat nocturne — une supériorité certaine sur tous les navires de surface alliés. Du moins pour un temps : sans égale avant les années 1960, la « Longue Lance » trouvera dans l'artillerie navale guidée par radar un adversaire que son absence de guidage — pas de têtes chercheuses à l'époque — interdira de compenser. La supériorité technique n'est que transitoire...

Deux hangars superposés, contre un chez les Américains, accueillent 18 chasseurs, 27 bombardiers en piqué et 27 avions torpilleurs. Mais les hangars sont fermés et mal aérés : les gaz d'aviation s'y concentrent et augmentent les risques d'incendie.

Comme tous les navires japonais en 1941, le *Zuikaku* est aveugle : il ne dispose pas de radar à la différence de ses rivaux américains, équipés dès 1940. Ce gros handicap ne se sera comblé qu'à l'aide d'appareils primitifs fin 1942.

16 canons de 127 mm et 36 canons de 25 mm sont destinés à la défense antiaérienne. Cet arsenal impressionnant est cependant limité par une coordination du tir primitive et par l'absence de radars.

Le *Zuikaku* déplace 26 000 t. C'est un gros bateau, spacieux et autonome : 18 000 km à 18 nœuds (33 km/h), aussi bien que les navires américains. Le problème est que les autres navires de la flotte ont des pattes plus courtes : les petits *Soryu* et *Hiryu*, ne peuvent franchir seuls que 14 000 km. Insuffisant pour aller à Hawaï sans ravitailler.

Avec son étrave bulbe soignée et ses turbines de 160 000 CV, les plus puissantes jamais installées sur un navire japonais, le *Zuikaku* peut atteindre 34,6 nœuds (64 km/h), ce qui en fait le plus rapide des porte-avions de la guerre.

d'attaques destinées à la fragiliser pour créer les circonstances les plus favorables possibles lorsque l'heure sera venue de l'ultime combat. Baptisée *Zengan Sakusen*, ou « stratégie de la grande bataille décisive », cette doctrine navale conduit la marine impériale à se doter d'une série d'armes redoutables.

Une torpille, vraie terreur du Pacifique

Les unités légères japonaises, croiseurs légers et destroyers, sont ainsi conçues comme une avant-garde de la flotte principale. Outre les fonctions de couverture de la ligne de bataille, elles ont pour mission majeure d'attaquer à la torpille, de nuit, la flotte ennemie. En plus d'un entraînement spécifique qui fait des équipages de destroyers japonais les meilleurs spécialistes de ce type de combat, les ingénieurs nippons conçoivent des armes inédites.

Lorsqu'elle apparaît en 1933, la torpille de type 93, surnommée *Longue Lance*, peut ainsi parcourir 22 000 m

à 50 nœuds, et plus de 40 000 m à 35 nœuds, soit une portée deux fois plus importante et une plus grande vitesse que son équivalent américain, la Mark 14 ou 15. Avec elle, les destroyers japonais, déjà rapides et bien armés de canons, surclassent leurs adversaires. Les croiseurs lourds et légers ainsi que les sous-marins embarquent également cette torpille, terreur des marins alliés pendant la guerre du Pacifique.

Éclaireurs de la flotte, les sous-marins sont, eux, pleinement intégrés dans les manœuvres. Les sous-marins océaniques japonais disposent d'une endurance considérable et, pour certains, d'hydravions embarqués qui accroissent leur portée de détection. Mais leur fonction principale est de tendre, à la flotte américaine fonçant vers les Philippines, des embuscades multiples, éclaircissant petit à petit ses rangs et désorganisant son dispositif.

Flotte de bataille, forces légères de surface, sous-marins : à ces trois composantes, les Japonais ajoutent dans les années 1930 l'aviation navale,

dont la létalité va être démontrée amplement. Si à Pearl Harbor ce sont les avions embarqués qui frappent, l'aéronavale japonaise comprend d'abord une composante basée à terre. Équipée de bombardiers bimoteurs Mitsubishi G3M « Nell » et G4M « Betty » à long rayon d'action (plus de 2 500 km, un record pour l'époque), elle opère à partir des aérodromes installés dans les îles du Pacifique central sous contrôle japonais (voir carte p. 35), avec pour mission d'éclairer sous-marins et navires de surface, et de frapper à son tour les navires américains.

Puis l'aéronavale embarquée prend le relais. Avec, en décembre 1941, six porte-avions lourds et cinq légers, ses avions, et particulièrement le fameux Zero, sont alors parmi les plus performants (voir encadré p. 43). Sur le papier, l'enchaînement des attaques aériennes, sous-marines

et de surface doit laisser la flotte du Pacifique désarmée, prête à être balayée par les cuirassés japonais auxquels reviendra le rôle décisif. Apparemment imparable, cette doctrine rend la marine impériale tragiquement inapte aux opérations aéromaritimes modernes telles qu'elles se dérouleront effectivement.

Une décisive illusion

Une marine ne sert pas à gagner une bataille, mais à livrer des guerres. Les Japonais, en organisant, équipant et entraînant leur marine dans le seul but de livrer et de gagner un engagement de surface unique et décisif, s'assurent de leur défaite dans tout autre cas de figure. Dans le Pacifique, ils n'auront jamais l'occasion de livrer cette bataille fantasmée, et le naufrage de la marine impériale se fera par d'autres moyens.

C'est d'abord par son incapacité à escorter les navires de sa flotte marchande que le Japon va perdre la guerre. En consacrant leurs énergies et leur budget à détruire les cuirassés et les croiseurs américains, les marins japonais négligent la lutte anti-sous-marine ; ils ne construisent pas de navires d'escorte en nombre suffisant ; ils ne mettent pas en place de système de convoi efficace. En dépit de torpilles déficientes, les sous-marins américains parviennent à mettre en place un blocus étroit du Japon, le privant des matières premières auxquelles ses conquêtes devaient garantir l'accès.

En optimisant la vitesse, l'allonge et la puissance de feu de leurs navires, les Japonais ont ensuite négligé leur protection :

défense aérienne et anti-sous-marine sont insuffisantes, mais surtout la conception des navires japonais

les rend fragiles. Certains croiseurs lourds se briseront en deux lorsqu'ils seront atteints. Il en va de même, en pire, des aéronaves. Chasseurs et bombardiers japonais sont certes très agiles, mais peu ou pas blindés : touchés, ils se désagrègent.

Les Japonais par ailleurs s'avèrent peu capables d'innover. La fragilité du Zero, allégé au maximum, s'explique ainsi par le goût immodéré des pilotes nippons pour des manœuvres de combat aérien très acrobatiques, mais obsolètes en 1941 où vitesse et puissance de feu sont devenues déterminantes. De même le radar,

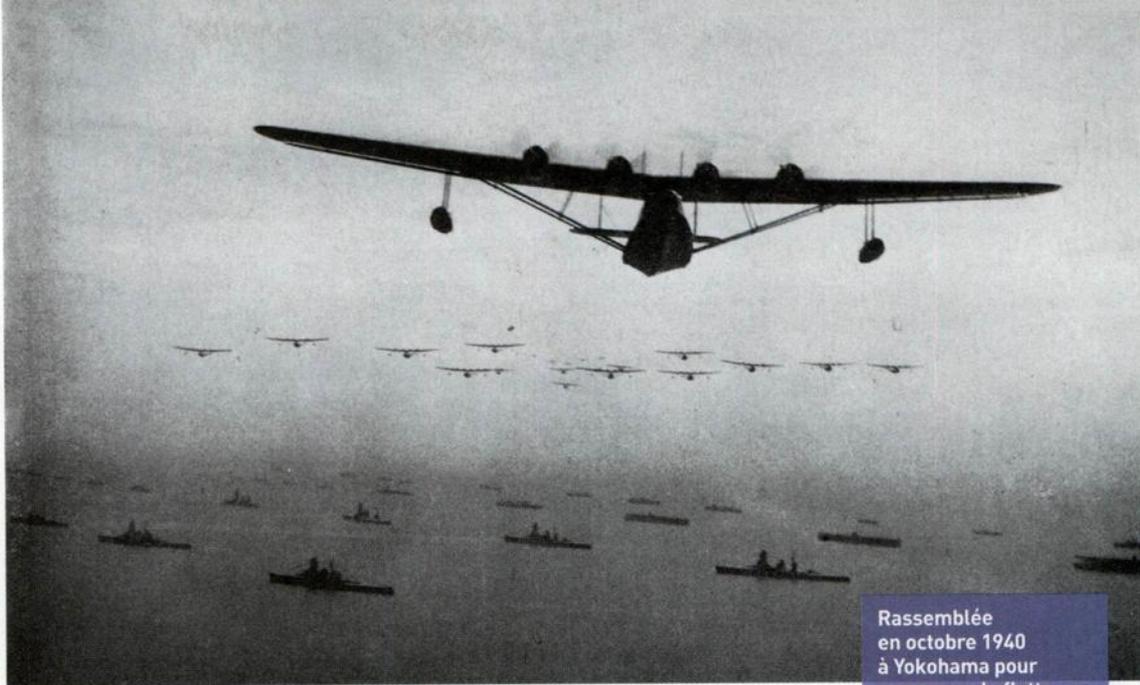
technologie sur laquelle le Japon dispose avant guerre d'une avance non négligeable, est-il ignoré par l'état-major de la marine, qui le tient pour un « gadget » inutile.

Mais surtout, la marine japonaise est une arme à un seul coup. Sans navires auxiliaires lui permettant de tenir la mer sur de longues périodes, avec une assise industrielle dont la capacité est très insuffisante pour produire rapidement de nouveaux navires (voir infographies p. 36 et p. 52), elle dispose d'un système de formation qui produit d'excellents officiers, mais très lentement. C'est particulièrement vrai dans le cas des pilotes, formés en deux ans contre six mois pour ceux de l'US Navy. Marine de techniciens et de tacticiens parfois brillants (mais pas toujours : voir article p. 44), la flotte impériale manque en fait d'une denrée rare : des stratèges. En organisant leur

arme tout entière en vue d'une unique bataille décisive géante devant se jouer sur l'ensemble du Pacifique, les marins japonais

témoignent d'une profonde incompréhension de la nature de la guerre et des opérations aéromaritimes modernes. Leur issue ne relève pas d'une bataille, mais de la capacité à contrôler dans la durée les espaces océaniques amis et les lignes de communications qui les traversent, tout en menaçant les espaces océaniques de l'ennemi. Sans le train de flotte nécessaire pour opérer durablement loin de ses bases dans les eaux ennemies ; sans capacité à soutenir dans la durée les pertes significatives, notamment en pilotes, qu'engendrent inévitablement des

opérations aéronavales soutenues ; sans les navires marchands ni les escorteurs nécessaires pour assurer ses lignes de communications navales ; et quel que soit le nombre de navires américains qu'elle s'apprête à détruire, la marine impériale japonaise vogue vers Pearl Harbor avec trois handicaps fatals, tous produits par sa propre doctrine de « grande bataille décisive » : aucune doctrine tactique ne compense l'absence de stratégie. ■



Rassemblée en octobre 1940 à Yokohama pour une revue, la flotte impériale aligne ses cuirassés et les trois porte-avions *Soryu*, *Hiryu* et *Akagi* (de gauche à droite), survolés par des hydravions de reconnaissance Kawanishi H6K (« Mavis », en code allié).

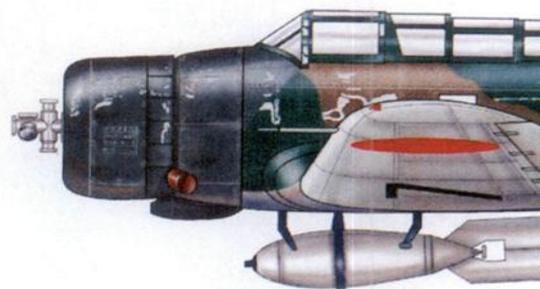
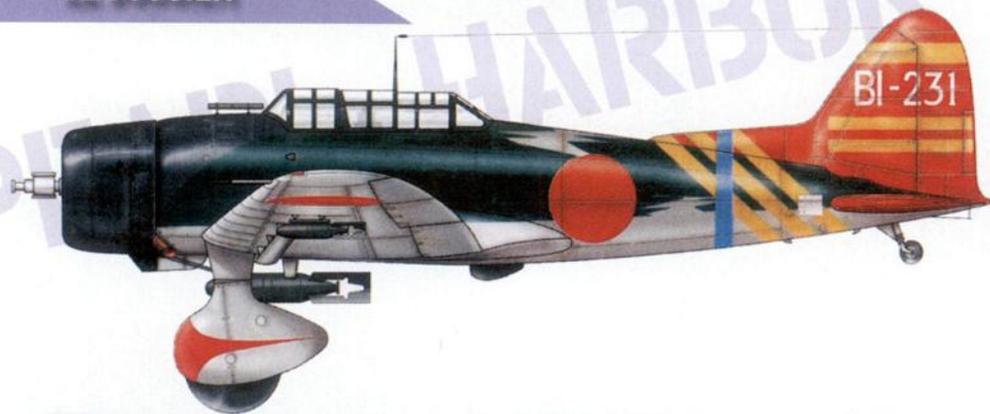
■ L'aéronavale embarquée japonaise : une rapière vite brisée

Il n'est pas exagéré d'écrire que l'aviation navale embarquée japonaise est, en décembre 1941, la plus efficace des aéronavales au monde. Ses appareils sont conçus, comme le reste des armes de la marine impériale, pour surclasser en portée – autrement dit, pour un avion, en rayon d'action – leurs adversaires. L'aéronavale japonaise s'organise autour de six porte-avions lourds (*Akagi*, *Kaga*, *Soryu*, *Hiryu*, *Shokaku*, *Zuikaku*), embarquant chacun entre 72 et 81 appareils : chasseurs Mitsubishi A6M2 « Zero/Zeke », bombardiers en piqué Aichi D3A1 « Val », bombardiers torpilleurs Nakajima B5N « Kate ». Elle dispose également de cinq porte-avions plus légers. Sans égale par l'excellence de ses matériels, elle l'est aussi par celle de ses hommes : des pilotes et – tout aussi important – des équipes au sol et des équipages de porte-avions rompus aux opérations aéronavales les plus intenses grâce à un long entraînement. Celui-ci fait de l'aéronavale embarquée japonaise une force acérée comme une rapière.

Mais une force qui, combinée à la fragilité générale d'un outil ne disposant en décembre 1941 d'aucune réserve, est infiniment vulnérable. Il faut d'ailleurs, pour armer les groupes aériens des six porte-avions qui frappent le 7 décembre, rappeler le ban et l'arrière-ban des pilotes de l'aéronavale japonaise. Cette faiblesse structurelle se paiera très cher, chaque perte étant un pas de plus vers l'épuisement de l'aviation embarquée nipponne, qui ne dispose au début de la guerre que de 900 pilotes (sur 3500 aviateurs navals au total), contre 8000 pour l'US Navy.

Sur la brèche entre décembre 1941 et juin 1942, les porte-avions japonais et leurs équipages arrivent fatigués à Midway, où quatre des six porte-avions lourds sont perdus avec une partie des hommes. Après les épuisantes batailles d'usure autour de Guadalcanal à l'automne 1942, tandis que l'aéronavale américaine ne cesse de croître, la « rapière » se brise. Elle aura tenu à peine un an et ne sera jamais remplacée. Pour l'aéronavale embarquée japonaise, Pearl Harbor est le début du déclin.

La flotte impériale manque d'une denrée rare : des stratèges.



Comment les Japonais ont

Par Pierre Grumberg

Bien loin d'être un sans-faute, l'attaque de Pearl Harbor a vu se succéder les erreurs de planification aux bourdes techniques et aux gaffes tactiques. Ce qui explique, selon le chercheur américain Alan Zimm, les maigres dommages infligés à la flotte américaine au vu des moyens disponibles.

« U ne attaque aéronavale admirablement montée, conçue et exécutée » : c'est ainsi que l'écrivain Jean-Jacques Antier

décrit encore en l'an 2000 l'assaut japonais sur Pearl Harbor*. Pourtant, cette vision classique, imposée par le monumental travail fondateur de Gordon W. Prange (voir p. 53), ne tient plus. Il ne s'agit pas de priver l'amiral Yamamoto des lauriers qui lui reviennent : sans nul doute, l'attaque de Pearl Harbor est un coup de poker culotté à la portée unique dans les annales de la guerre sur mer. Reste que les Japonais sont loin d'avoir tiré le meilleur de cette idée comme

le montre le rendement de l'attaque : 350 avions investis pour couler définitivement deux vieux cuirassés et un bateau cible sans intérêt militaire sur un vivier comprenant pourtant 50 gros navires de guerre et 117 autres bateaux et embarcations diverses. Le tout amarré à quai !

La médiocrité du résultat n'est pas un scoop. « Le choc causé par la surprise et la destruction des cuirassés donnait une impression de désastre total qui était loin de correspondre à la réalité », écrit dès 1949 Samuel Eliot Morison, chroniqueur officiel de la guerre navale américaine. Mais il restait à comprendre pourquoi les Japonais avaient infligé si peu de dégâts réels. C'est cette lacune que vient de combler Alan Zimm, chercheur au laboratoire de physique appliquée de l'université John Hopkins (Maryland). Réévaluant l'attaque à l'aide d'outils informatiques utilisés au Center for Naval Analyses (Virginie) et à la Naval Postgraduate School (Californie) où il a servi en temps qu'officier de la Navy, Alan Zimm montre que les Japonais ont commis — au-delà de la fatale erreur stratégique qu'est l'attaque elle-même — toute une série de fautes, allant d'une planification défectueuse à une exécution chaotique. Et le résultat de cette dissection est accablant.

Une planification hasardeuse

Bien loin de l'image de froid professionnalisme renvoyée par Hollywood, le processus de planification relève

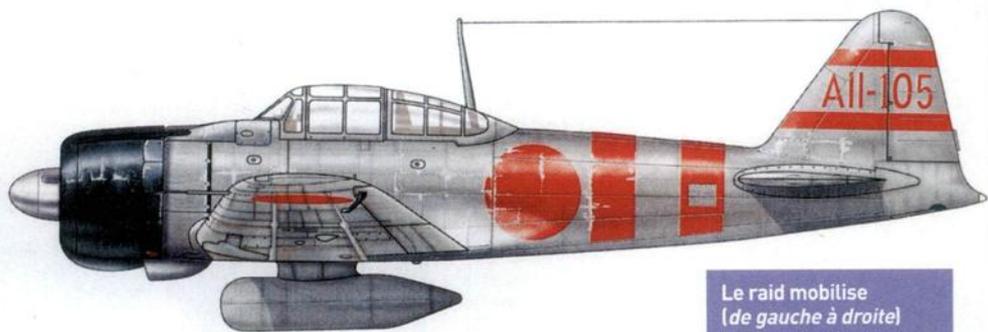
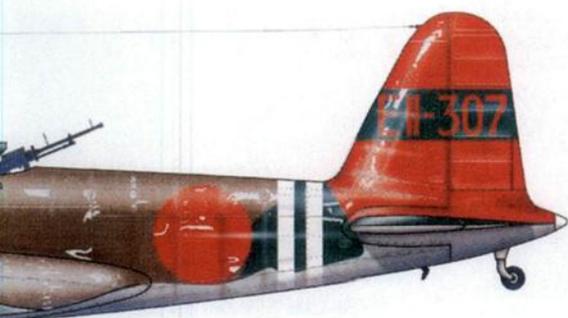
plutôt d'un mélange de méthode Coué, d'amateurisme échevelé et de rivalités intestines. L'idée d'une attaque de Pearl Harbor n'est pas nouvelle : elle a germé au Japon dès 1927 (et ne doit donc rien au raid sur Tarente, voir encadré p. 45). Reprise par Yamamoto (alors capitaine de vaisseau) en 1928, elle fait son bonhomme de chemin, sans convaincre : l'affaire paraît trop risquée pour une force aéronavale encore dans l'enfance. L'amiral la ressort cependant des cartons en confiant l'étude d'un plan au contre-amiral Onishi Takijiro le 7 janvier 1941. Celui-ci sous-traite début février le dossier à un jeune et brillant aviateur, le capitaine de corvette Genda Minoru.

C'est Genda qui établit les grandes lignes du plan final, selon l'objectif stratégique fixé par Yamamoto, à savoir la neutralisation de la flotte du Pacifique pour six mois en deux vagues d'assaut : la première pour neutraliser l'aviation américaine au sol et les principales cibles navales ; la seconde pour parachever le travail en infligeant le « coup de grâce » aux navires endommagés. Mais si l'aviateur Genda garde les pieds sur terre, son amiral de chef, lui, plane dans les nuages. Pour obtenir le raid dont il a fait, dit-il, « un article de foi », Yamamoto est prêt aux sacrifices les plus insensés. Ainsi, afin de tenir sa flotte hors de portée des avions basés à Hawaï, l'amiral imagine-t-il d'abord un raid massif à sens unique lancé à un millier de kilomètres de l'objectif, les aviateurs étant récupérés par des sous-marins.

* Les Grandes Batailles navales de la Seconde Guerre mondiale, t. 2 « Sur toutes les mers du globe », éd. Omnibus, p. 326.

Dans les fonds du cuirassé *West Virginia*, une bombe de 800 kg non explosée montre les orifices destinés aux fils de détonateurs. 60 % de ces engins, bricolés à partir de vieux obus, n'exploreront pas correctement.





Le raid mobilise (de gauche à droite) 129 bombardiers en piqué Aichi D3A1 (nom de code allié « Val »), 143 bombardiers torpilleurs Nakajima B5N2 (« Kate », ici avec une bombe de 800 kg) et 78 chasseurs Mitsubishi A6M2 (« Zeke »).

manqué leur raid

Les Américains considéreraient alors les Japonais, explique l'amiral, « comme une race si exceptionnelle et si intrépide qu'il serait inutile de la combattre ». L'idée horrifique Genda. Cette attaque, rétorque-t-il, aurait « un mauvais effet psychologique sur les aviateurs » et aboutirait à un « gaspillage inutile d'avions et d'aviateurs bien entraînés ».

Tout le problème est que Yamamoto n'est pas seul à rêver. C'est ainsi, début octobre, que les planificateurs réalisent qu'ils ont omis un détail : trois porte-avions sur les six pressentis n'ont pas l'autonomie nécessaire pour aller et revenir d'Hawaï sans faire le plein en mer. Or, la marine impériale ne sait pas faire, et elle manque d'ailleurs de pétroliers...

Il est donc fortement question (au risque de ruiner le punch de l'attaque) de rediriger les navires à courtes pattes vers la flotte d'invasion de l'Asie

du Sud-Est. Un scénario qui plairait beaucoup à Tokyo, où l'état-major de la marine s'inquiète de mettre toute son aéronavale dans le panier de Pearl. La crise est résolue par un incident aussi curieux que révélateur. Furieux que ses porte-avions *Soryu* et *Hiryu* soient écartés du grand show, l'amiral Yamaguchi exige de participer, proposant qu'on abandonne les coques à la dérive après l'attaque. Puis, ivre, il moleste l'amiral Nagumo, le chef de l'opération trop tiède à son goût, avant de le menacer de mort. Le mutin va-t-il finir en cour martiale ? Non : Yamamoto lui donne gain de cause. Yamaguchi sera du voyage, charge aux services techniques d'arrimer tant bien que mal des bidons de pétrole en sus dans les navires

et d'improviser des procédures de ravitaillement, testées dans les tout derniers jours précédant l'attaque. Quant aux réticences de Tokyo, Yamamoto leur oppose sa démission, offerte le 18 octobre. Et il a, lui aussi, gain de cause.

Un désaccord sur les priorités cher payé

Certes, ces incidents n'ont pas eu de conséquences immédiates sur le raid. Ils ne démentent pas moins l'idée d'une opération « admirablement montée ». D'autres faiblesses du plan se sont montrées autrement plus importantes. C'est le cas en particulier de la priorité à accorder

aux diverses cibles à attaquer dans la rade. Or, Genda et Yamamoto ne partagent pas tout à fait la même vision. Le premier est un prophète de l'arme aéronavale. Pour lui, la priorité va

à la destruction des porte-avions ennemis. L'amiral, lui, vise avant tout les cuirassés. Couler, explique-t-il, ces « symboles de la puissance navale » aurait « des effets politiques incalculables au plan international ». Sans oublier les effets sur le moral de la Navy et du peuple américain, qui « sombrerait si bas qu'il ne pourrait remonter ».

Adhérent apparemment aux directives du chef, Genda affecte donc 24 des 40 avions torpilleurs disponibles à l'attaque des cuirassés : frapper sous la flottaison est en effet le moyen le plus sûr de couler des monstres surblindés. Mais Genda, suivant sa propre conviction, envoie les 16 avions restants contre le mouillage des « toits plats », choix discutable car ces

navires faiblement protégés auraient pu être attaqués à la bombe. « Cette allocation excessive est d'autant plus grave que Genda bénéficie la veille de l'attaque d'informations indiquant l'absence des porte-avions », note Alan Zimm. Or, il refuse de remettre le plan en cause. »

Genda fait le pari qu'un ou plusieurs porte-avions seront rentrés : « Si tel est le cas, peu importe si les huit cuirassés sont partis », remarque-t-il. Mais, cas fréquent chez les marins japonais, il prend ses désirs pour des réalités. N'ayant rien d'autres à mettre devant leurs armes, les aviateurs, pourtant briefés contre un tel gaspillage, s'acharnent à couler le bateau cible *Utah* et non les croiseurs prescrits. De ces derniers, seuls le *Raleigh* (qui écope d'un coup destiné à l'*Utah* voisin) et l'*Helena* sont endommagés. Le manque de rigueur dans le choix des priorités coûte cher, donc, alors que la formation disposait de quatre torpilles pour chaque croiseur exposé en rade.

Bricolages hâtifs

L'erreur de répartition des avions torpilleurs commise par Genda n'est pas la seule aggravée par les

Né en 1884, Yamamoto Isoroku participe en 1905 à la victoire japonaise de Tsushima. Après un long séjour aux États-Unis dans les années 1920, il monte en grade pour devenir en 1939 commandant opérationnel de la flotte puis amiral. Malgré sa réputation de « modéré », il conçoit et appuie l'attaque contre Pearl Harbor. Après quelques succès début 1942, il est responsable des défaites de Midway en juin et de Guadalcanal (août 1942-février 1943). Il est tué dans l'interception de son avion le 18 avril 1943.

Né en 1904, formé comme pilote, Genda Minoru est l'un des prophètes de l'aéronavale japonaise. Architecte du plan contre Pearl Harbor, il participe au désastre de Midway. Il se consacre ensuite aux unités de chasse d'élite de la marine. Patron de l'armée de l'air en 1959, compromis dans le scandale Lockheed, Genda entame une carrière de politicien ultranationaliste. Il meurt en 1989.

■ Tarente, un Pearl Harbor réussi

Dans la nuit du 11 au 12 novembre 1940, 21 bombardiers torpilleurs *Swordfish*, de vieux biplans en toile obsolètes, décollent du porte-avions britannique *Illustrious*. Objectif : la rade de Tarente, base de la flotte cuirassée italienne. Comme à Pearl Harbor, les eaux peu profondes empêchent en principe le torpillage. Mais les Britanniques, comme les Japonais, ont modifié leurs torpilles. Attaquant de nuit, afin de gêner la DCA, ils bénéficient d'une surprise parfaite. L'attaque, vu les moyens investis et avec 11 torpilles lancées seulement, est un grand succès. Sur les six cuirassés présents, le *Conte di Cavour* encaisse une torpille qui met fin à sa guerre. Le *Caio Duilio*, touché de même par une torpille, est hors de combat pour sept mois. Le *Littorio* tout neuf encaisse trois torpilles et reste immobilisé cinq mois. Choquée, la flotte italienne perd définitivement l'initiative en Méditerranée.

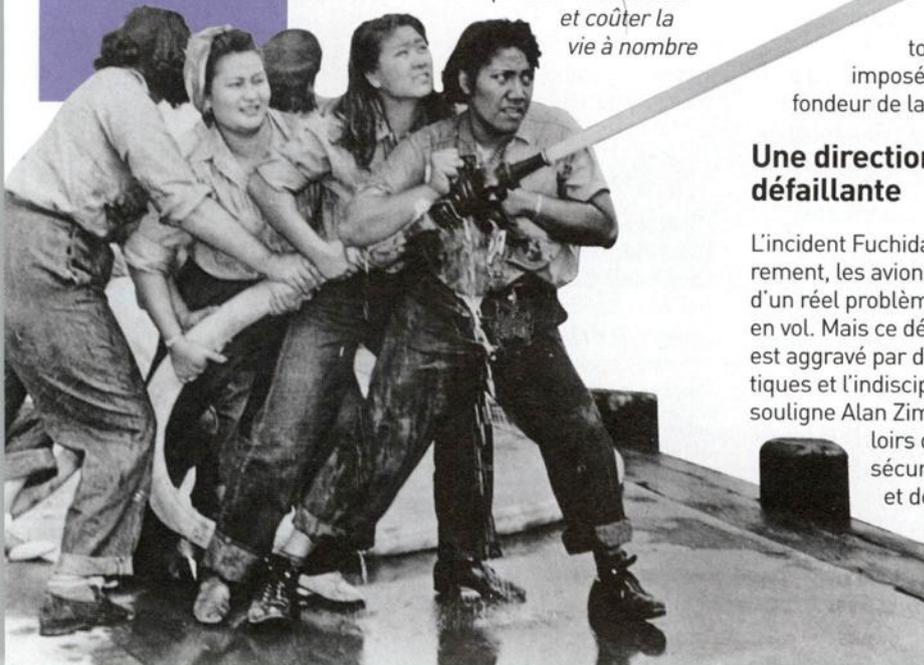
Né en 1892, **Yamaguchi Tamon**, disciple de Yamamoto, commande les bombardiers de la marine en Chine en 1938 puis une division de deux porte-avions en 1940 comme contre-amiral. D'une agressivité confinant à l'absurde, il sombre volontairement avec son navire à Midway, le 5 juin 1942.

Nagumo Chuichi est né en 1887. Ce spécialiste de la torpille devient le 10 avril 1941, essentiellement à l'ancienneté, commandant de la première flotte aérienne qui regroupe les six porte-avions d'escadre. Il commande à Pearl Harbor puis se fait écraser à Midway. Il est ensuite envoyé à terre et se suicide en défendant l'île de Saipan, le 6 juillet 1944. Réputé indécis, Nagumo a surtout payé les erreurs de Yamamoto.

circunstances. Le 17 novembre, l'escadre achève ses préparatifs et une idée émerge brusquement : que faire si l'ennemi détecte prématurément les avions ? Rien n'est prévu dans ce cas, alors que le plan envisage une attaque si la flotte japonaise est détectée 24 heures trop tôt ! Genda, le capitaine de frégate Fuchida Mitsuo (commandant l'assaut aérien) et le capitaine de corvette Murata Shigeharu (commandant les avions lance-torpilles) confèrent fébrilement et conviennent du plan suivant : si la surprise est acquise, Fuchida tirera une fusée depuis son cockpit. Dans ce cas, les lents et vulnérables bombardiers lance-torpilles se lanceront à l'attaque en premier. Si la surprise est perdue, Fuchida tirera deux fusées. Alors, bombardiers en piqué et en palier passeront en tête, afin d'attirer l'attention des défenseurs.

Ce signal visuel bricolé, imposé par la faiblesse japonaise chronique en matière de radio, se prête à toutes les confusions (à la limite, deux fusées pour annoncer la surprise auraient été plus « lisibles »). Et c'est tout à fait ce qui va se produire. Fuchida, constatant que le raid n'est pas repéré, tire la fusée convenue, ce qui lance Murata et ses torpilleurs en tête. Mais Fuchida s'aperçoit alors qu'une formation n'a pas vu son signal et il tire... une deuxième fusée ! Les bombardiers en déduisent l'absence de surprise : ils accélèrent et dépassent les torpilleurs. Fort embarrassé, Fuchida écrira après coup que sa gaffe n'a pas eu de conséquences. Voire ! « Elle a jeté le désordre complet dans les formations, qui se ruent toutes à l'assaut en même temps », explique Alan Zimm. *Du coup, les avions se gênent, et l'attaque à la torpille qui devait durer 90 secondes va s'étendre sur plus de 11 minutes et coûter la vie à nombre*

Cette photo, sûrement posée, montre des femmes luttant contre l'incendie. Ce n'est pas tout à fait une légende : bien entraîné(e)s, les Américain(e)s vont grandement limiter les dégâts en dépit de la surprise et de l'impréparation de la flotte.



SIX ERREURS TACTIQUES

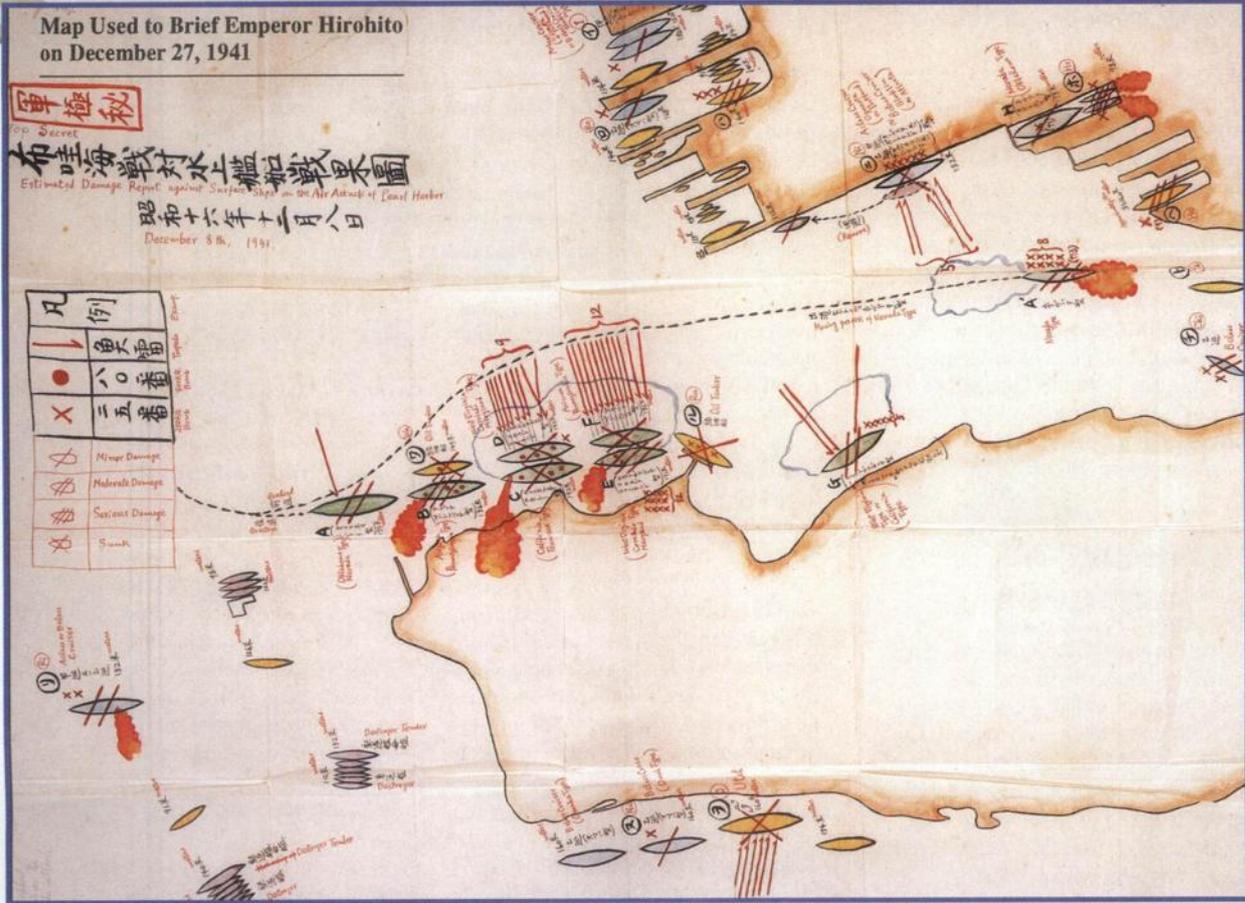
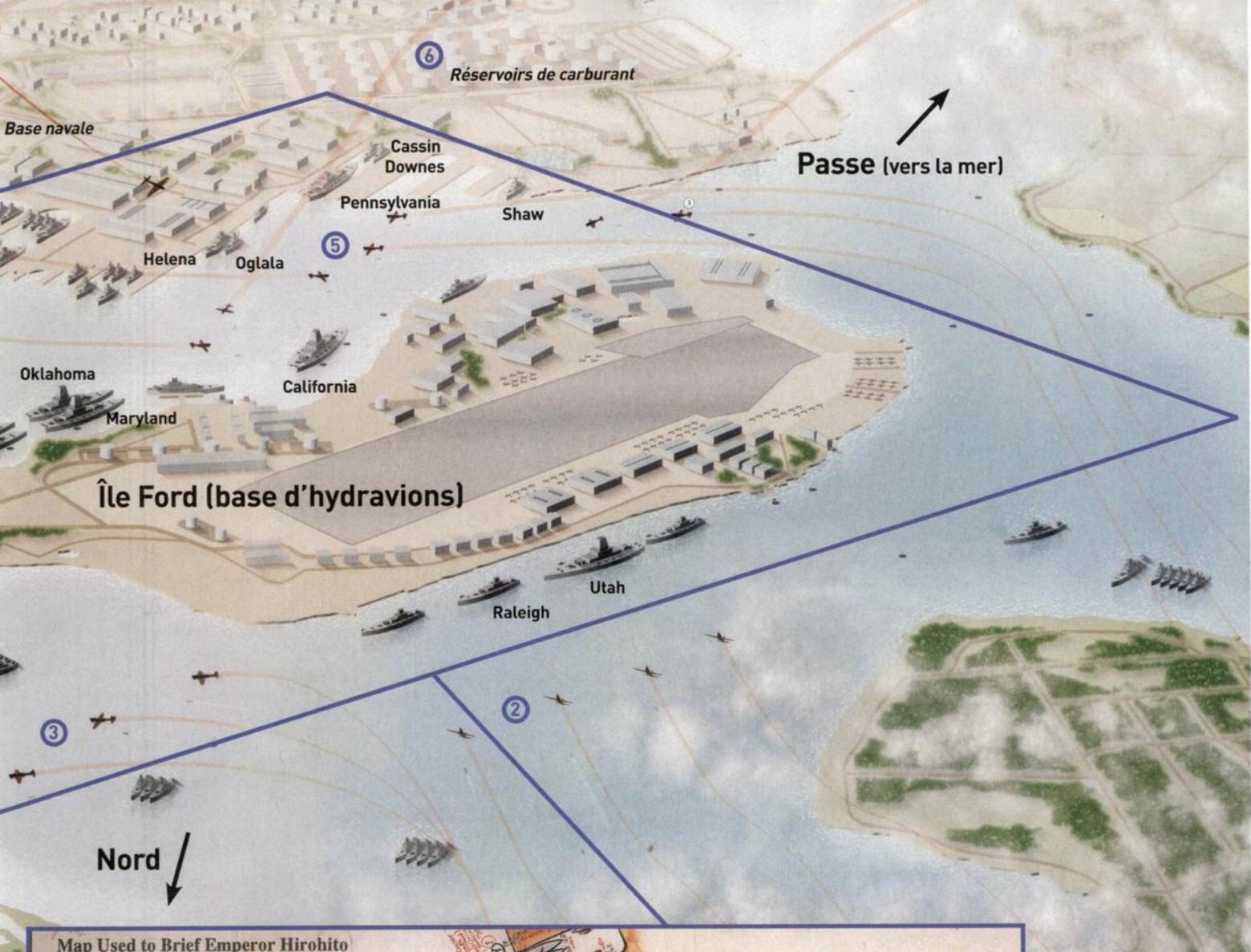
- 1 - Les bombes de 800 kg contre les cuirassés sont déficientes et leur largage à 3 000 m nuit à la précision.
- 2 - Les porte-avions sont absents, mais l'attaque de leur mouillage est maintenue : les torpilles sont gaspillées.
- 3 - Une partie des avions destinés à l'attaque des porte-avions change bien d'objectif, mais se concentre à tort sur les cuirassés.
- 4 - Mal coordonné, le torpillage des cuirassés est retardé. Les aviateurs, gênés par la DCA, négligent les navires placés en bout de ligne.
- 5 - Mal briefés, les bombardiers en piqué gaspillent leurs bombes trop légères sur les cuirassés et non sur les croiseurs.
- 6 - Installations portuaires et stocks de carburant sont laissés intacts.

d'assaillants. » Alertés par la chute des bombes plusieurs minutes avant le lancement des torpilles contre les cuirassés, les défenseurs descendent cinq des douze torpilleurs du porte-avions *Kaga*, limitant encore le nombre de torpilles disponibles contre les cuirassés. En outre, les tirs gênent les assaillants, déjà handicapés par la procédure de torpillage complexe imposée par la faible profondeur de la rade.

Une direction tactique défailante

L'incident Fuchida le démontre clairement, les avions japonais souffrent d'un réel problème de communication en vol. Mais ce défaut technologique est aggravé par de mauvais choix tactiques et l'indiscipline des aviateurs, souligne Alan Zimm. D'abord, les couloirs de vol ne sont pas sécurisés : ils se croisent et des aviateurs doivent abandonner pour éviter la collision.

« En outre, les planificateurs ont choisi, pour les torpilleurs, de les faire attaquer en ligne de file, à 500 m d'intervalle, continue le chercheur. Les ailiers se trouvent donc hors de portée visuelle du leader et livrés à eux-mêmes. » Du coup, les pilotes, venant tous de la même direction, privés d'ordres directs et stressés par la DCA, concentrent leur attention sur l'objectif le plus immédiat. Le résultat ? Alors que Genda et Murata avaient alloué six torpilles pour chacun des quatre cuirassés exposés, le *West Virginia* et l'*Oklahoma*, placés dans l'axe d'attaque, en reçoivent respectivement sept et cinq, tandis que le *Nevada* et le *California*, aux extrémités de la ligne, n'en reçoivent que deux et une. La direction tactique flottante a des conséquences plus graves encore pour les 78 bombardiers en piqué de la seconde vague. Le plan prévoit qu'ils cibleront ce qui reste des porte-avions, puis les croiseurs et enfin les cuirassés. « Mais, au décollage, le briefing est contredit, raconte Alan Zimm. L'absence des "toits plats" étant avérée, les pilotes reçoivent



UNE ATTAQUE DOUBLEMENT GONFLÉE

Ce schéma, réalisé pour l'empereur par Fuchida Mitsuo, patron de l'attaque, trahit bien la philosophie du raid : il s'agit d'attaquer une flotte, incidemment amarrée à quai, et non une base avec ses installations stratégiques, en dépit de ce que Fuchida prétendra après coup. Ce dernier exagère en outre les dommages infligés histoire d'embellir le bilan de ses amis aviateurs, un travers classique des Japonais qui les empêche de voir clair et leur coûtera fort cher. Il multiplie ainsi les attaques à la torpille (lignes rouges), invente deux pétroliers coulés et ajoute des impacts au petit bonheur : pas moins de 30 pour les seules bombes de 250 kg (petites croix rouges) !



Les pilotes japonais reçoivent leur dernier briefing à bord du *Shokaku* à l'aube du 7 décembre. Cette phase est absolument cruciale : la mauvaise qualité des radios à bord des avions japonais rend les changements très hasardeux en cours de mission.

Stoppée dans sa tentative de débarquer au sud de la Nouvelle-Guinée lors de la bataille de la mer de Corail (4-8 mai 1942), la flotte japonaise tente de prendre l'atoll de Midway (4-7 juin 1942). Mal inspiré, son plan éventé par les Américains, Yamamoto tombe dans une embuscade. Il perd quatre grands porte-avions et l'initiative dans le Pacifique.

pour mission de finir le travail de la première vague, soit l'attaque des cuirassés. Un très mauvais choix car les bombes de 250 kg de ces avions sont bien trop légères pour écorner leur blindage. » 40 % des bombes sont ainsi gâchées, notamment dans la vaine illusion qu'il est possible de bloquer le chenal de la rade, de toute façon trop large, en y coulant le cuirassé *Nevada* en cours d'appareillage. Les bombardiers japonais, gênés par la fumée, visent mal et surestiment la taille de leurs cibles, confondant destroyers et croiseurs. Bilan : 15 bombes sur 78 au but (19 %) pour deux destroyers détruits en cale sèche et quelques dommages sans importance. Maigre résultat, qui dément au passage la réputation de surhommes des pilotes japonais. En réalité, les effectifs entraînés sont si faibles qu'il a fallu faire appel à de toutes jeunes recrues avant le raid : un tiers au moins des équipages n'est pas correctement formé.

Le fiasco des sous-marins

Histoire « d'assurer le coup », Yamamoto cède aux demandes des sous-marins qui veulent introduire dans la rade cinq sous-marins de poche (acheminés sur des unités plus grosses) au matin du 7 décembre. Au grand dam des aviateurs, qui redoutent un repérage prématuré, dénonçant l'imminence de leur attaque. Or, c'est exactement ce qui se produit. Repéré dès 3h42, un des intrus est coulé à 6h37 par un destroyer. Mais personne ne juge utile de sonner l'alerte ! Au final, quatre sous-marins sont détruits, un autre s'échoue, dont le marin survivant est capturé. Aucune des quatre torpilles semble-t-il tirées n'a causé de dégâts. Et les Américains ouvrent désormais l'œil : le 10 décembre, un avion du porte-avions *Enterprise* coule le gros sous-marin *I-70*, premier navire de guerre japonais perdu.

Ces défaillances de planification et de discipline ne sont pas limitées à l'attaque des navires mais aussi à celle des aérodromes. Ainsi, les chasseurs Zero qui s'y consacrent n'ont pas reçu pour consigne de tenir le ciel et de protéger les bombardiers, au cas où des ennemis auraient réussi à décoller. Ils mitraillent tout ce qui bouge à basse altitude, massacrant certes les avions américains alignés aile dans aile mais épargnant aussi le plomb au petit bonheur : parkings de voitures, habitations, passants, avions civils... Les 14 sorties

réussies par les chasseurs américains se soldent donc par 8 victoires (en fait entre 8 et 11, le chiffre exact n'est pas connu), remarquable résultat dans un ciel grouillant de Zero.

Un armement déficient

Comme si les faiblesses de planification et de commandement tactique ne suffisaient pas, les Japonais affrontent un réel souci d'armement. Détruire les cuirassés présente pour Genda un double casse-tête. L'arme la plus efficace est la torpille.

Mais la rade est trop peu profonde : 12 à 14 m, alors que les torpilles plongent jusqu'à 30 m au moins avant de remonter. Les ingénieurs trouvent la solution : adapter à la torpille des ailettes de bois (éjectées par l'impact avec l'eau), qui empêchent l'engin de piquer du nez (10 torpilles sur 40 ont quand même terminé dans la vase pendant l'attaque, soit 25 % de ratés). Tout le problème est que seuls quatre des huit cuirassés amarrés ne sont pas protégés des torpilles par un pair, un autre navire ou une cale sèche. Les monstres d'acier sont en outre imperméables, on l'a vu, aux bombes polyvalentes de 250 kg. Pour frapper fort les cuirassés abrités, les Japonais veulent une bombe assez lourde pour percer plusieurs étages de ponts blindés (soit 13

à 16,5 cm d'acier) avant d'exploser dans les fonds. Ils transforment pour cela de vieux obus de marine de 410 mm en bombe perforante de 800 kg. Ce bricolage, explique Alan Zimm, impose cependant de limiter la charge explosive à 22,7 kg (cinq fois moins que sur la bombe de 726 kg américaine équivalente), afin de laisser de la place au double détonateur et à l'empennage. Bien trop peu... En outre, le détonateur n'opère qu'en cas d'arrêt net de la bombe : il ne s'amorce pas si l'engin est freiné, par percement successif de cloisons par exemple. Enfin, la bombe est trop lourde pour les bombardiers en piqué : il faut donc bombardier en palier depuis 3 000 m (altitude estimée suffisante pour acquérir l'énergie cinétique), ce qui nuit à la précision. Une vraie campagne de tests serait nécessaire pour valider l'arme, mais Genda n'en a pas le temps. Résultat : sur les 49 bombes de 800 kg larguées, 10 touchent une cible, ce qui est un beau score. L'ennui est que six de ces engins dysfonctionnent... Une seule bombe parvient à l'effet attendu : l'explosion du cuirassé *Arizona*, touché dans un magasin de poudre.

La bombe de 800 kg n'est pas seule fautive. Celle de 250 kg, mal conçue, n'a pas délivré les résultats attendus. Si la confusion de l'attaque interdit un calcul exact, un décompte précis sur 11 bombes larguées sur l'île Ford (base des hydravions, au milieu de la rade) montre 27 % de ratés. Conçus pour une mise à feu retardée destinée à éventrer les navires, les détonateurs creusent d'énormes puits dans les aérodromes, évacuant l'essentiel de leur énergie vers le haut au détriment des dommages espérés.

Les Japonais surestiment leur victoire

Finalement, que reste-t-il de l'effort japonais ? L'attaque des aérodromes se révèle une indéniable réussite, bien aidée il est vrai par la décision américaine calamiteuse de concentrer les avions pour mieux les protéger du sabotage (voir encadré p. 53). Mais cette opération, qui mobilise 183 des 350 avions disponibles (soit 52 %), n'est qu'une affaire secondaire, destinée à garantir le raid contre la flotte. Or, ce raid est un échec. Les Japonais, avec 167 avions, avaient de quoi

Sur les 16 objectifs prioritaires, seuls cinq cuirassés sont touchés.

mettre hors de combat pour six mois les 16 objectifs prioritaires (moitié cuirassés, moitié croiseurs) présents dans la rade. Le contrat n'est rempli que pour cinq cuirassés (voir bilan ci-dessous).

Ce score en demi-teinte satisfait cependant les attaquants. Il est vrai que Fuchida, auteur du rapport final, a embelli les scores, histoire de flatter la valeur d'une aéronavale encore discutée au Japon. Pour autant, l'objectif stratégique — mettre la flotte du Pacifique hors de combat pour six mois — n'est pas tenu : porte-avions et croiseurs ont réchappé à l'attaque sans dommages et ce sont eux, la flotte d'avant guerre, qui vont bloquer, en mer de Corail et à Midway, l'expansion nipponne avant que le délai réclamé par Yamamoto soit écoulé. Ce dernier ne peut certes rien à l'absence providentielle des porte-avions. Mais il aurait dû, en bon stratège, prendre en compte cette possibilité sans laquelle le raid perd tout son sens. Sans l'assurance de détruire les porte-avions, quel est l'intérêt de risquer le fer de lance aéronaval nippon pour neutraliser cinq cuirassés, ce qui en laisse encore douze à la Navy, sans compter ceux des Britanniques ? De plus, les cuirassés américains, dépourvus de DCA et sous-équipés en radar, auraient de toute façon été dirigés vers les chantiers avant de combattre.

Reste maintenant une ultime interrogation : en se concentrant sur les navires et en négligeant les installations au sol, les Japonais ont-ils commis une ultime erreur ? Pendant plus d'un demi-siècle, les historiens et critiques militaires ont souligné que l'amiral Nagumo, commandant l'escadre japonaise, s'était privé d'une formidable opportunité de clouer au nid la flotte du Pacifique en négligeant de détruire ses réserves de pétrole, pourtant immanquables dans leurs énormes réservoirs. Cette idée, peut-on lire chez Gordon W. Prange, serait d'ailleurs venue à Fuchida dès son retour à bord : observant les réservoirs épargnés, il aurait réclamé une nouvelle vague d'attaque à Nagumo. Lequel, pusillanime, l'aurait refusée, au grand dam des aviateurs.

Seule option gagnante, l'impossible invasion...

En réalité, comme l'ont démontré les historiens H. P. Willmott et Jon Parshall, Fuchida est le seul à avoir jamais rapporté l'incident (Genda l'a même formellement démenti). Tout indique qu'il a menti, histoire de se faire mousser après guerre. Jamais en effet une nouvelle attaque n'a été envisagée à chaud. Willmott montre d'ailleurs qu'elle aurait été impossible à moins de tenter un appontage de nuit, impensable dans des eaux

potentiellement infestées de sous-marins et de porte-avions ennemis. Enfin, affirme Alan Zimm à contre-courant, Genda, qui ne disposait pas de moyens illimités, avait raison de se concentrer sur ses cibles prioritaires. Non seulement les réservoirs auraient été bien plus difficiles à détruire qu'on ne croie — le pétrole ne s'enflamme pas spontanément — mais ils auraient été reconstruits et remplis au prix d'un effort minimal (cinq à sept pétroliers sur trois mois, un cargo de tôles).

En fait, la seule véritable option tactiquement « gagnante » pour les Japonais aurait été une invasion (*koryaku*) immédiate des îles Hawaii. Cette option est proposée en septembre 1941 par le capitaine de vaisseau Kuroshima, chef de service « opérations » de Yamamoto, sur l'hypothèse juste que l'effet de surprise nécessaire à un débarquement serait définitivement compromis par un raid sans suite (*kogeki*). Mais l'état-major de la marine rétorque qu'une invasion serait impossible faute de moyens, sans oublier les difficultés logistiques impliquées par l'énorme distance (6500 km). Yamamoto s'incline... Mais il n'en demande pas moins à son staff de réétudier le *koryaku* le 8 décembre, lendemain du *kogeki* ! Encore une incohérence, encore une pierre dans le jardin pas si zen que ça du mythe de Pearl Harbor. ■

SEULS TROIS NAVIRES TOUCHÉS COULÉS

Trois navires seulement sont définitivement détruits le 7 décembre, dont un sans intérêt militaire. Quant à l'indisponibilité parfois allongée de certains cuirassés endommagés, il s'agit d'un trompe l'œil. *Pennsylvania, Tennessee et Maryland*, peu touchés, partent pour San Francisco dès la fin décembre pour recevoir radars et DCA : ils sont aptes au combat entre février et mars 1942. Le *Nevada*, renfloué le 12 février 1942 et refondu, est opérationnel en octobre. C'est leur lenteur — 20 nœuds contre 30 aux porte-avions — qui les exclut des grandes batailles de 1942, et non l'attaque de Pearl Harbor. La longue reconstruction des *West Virginia* et *California* tient enfin plus au prestige qu'à une nécessité.

LE BILAN RÉEL DE PEARL HARBOR

GRAPHIC DEPARTMENT
GUERRES & HISTOIRE

	Nom <i>Navires détruits</i>	Type	Mise en service	Touché par	Tués	Retour au combat	Mois immob.
1	Arizona	Cuirassé	1916	2 bombes de 800 kg	1177		Déf
2	Oklahoma	Cuirassé	1916	5 torpilles	429		Déf
3	Utah	Bateau cible	1911	2 torpilles	58		Déf
<i>Navires endommagés</i>							
4	West Virginia	Cuirassé	1923	7 torpilles, 2 bombes de 800 kg (1 défectueuse)	106	Juillet 44	31
5	California	Cuirassé	1921	2 torpilles, 1 bombe de 250 kg	105	Janvier 44	25
6	Oglala	Mouilleur de mines	1917	1 torpille (dommages indirects)	0	Février 44	26
7	Cassin	Destroyer	1936	2 bombes de 250 kg	0	Février 44	26
8	Downes	Destroyer	1937	1 bombe de 250 kg	12	Novembre 43	23
9	Nevada	Cuirassé	1916	1 torpille, 5 bombes de 250 kg	57	Octobre 42	10
10	Vestal	Navire atelier	1913	2 bombes de 800 kg (1 défectueuse)	7	Août 42	8
11	Shaw	Destroyer	1936	3 bombes de 250 kg	24	Juin 42	6
12	Helena	Croiseur léger	1939	1 torpille	34	Juin 42	6
13	Pennsylvania	Cuirassé	1916	1 bombe de 250 kg	32	Mars 42	3
14	Tennessee	Cuirassé	1920	2 bombes de 800 kg défectueuses	5	Février 42	2
15	Maryland	Cuirassé	1921	2 bombes de 800 kg défectueuses	4	Février 42	2
16	Raleigh	Croiseur léger	1924	1 torpille, 1 bombe de 250 kg	0	Février 42	2
17	Curtiss	Porte-hydravions	1940	1 bombe de 250 kg	21	Janvier 42	1
18	Honolulu	Croiseur léger	1938	1 bombe de 250 kg (dommages indirects)	0	Janvier 42	1
19	Helm	Destroyer	1937	2 bombes de 250 kg (dommages indirects)	0	Décembre 41	0

Une attaque en forme de

Par Pierre Grumberg

Alors qu'ils espéraient ruiner le moral de l'ennemi et l'amener à négocier, les Japonais aboutissent exactement à l'effet inverse : mortifiée dans la chair et l'acier de sa flotte, humiliée, l'Amérique déclare une lutte à mort. Et sans merci. Stratégiquement et tactiquement, à court et long termes, l'attaque de Pearl Harbor aide la cause alliée.

1 - Toute l'Amérique derrière le Président

« Japonais... à ton tour ! » Alors que les Américains n'éprouvent guère d'inimitié envers les Allemands, ils vouent jusqu'à la fin une véritable haine aux agresseurs de Pearl Harbor. Ressentiment savamment entretenu par une propagande d'un racisme débridé.

Si les Japonais espéraient amener les Américains à négocier, ils en sont vite pour leurs frais. Dès le 8 décembre, Franklin Roosevelt galvanise le Congrès, en six minutes et demie de discours flamboyant : « Quel que soit le délai nécessaire pour surmonter cette invasion pré-méditée, le peuple américain dans sa juste puissance combattrait jusqu'à la victoire absolue. » La déclaration de guerre réclamée est votée à l'unanimité moins une voix. « Après Pearl Harbor, nous étions prêts à

nous battre avec les Japonais jusqu'à la dernière chaloupe, commente l'historien américain Jon Parshall, spécialiste de la guerre du Pacifique. Avec ce genre de mentalité endurcie, il n'était pas question de perdre. » L'adhésion populaire est à la hauteur. 97 % des Américains approuvent la déclaration de guerre, montre un sondage de l'institut Gallup réalisé du 12 au 17 décembre. L'attaque ne provoque pas de changement dans la perception des enjeux stratégiques : 15 % seulement des sondés identifient le Japon comme menace principale pour le pays, contre 64 % à l'Allemagne. Fin décembre, en dépit des revers qui s'accumulent, l'action gouvernementale est jugée satisfaisante à 82 %. Pearl Harbor n'a pas orchestré un retournement brutal de l'opinion, comme on l'a souvent écrit. « Les Américains ne voulaient pas forcément la guerre, mais étaient tout à fait favorables à des actions agressives — convois, aide militaire... — qui y mèneraient pour défendre les

Britanniques, explique le politologue Adam Berinsky, du Massachusetts Institute of Technology. Ce n'est pas précisément une attitude isolationniste. » S'ils refusent certes à 76 % d'entrer en guerre en juin 1941, 68 % des Américains estiment en novembre que la défaite de l'Allemagne est plus importante que de rester hors du conflit. Le soutien à une entrée en guerre progresse régulièrement tout au long de l'année 1941 et se lit dans l'attitude américaine face aux Japonais. Ainsi, en février 1941, seuls 39 % des sondés sont prêts à risquer la guerre pour faire échec à l'expansion nipponne, contre 64 % en octobre. N'en déplaise aux historiens révisionnistes (voir encadré p. 39), Roosevelt n'a donc pas tant besoin que cela de Pearl Harbor pour se gagner l'opinion. La vraie bascule, souligne Adam Berinsky, est partisane : avant le 7 décembre, le soutien à une entrée en guerre est essentiellement lié au vote démocrate. Après, le consensus politique devient général. ■

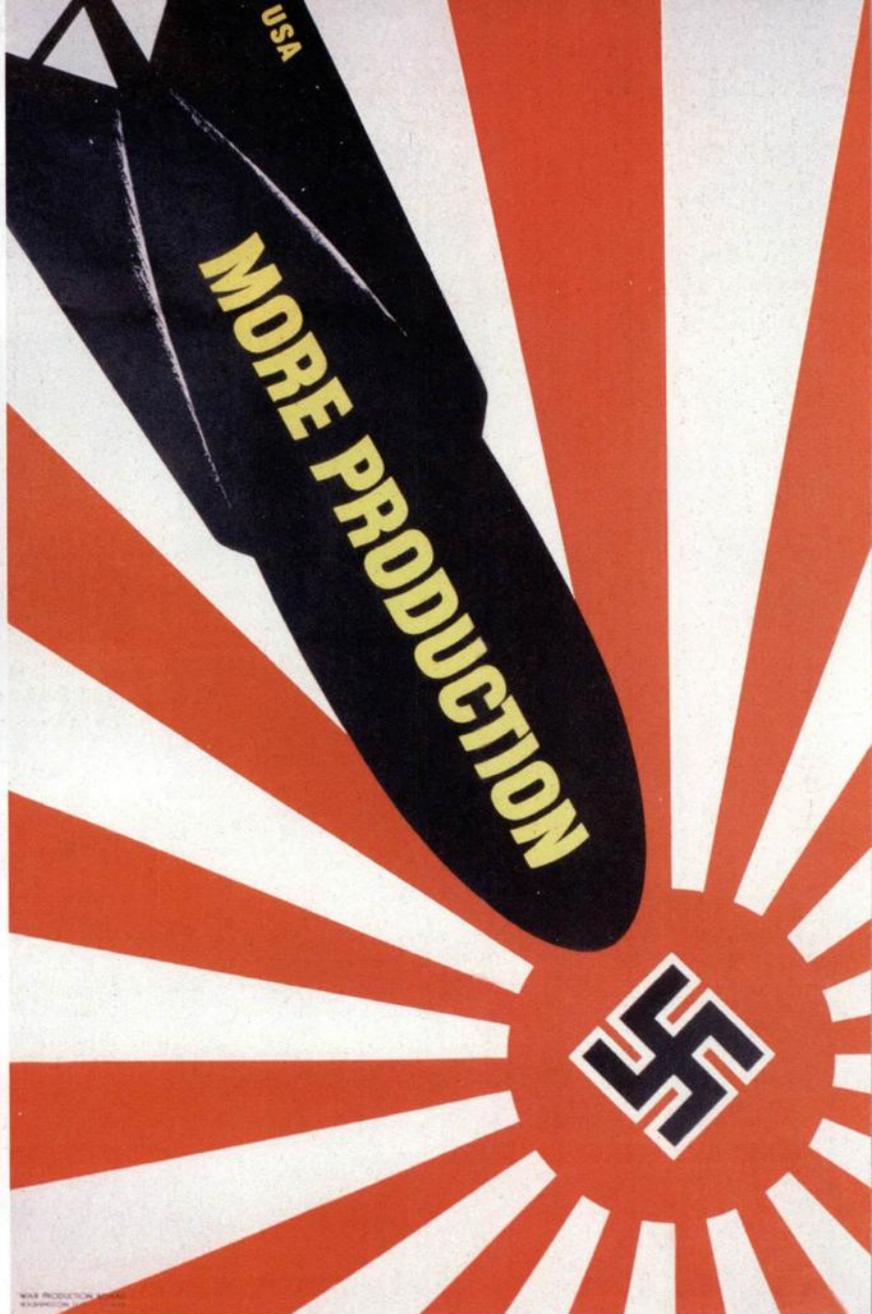
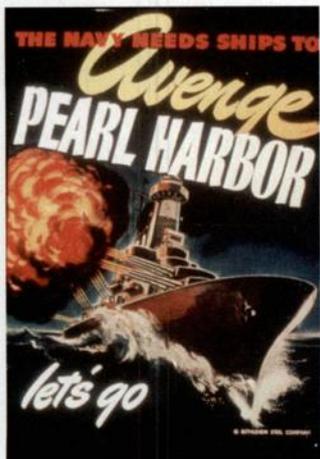


2 - Hitler se décide à déclarer la guerre aux États-Unis

Le 8 décembre, Roosevelt n'a demandé au Congrès qu'une déclaration de guerre à Tokyo. Il n'est pas question de l'Allemagne... L'opinion et le Congrès, bien sûr braqués contre les Japonais, suivraient-ils en effet ? Hitler (et Mussolini) vont débarrasser Roosevelt de son dilemme en prenant l'initiative le 11 décembre. Si l'on en croit le décryptage des dépêches diplomatiques analysé par l'historien français Christian Destremau, l'entrée du Reich dans le conflit ne va pas de soi,

et les Japonais eux-mêmes sont très partagés sur l'attitude d'Hitler, fort prudent jusqu'à la fin 1941. Mais Hitler se convainc que la guerre avec l'Amérique est de toute façon inévitable (les hostilités ont, de fait, commencé dans l'Atlantique). Il sous-estime les capacités de mobilisation des États-Unis, et pense, à juste titre, que l'attaque japonaise va obliger la Navy à diviser ses efforts à son avantage. Il existe donc pour lui une « fenêtre d'opportunité », selon les termes de Christian Destremau. ■

boomerang



3 - La Navy s'évite un désastre en mer

On l'a vu, la rade d'Oahu est très peu profonde : entre 9 m (points d'ancrage) et 14 m (chenal). Cette configuration complique non seulement le torpillage (voir p. 44) mais aide considérablement au renflouement. Que se serait-il passé si la flotte américaine, informée de la présence d'une escadre japonaise, était sortie à sa rencontre ? « Nous n'aurions pas perdu 3800 hommes mais 38000 », aurait répondu l'amiral Chester Nimitz, nouveau patron de la flotte du Pacifique lors de sa première visite à Pearl Harbor, le 25 décembre 1941. L'historien Alan Zimm objecte qu'une flotte américaine aurait pu tirer son épingle du jeu : toucher des navires en mouvement, en effet, est plus

difficile que d'attaquer des cibles fixes, sans oublier la protection de sa propre DCA et des avions d'Oahu. Bien qu'en accord avec son collègue sur les performances japonaises à Pearl Harbor, Jon Parshall, fin connaisseur des marines des deux adversaires, exprime des réserves sur ce scénario : « Difficile de contredire un marin aussi compétent que Nimitz dans cette affaire. La force aéronavale japonaise était, de très loin, la meilleure de la planète à la fin de 1941. Avec six porte-avions et 150 avions torpilleurs utilisables en grandes formations coordonnées, la ligne de combat américaine aurait perdu. Et probablement très très méchamment. » ■

■ Le principal bénéficiaire de Pearl Harbor, c'est Hitler

Tokyo ne gagne rien à Pearl Harbor, sinon l'assurance de perdre la guerre. Berlin, en revanche, a quelques marrons à tirer du feu. Si le Président Roosevelt réaffirme en effet, avec Churchill, la priorité de défaire l'Allemagne lors de la conférence Arcadia du 22 décembre 1941, l'urgence et l'opinion américaine, qui crie vengeance, imposent de contenir l'incendie japonais. Ainsi, c'est vers l'Australie et le Pacifique sud-ouest que l'Amérique envoie navires et soldats tout au long de l'année 1942, ce dont se plaignent amèrement les Britanniques. « Contrairement à ce qui est en général écrit, l'ouverture tardive du second front ne résulte pas de la stratégie méditerranéenne de Churchill », écrit ainsi Christian Destremau (voir bibliographie p. 53). En Égypte, Rommel va notamment apprécier le départ d'un adversaire compétent, le général Wavell muté en Asie à la demande de Washington. Et dans l'Atlantique, l'affaiblissement de la présence navale américaine va laisser la part belle aux U-Boote de l'amiral Dönitz. Ils ne perdront cette suprématie qu'en mai 1943.



LA PRODUCTION NAVALE MILITAIRE GRAPHIC DEPARTMENT GUERRES & HISTOIRE

	Porte-avions*	Cuirassés	Croiseurs	Destroyers	Sous-marins	Tonnage marchand**
USA						
1941	-	2	1	2	2	1,03
1942	18	4	8	82	34	5,48
1943	65	2	11	128	55	11,45
1944	45	2	14	74	81	9,29
1945	13	-	14	63	31	5,84
TOTAL	141	10	48	349	203	33,09
JAPON						
1941	6	1	-	-	-	0,21
1942	4	1	4	10	61	0,26
1943	2	-	3	12	37	0,77
1944	5	-	2	24	39	1,70
1945	-	-	-	17	30	0,60
TOTAL	17	2	9	63	167	3,54

* en millions de tonnes

UNE COURSE NAVALE PERDUE D'EMBLÉE

Le rapport de force naval apparaît en 1941 comme favorable au Japon. Les États-Unis doivent partager leur flotte entre deux océans. Et les Japonais entendent bien éliminer, dès l'ouverture des hostilités, la ligne de bataille des cuirassés de la flotte du Pacifique. Ayant entamé leur réarmement en 1937, ils s'estiment donc en position de force. L'US Navy, dont la modernisation vient seulement de débuter, ne pourra en théorie pas rattraper avant 1946 l'avance prise par la marine impériale. Mais les Japonais sous-estiment la construction navale adverse : en 1940, les Américains lancent un plan massif de réarmement naval, le Two-Ocean Naval Expansion Act (« loi d'expansion navale sur les deux océans » ; voir p. 32), encore accru pendant la guerre. À la fin de la Seconde Guerre mondiale, l'US Navy dispose de 6 758 navires de tous types !

4 - Des effectifs renforcés en pleine crise de personnel

Avec le gros de ses navires de ligne hors de combat au soir du 7 décembre, la Navy, à court d'effectifs, récupère des marins dont elle a cruellement besoin pour armer ses unités légères, fait remarquer l'historien britannique H. P. Willmott. « *Ces quelques milliers de marins n'offrent guère qu'un intérêt à très court terme, vu la vitesse avec laquelle la Navy a mobilisé* », commente Jon Parshall. Il n'empêche qu'en ces temps

difficiles, de toutes petites équipes peuvent avoir de gros effets. Ainsi, l'historien Elliot Carlson raconte-t-il l'odyssée de l'orchestre du cuirassé *California* recruté par le cryptanalyste Joe Rochefort pour perforer des cartes sur ses machines IBM. Appointé qui permettra, entre autres, le décryptage du code JN-25(b) de la marine impériale, un exploit directement lié au brillant succès de Midway, exactement six mois après Pearl Harbor. ■

5 - Priorité au porte-avions et au sous-marin

Le porte-avions doit-il être considéré comme le nouveau « *capital ship* », une arme autonome et décisive, ou au contraire un auxiliaire des cuirassés ? En mettant les gros canons K.-O. au premier round, l'attaque de Pearl Harbor met fin à vingt années de polémique au sein de la Navy, note H. P. Willmott. Les Américains, faute de mieux, doivent tout miser sur les trois porte-avions qui leur restent dans le Pacifique. Or, le débat en faveur de l'aéronavale n'était pas tout à fait tranché, souligne Jon Parshall : « *Le programme de réarmement américain de 1940 prévoit 13 cuirassés et croiseurs de bataille contre 18 porte-avions. La différence n'est pas si marquée.* »

Épargnée par l'attaque, l'arme sous-marine est l'autre bénéficiaire. Bien qu'employés au début dans un rôle défensif qui leur sied mal, les sous-mersibles de la Navy envoient plus de 90 000 t de navires par le fond dès mai 1942. « *Pearl Harbor a désigné par élimination les armes que nous devons utiliser pour gagner la guerre : les porte-avions comme premier outil de projection de puissance, les sous-marins comme moyens de détruire les outils de production de l'empire* », résume Jon Parshall. De fait, le tandem va infliger respectivement 22 % et 55 % des pertes (en tonnage) subies par la marine marchande nipponne pendant la guerre. ■

6 - Des hommes neufs avec un moral de vainqueurs

Méritée ou imméritée, la chasse aux responsables qui suit l'attaque de Pearl Harbor coûte sa place à l'amiral Kimmel, commandant de la flotte du Pacifique. En dépit d'une responsabilité écrasante dans le fiasco, Kimmel n'est pas incompetent, mais essentiellement un homme de la vieille école,

celle du canon. Son remplaçant, l'ex-sous-marinier Chester Nimitz, débarque le jour de Noël à Pearl Harbor et c'est bien d'un cadeau qu'il s'agit : brillant stratège, aussi à l'aise dans le maniement des subordonnés que des supérieurs, il comprend que le désastre subi n'est pas si grave et entreprend de

reconstruire la Navy. Bien entouré d'hommes neufs et talentueux (les marins Spruance et Mitscher, le *marine* Vandegrift...), Nimitz dominera le Pacifique jusqu'à la victoire finale. ■



LA SURPRISE AMÉRICAINE ? UNE AFFAIRE D'INCOMPÉTENCE

Depuis 1941, pas moins de dix enquêtes officielles ont été menées aux États-Unis sur Pearl Harbor, la dernière en 1995 à l'instigation du sénateur républicain Strom Thurmond, assez peu suspect de sympathie envers Roosevelt. Aucune n'a démontré que la Maison Blanche a volontairement laissé attaquer ses propres navires. Cela n'exonère pas le haut commandement américain de ses responsabilités dans le fiasco.

Depuis le 25 septembre 1940, les Américains savent décoder les câbles de Tokyo à ses représentations extérieures. Les messages, baptisés *Magic*, ne laissent pas de

doute à l'été 1941 : Tokyo veut s'emparer de l'Asie du Sud-Est, la guerre est imminente. Reste à savoir où et quand les Japonais vont frapper... C'est là que le bât blesse. Manque de main-d'œuvre, pesanteur bureaucratique, soucis de ménager les susceptibilités interservices et de protéger des sources ultra-secrètes... L'information circule mal. En outre, le décryptage ignore les codes opérationnels de la marine impériale, qui précisent dates et objectifs.

Bien que privés de *Magic* et de multiples informations clés (une erreur vraiment imputable à Washington), les chefs à Pearl Harbor, l'amiral Kimmel (Navy) et le général Short (aviation), ne sont pourtant pas laissés dans le brouillard : ils reçoivent le 27 novembre une « alerte de guerre » annonçant que les négociations sont terminées et qu'un « mouvement agressif est attendu du Japon dans les quelques jours à venir ». Peut-on être plus clair ? Hélas, la dépêche précise également les objectifs probables : Philippines, Siam, Malaisie ou Bornéo...

À Pearl, ces informations collent bien avec l'analyse du trafic radio japonais, de sorte que Kimmel et Short ne se sentent pas visés : pour eux, le danger ne vient ni du ciel ni de la mer mais de

la terre. Les avions sont donc parqués aile dans aile, pour faciliter la surveillance antisabotage...

Si Kimmel et Short n'ont pas eu, c'est vrai, toutes les cartes en main, leur responsabilité n'en est pas moins réelle. Ainsi, Short néglige-t-il la surveillance radar : il n'y croit pas, plus d'un an après la bataille d'Angleterre ! Kimmel, à qui son officier de renseignement avoue ignorer où se situent les porte-avions japonais (qui font route vers Hawaï en silence radio absolu), remarque le 2 décembre : « Vous voulez dire qu'ils pourraient être en train d'arrondir Diamond Head [un cap à l'est d'Honolulu, NDLR] et vous ne le sauriez pas ? » Pourtant, l'amiral ne fait rien... Il ne prévient pas non plus son collègue Short, bien qu'il y soit tenu, lorsque le 3 décembre un câble de Washington révèle que les diplomates japonais vont détruire leurs codes, indice d'une guerre imminente.

Le reste tient, hélas, de ce que l'historien Elliot Carlson qualifie de très shakespearienne « comédie des erreurs » : les Américains accumulent jusqu'à l'heure fatidique gaffes, bévues et boulettes. Un exemple : la Navy s'est procurée (illégalement) le contenu des câbles du consulat japonais à Honolulu. Mais les comptes rendus ne sont pas collectés le samedi, si bien que le message ultime et explicite de l'espion Yoshikawa, écrit dans un code déjà cassé par les Américains et expédié la veille de l'attaque, échappe au filet ! Ainsi donc, toutes les pièces du puzzle étaient disponibles, mais personne n'a su les assembler à temps. D'où l'idée évidente d'une conspiration... Est-il donc si difficile d'admettre que les services de renseignements américains ne sont ni systématiquement omniscients, ni forcément compétents ? ■ Isabelle Delpech

Pour en savoir +

- « Pearl Harbor, une provocation américaine ? », André Kaspi, in magazine *L'Histoire* n° 101, juin 1987.
- *Ce que savaient les Alliés*, Christian Destremau, coll. Tempus, Perrin, 2007.
- *Violences et crimes du Japon en guerre, 1937-1945*, Jean-Louis Margolin, Hachette Littératures, 2009.
- *Who Was Responsible ?*, Tsuneo Watanabe, The Yomiuri Shimbun, 2006.
- *Pearl Harbor, the Verdict of History*, Gordon W. Prange, McGraw Hill, 1986.
- *At Dawn We Slept*, Gordon W. Prange, McGraw Hill, 1981.
- *A Gathering Darkness*, Haruo Tohmatsu et H. P. Willmott, SR Books, 2004.
- *Pearl Harbor*, H. P. Willmott, Cassell & Co, 2001.
- *Attack on Pearl Harbor, Strategy, Combat, Myths, Deceptions*, Alan D. Zimm, Casemate, 2011.
- *The Pearl Harbor Papers*, documents présentés par Donald Goldstein et Katherine Dillon, Brassey's, 2000.
- *Joe Rochefort's War: the Odyssey of the Codebreaker Who Outwitted Yamamoto at Midway*, Elliot Carlson, Naval Institute Press, 2011.





Carrhes, le début du cauc

Par Eric Tréguier

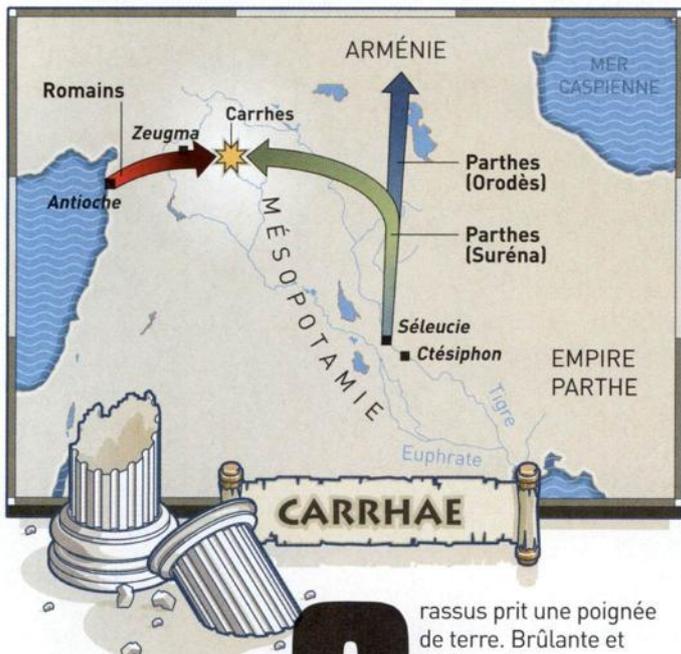
Avide de gloire, Crassus se lance en -53 à l'assaut de l'Empire parthe. En franchissant l'Euphrate, il conduit son armée vers l'une des pires défaites de l'histoire des légions. À Carrhes, le général Suréna et ses archers montés, pourtant quatre fois moins nombreux, planteront une flèche au cœur de l'orgueil romain.

**En tirant plus de 300 000 flèches,
11 000 Parthes écrasent
43 000 Romains !**



hemar parthe

En quelques heures, les puissantes légions romaines vont être réduites à néant par les flèches des insaisissables cavaliers parthes. Les derniers hommes finiront par se livrer à l'ennemi, qui fera aussitôt décapiter leur général, Crassus.



L'enjeu principal de la rivalité entre Romains et Parthes est le riche royaume d'Arménie, que le roi parthe Orodès envahit. L'armée de Suréna n'est destinée, au départ, qu'à retarder l'avance des Romains, alliés de l'Arménie...

Chronologie

- 60 : Trois généraux, le riche Crassus, le « Grand » Pompée et l'ambitieux Jules César, forment un triumvirat à la tête de la République.
- 58 à -51 : Conquête de la Gaule par Jules César.
- 56 : Renouvellement du triumvirat.
- 55 : Crassus se fait nommer proconsul de Syrie.
- 54 à -53 : Crassus se lance dans une guerre contre les Parthes.
- Juin -53 : Crassus est tué à la bataille de Carrhes.

Crassus prit une poignée de terre. Brûlante et légère, elle fila comme de l'eau entre les doigts. Il vit qu'autour de lui ses légionnaires s'agitaient, lui criaient quelque chose et le pressaient de toute part. Mais il n'entendait plus rien : il était ailleurs, dans sa maison de Campanie, pleine d'odeurs et de bruits familiers. C'était la fin de la matinée, une servante apportait des petits pains chauds sur un plateau... Le retour à la réalité fut brutal : l'arrêt d'un bouclier lui entama l'épaule. Un légionnaire l'avait brandi pour arrêter une flèche. La pointe avait traversé les quatre couches de peuplier, de colle et de cuir du *scutum* et n'avait été arrêtée que par les plumes de son empennage. Le bouclier disparut : le légionnaire bredouilla et s'effondra, la gorge transpercée par une autre flèche. Autour de lui, la même confusion : quelques milliers d'hommes, terrés derrière leurs boucliers, ramassant ceux des morts pour s'en faire un rempart. Et des flèches ! Des milliers de flèches ! Elles recouvraient le sol et transformaient hommes et boucliers en porcs-épics

Un vainqueur bien « remercié » !

Suréna, ou plutôt Eran Spahbodh Rustaham Suren-Pahlav, artisan de la victoire parthe à Carrhes, est, en -53, un jeune aristocrate d'une trentaine d'années (« Suréna » est en réalité un nom commun, le titre désignant le général en chef, et repris par les sources occidentales). C'est aussi le chef d'un clan puissant, qui a contribué à remettre sur le trône Orodès II. Celui-ci, méfiant, espérait-il qu'il meure au combat en l'envoyant affronter à un contre quatre, les redoutables Romains ? En tout cas, il le fera assassiner quelques mois après Carrhes. Barbare ? C'est à voir : 120 ans plus tard, en 67, Néron se débarrassera pareillement de Corbulo en lui ordonnant de se suicider. Étonnante récompense pour ce général qui venait de redresser la situation militaire romaine à la frontière avec... l'Empire parthe !

mouchetés de blanc. Il aurait voulu ne plus les entendre. Sifflement quand elles volaient, roulement de tambours quand elles frappaient les boucliers, claquement mat quand elles entraient dans les chairs. Un sanglot lui échappa quand il se souvint de la bataille de la veille. Et de son fils. Son fils, dont la tête, fichée sur une pique, avait été brandie à quelques dizaines de mètres de lui par ces barbares, ces fourbes, ces Parthes, maudits soient-ils !

Crassus n'aura jamais l'occasion de venger son fils. Lui, que ses contemporains décrivent comme l'homme le plus riche du monde, lui qui gouverne Rome associé au grand Pompée et au rusé César, mourra dans quelques heures, en cette fin d'après-midi de juin de l'année -53, non loin de Carrhes (ou Carrhae), l'actuelle ville d'Harran au sud-est de la Turquie.

De mortels pourparlers

Ironie du sort, ce sont ses propres hommes qui vont le forcer à se livrer aux troupes ennemies. Censément pour « entamer des pourparlers » avec leur général, Suréna. Mais ces pourparlers sont destinés à isoler Crassus de ses troupes. Les soldats de Suréna vont d'abord tuer les deux officiers qui l'accompagnaient. Puis un certain Pomaxathre lui tranche la tête et la main droite avec son épée. Et file les apporter à son roi Orodès, en Arménie. Celui-ci les reçoit, dit la légende, alors qu'il assiste à une représentation des *Bacchantes*, du Grec Euripide, en compagnie de l'ancien allié des Romains, l'Arménien Artavasdès, avec qui le Parthe s'est réconcilié. L'historien romain Dion Cassius, deux siècles plus tard, soutiendra même qu'Orodès aurait fait couler de « l'or fondu dans sa bouche » en lui disant : « *Rassasie-toi de ce métal dont tu es si avide !* » Ce qui est sûr, c'est qu'une légende entoure Carrhes. Une légende noire. Rome ne s'est jamais remise de cette giflle, une des trois plus grandes défaites tactiques de son histoire, avec le massacre, en -217, de 25 000 légionnaires sur les rives du lac Trasimène face à Hannibal, et l'anéantissement des trois légions de Varus (20 000 hommes), à Teutoburg, en Germanie, en 9. Sur le papier, on imagine mal comment les Romains peuvent perdre. Les chiffres parlent d'eux-mêmes : Crassus dispose de sept légions, soit, avec leurs auxiliaires, environ 43 000 hommes. Face à lui : 11 000 cavaliers parthes. Pourtant,

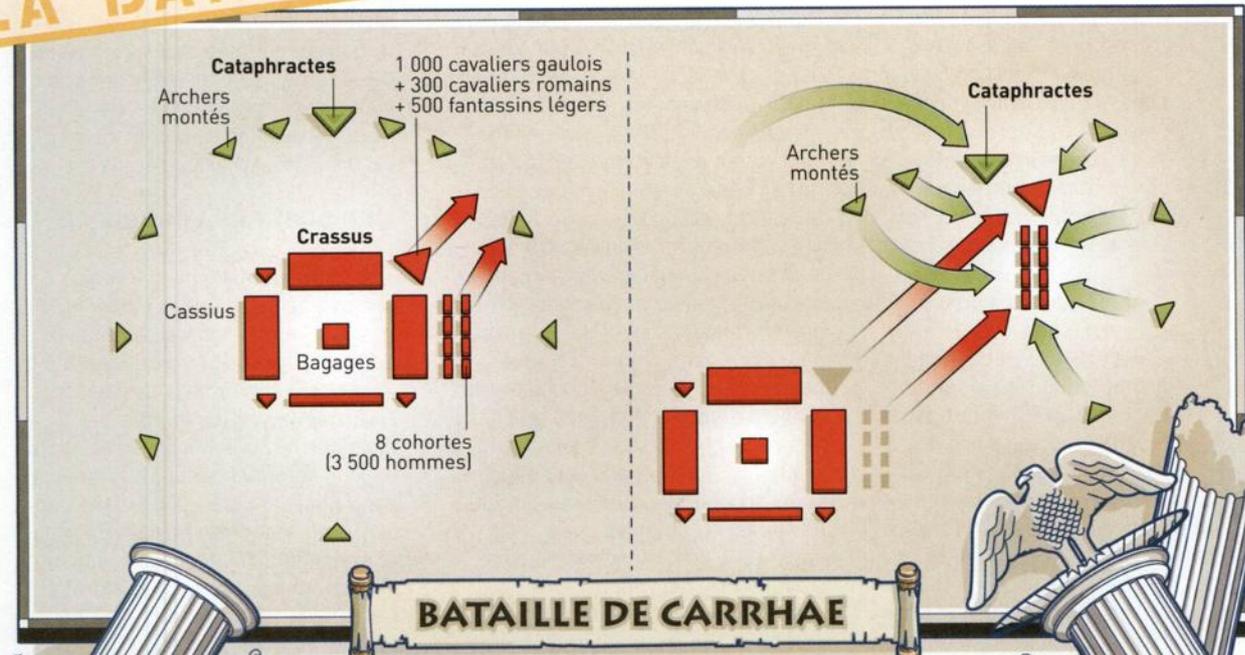
moins de 3 000 Romains survivront au désastre : 21 000 seront tués, 11 000 faits prisonniers. Quant aux autres, ils se seront tout simplement évaporés dans les sables !

Le pire, pour les orgueilleux Romains, sera la perte de leurs aigles. Il faudra des trésors de diplomatie et l'entêtement de quelques ambassadeurs avant qu'Auguste puisse récupérer, en -20, ces symboles de l'*imperium*. Il en sera si fier qu'il fera frapper une pièce pour célébrer ce retour.

Péché d'orgueil

Crassus se lance-t-il à l'assaut du royaume parthe parce que son roi a rompu un traité ? Pas du tout. Est-ce pour conquérir de nouvelles terres ? Non plus, la « Parthie » est surtout constituée de plateaux balayés par le vent et de déserts inhospitaliers. Non, cette invasion est née de l'ambition d'un homme : Marcus Licinius Crassus. Pompée, dit « le Grand », a pacifié l'Espagne. Jules César a conquis la Gaule. Crassus, lui, n'a aucun fait d'armes à son actif. Son seul titre de gloire : être très riche. Une richesse pas forcément reluisante : il l'a acquise en créant des compagnies de pompiers à Rome, qui se faisaient payer pour éteindre les incendies. Et qui étaient aussi rétribuées, disaient les rumeurs, pour ne pas en déclencher...

Crassus regarde donc vers l'est. Avide de gloire, il rêve de mettre la main sur les richesses de l'Orient, à la façon d'un Alexandre le Grand. Il se fait nommer proconsul (gouverneur) de Syrie en -55. Là, pendant deux ans, il concentre des légions. En -53, enfin, il traverse l'Euphrate, le fleuve frontière. Il mise sur l'aide des rois d'Osrôène et d'Arménie, qui doivent lui fournir des troupes. Mais l'Arménien Artavasdès ne peut l'aider : le roi des Parthes, Orodès II, a pris Rome de vitesse et a envahi son pays avec une armée de 40 000 à 50 000 hommes. Du coup, Crassus ne peut compter sur les 10 000 cataphractes et les 30 000 fantassins promis. Pire, au lieu de prendre par l'Arménie, où il est sûr de trouver aide et nourriture, il choisit le chemin le plus court, à travers les hauts plateaux désertiques, sur les conseils d'un allié arabe* nommé, selon les historiens, Ariamnès (Plutarque), Abgar (Appien) ou Augarus (Dion Cassius). Quel que soit son nom, un matin, l'oiseau s'envole et... les Romains se retrouvent nez à nez avec les Parthes. À leur tête, un général expérimenté : Suréna. C'est un politique mais aussi



Majoritairement composée de fantassins, l'armée romaine se déploie en carré pour briser la charge des cavaliers parthes. Mais ceux-ci, après une première tentative des cataphractes, resteront sagement à distance, se contentant d'arroser les Romains de leurs flèches.

Pour briser ce siège mortel des Parthes, Crassus détache son fils avec des cavaliers et des légionnaires. Non seulement ils ne parviennent pas à desserrer l'étau ennemi, mais ils sont entraînés à distance et... anéantis.

Les forces en présence

- L'armée de Crassus**
43 000 hommes dont :
- 30 000 légionnaires,
- 4 000 fantassins légers,
- 4 000 cavaliers légers.
Pertes : 21 000 morts, 11 000 prisonniers, 3 000 survivants, 8 000 disparus.
- L'armée de Suréna**
11 000 hommes dont :
- 1 000 cataphractes,
- 10 000 cavaliers des steppes (archers montés).
Pertes : Quelques dizaines sans doute.

Le royaume d'Osroène, au nord-ouest de la Mésopotamie, fondé en -136 autour d'Édesse, est issu de la désintégration du royaume des Séleucides. Au 1^{er} siècle av. J.-C., ses rois sont les alliés de Rome mais Abgar II trahit Crassus en -53.

un combattant rusé et réfléchi. Il dispose de 10 000 cavaliers légers, des nomades des steppes rompus aux techniques de la guerre du désert, et de 1 000 cataphractes, bardés de l'excellent acier margien (originaire de l'actuel Turkménistan). Crassus, lui, fait d'abord ranger son armée en ligne. Mais craignant d'être débordé, il applique le manuel et fait former un immense carré, soutenu à chaque angle par la cavalerie, dont un fort contingent de Gaulois, « prêts » par son ami César et commandés par le fils de Crassus.

Les Parthes enveloppent vite le carré romain, dispersent sa cavalerie et repoussent ses vélites : le massacre peut commencer... Il durera des heures. Les Romains, qui ont déjà affronté des archers montés, espèrent que la réserve de flèches s'épuisera. Première erreur : ils voient avec horreur des caravanes de chameaux venir réapprovisionner les cavaliers. Ils croient aussi que leur armure les protégera. Seconde erreur : les Parthes sont équipés d'un arc, vraie merveille de souplesse et de force. Plutarque, admiratif, fait dire à l'un des soldats de Crassus : « *Leurs arcs donnaient plus d'étendue à la corde, chassaient la flèche avec impétuosité et faisaient des blessures profondes.* » Composé de corne, de colle et de tendons d'animaux, cet arc est deux fois plus puissant que celui des Romains. Sa force atteint 80 à 90 livres, contre 40 à 50 pour l'arc droit occidental.

Et comme les archers parthes ont détruit la cavalerie romaine et repoussé les vélites, ils n'hésitent pas à s'approcher, tout en restant hors de portée des pilums. À une quarantaine de pas, le cheval à l'arrêt, cela ressemble plus à du tir aux pigeons qu'à un combat. La plupart des flèches sont déviées par l'armure, le casque et le bouclier. Pas le cou, les bras, ni les jambes... Crassus lui-même est blessé à la main par une flèche dont la pointe traverse son bouclier.

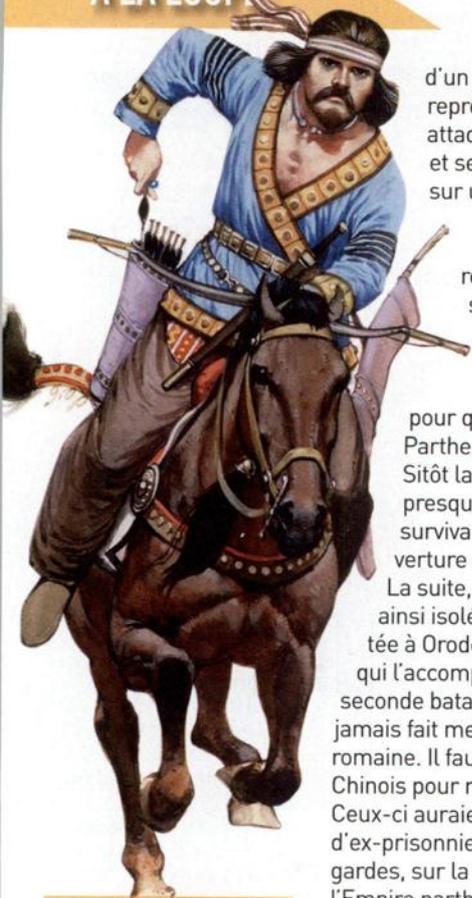
Plus de 300 000 flèches !

Au crépuscule, les Parthes se retirent. Combien de flèches ont-ils tiré ? Sans doute plus de 300 000, soit une trentaine par combattant en six à dix heures de bataille. Le bilan, côté parthe, est insignifiant : quelques dizaines de morts et de blessés. Côté romain, c'est l'hécatombe : 5 000 morts, 4 000 blessés. Les combattants encore valides, assoiffés et désespérés à l'idée d'une autre journée comme celle-là, attendent une décision de leur chef. Qui ne vient pas. Crassus a craqué quand il a vu la tête de son fils fichée sur une pique... Cassius, son bras droit, prend les choses en main et décide d'aller chercher refuge à Carrhes. À la tombée de la nuit, l'armée lève le camp, abandonnant ses blessés. Ils seront tous massacrés par les Parthes le lendemain.

Arrivé à Carrhes, l'état-major décide cependant d'en partir dès la nuit suivante, car la ville n'a pas de murailles. Mais guidée par des Arabes, payés par les Parthes, l'armée se disperse et le jour surprend Crassus, isolé, avec seulement quatre cohortes, soit environ 2 000 hommes, en plein milieu

Les cataphractes, entièrement protégés par une armure, impressionnent tellement les Romains qu'à partir du II^e siècle, ces derniers se dotent de ces redoutables cavaliers, précurseurs des chevaliers du Moyen Âge.





Habités dès l'enfance à monter à cheval et armés de leur puissant arc composite, fait de bois, de colle et de tendons, les Parthes sont à la fois mortels et... insaisissables.

Pour en savoir +

À lire • *Carrhes, Anatomie d'une défaite*, Giusto Traina, Les Belles Lettres, 2011.

• *Rome's Enemies, Parthians & Sassanid Persians*, Peter Wilcox, Angus McBride (ill.), Osprey, 2008 (réédition).

• *Vie de Crassus*, Plutarque.
• *Histoire romaine, livre XL*, Dion Cassius.

■ Crassus mort, César et Pompée s'étripent

La mort de Julia, fille de César et épouse de Pompée, en -54, porte un rude coup au triumvirat, cette dictature formée en -60 sous couvert de réforme de la République. La mort de Crassus à Carrhes rompt ainsi le dernier lien entre les deux hommes et précipite sans doute le conflit qui couvait entre eux. La guerre civile va commencer. Qui sait : en passant l'Euphrate, Crassus a pu conduire César à franchir le Rubicon et à mettre fin à la République ?

d'un marais. Les Parthes reprennent alors leurs attaques, tandis que Crassus et ses troupes se retirent sur une colline, où un autre corps, d'environ 5 000 hommes les rejoint. Suréna, qui sait ses troupes épuisées, laisse alors filer quelques prisonniers. Il s'est arrangé pour qu'ils entendent que les Parthes sont prêts à traiter. Sitôt la nouvelle connue, c'est presque l'émeute parmi les survivants qui réclament l'ouverture de pourparlers.

La suite, on la connaît : Crassus, ainsi isolé, est tué, sa tête apportée à Orodès. Quant aux soldats qui l'accompagnaient lors de cette seconde bataille, il n'en sera plus jamais fait mention dans l'histoire romaine. Il faut se tourner vers les Chinois pour retrouver leurs traces. Ceux-ci auraient noté la présence d'ex-prisonniers romains, devenus gardes, sur la frontière orientale de l'Empire parthe.

À Rome, l'annonce de la défaite de Carrhes est un choc immense. Les Romains ne comprennent pas comment leur armée, alors au faite de sa puissance, a pu se faire écraser de façon aussi définitive. C'est, en fait, la première vraie confrontation du monde gréco-romain avec celui, asiatique, des steppes. Les Parthes sont des nomades, des Scythes, et leur univers de pensée, tout en souplesse, est à l'opposé de celui des Romains, qui veulent imposer une bataille rangée avec des fantassins lourds et capturer les centres économiques et administratifs du pays.

Deux conceptions opposées

Ces derniers commettent deux erreurs, une militaire et une sociologique, qui coûteront la vie à des milliers d'hommes. Militairement, les Romains sont à des années-lumière des Parthes. Les Grecs, rudes fantassins organisés en phalanges, les Gaulois et les Germains, impétueux

mais désorganisés, les Carthaginois, plus à l'aise sur mer que sur terre, étaient des étrangers, mais combattaient en suivant les mêmes règles qu'eux. Les Parthes ont une autre conception de la guerre. La légion romaine est une moissonneuse-batteuse, qui provoque et absorbe les chocs frontaux, grâce à sa cohésion et à un équipement défensif inégalé. Elle est mal à l'aise avec la cavalerie : elle préférera toujours enrôler pour cela des mercenaires (numides, grecs, puis gaulois et germains) qu'elle cantonnera jusqu'au Bas-Empire à des tâches de couverture et d'exploration. Quant aux archers, elle les dédaigne et les considère comme des soldats peu virils... Une légion comprend entre 4 000 et 5 000 hommes, dont seulement 1 200 vélites, armés de javalots. S'y ajoutent 300 cavaliers et parfois des mercenaires archers crétois ou frondeurs des Baléares...

Le cheval, au contraire, est le cœur de la société parthe. Il est vital pour se déplacer dans les immenses steppes du nord de l'empire et sur ses hauts plateaux, au centre. L'arc est la seconde caractéristique du Parthe.

Au point qu'au revers de toutes leurs monnaies figure un roi trônant, arc à la main. L'arc autant que le cheval sont fragiles et le guerrier parthe doit éviter, autant que possible, le contact jusqu'à ce que l'adversaire soit assez affaibli pour être attaqué, ou plutôt achevé, au corps à corps. D'où cette disproportion, en apparence étonnante, entre les 10 000 archers montés et les 1 000 cataphractes de l'armée de Suréna. Parallèlement, les Parthes ont développé d'autres stratégies faites d'encercllement, d'attaques rapides et de retraites feintes. Ce sont des archers hors pair, qui savent tirer penchés sur leur cheval au galop, ou décocher une flèche à l'adversaire qui tente de les rattraper : la fameuse « flèche du Parthe ». L'expression désigne toujours aujourd'hui la petite remarque assassine qu'on lance en quittant les lieux d'une dispute... et qui fait souvent mouche !

La seconde erreur des Romains est sociologique. Aveuglés par leur propre histoire, ils ont obstinément cherché à frapper le cœur du pouvoir parthe, dans une civilisation qui n'a jamais connu la centralisation du pouvoir ! Les Parthes sont une société féodale,

régie par des liens de vassalité, qui n'a jamais cherché à s'exprimer ni par des bâtiments fastueux, ni par une administration sédentaire. Pendant trois siècles, Rome va donc courir, sans succès, après une illusion.

Une obstinée vengeance

Son obstination donne le tournis : une quinzaine d'années après Carrhes, en -36 sous le commandement du grand Marc Antoine, les Romains subiront un nouvel affront, en Arménie, par les troupes de Phraatès IV. Sous Néron, en 62, deux légions seront anéanties à Rhandaia par Vologèse. En 116, Trajan parviendra à capturer l'Assyrie et la Babylonie et à occuper Ctésiphon, la capitale, abandonnée par ses habitants. Mais il devra presque aussitôt se retirer, avec de grosses pertes. En 165, sous Marc Aurèle, les Romains réuniront 11 légions, soit, en comptant les auxiliaires et les mercenaires, environ 100 000 hommes et fonceront sur

Ctésiphon. La capitale, à nouveau vide, tombera une deuxième fois. La victoire sera célébrée dans tout l'empire, comme en

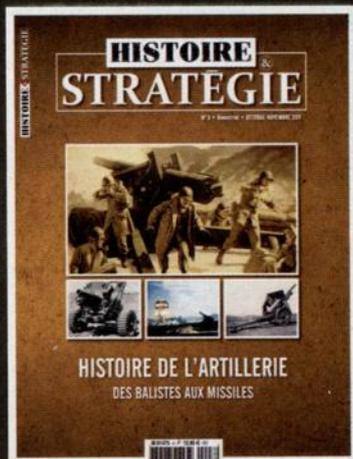
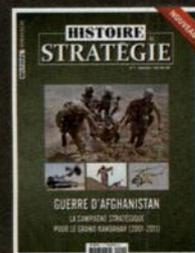
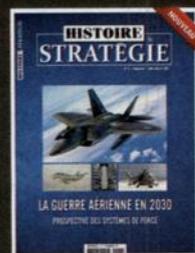
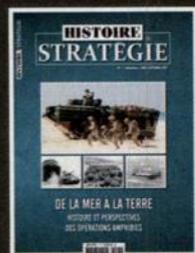
C'est la première vraie confrontation du monde gréco-romain avec celui, asiatique, des steppes.

atteste l'arc de triomphe (Porta Nigra) de Besançon. Les coempereurs Marc Aurèle et Lucius Verus pourront alors s'autoproclamer *Medicus* et *Parthicus Maximus* (« vainqueurs des Mèdes et des Parthes »). Pourtant, après quelques mois d'occupation, leurs troupes devront reculer jusqu'en Syrie, harassées par des milliers de cavaliers insaisissables. Pire : en abandonnant le royaume parthe, ils emporteront dans leurs bagages la peste antonine, qui fera plusieurs millions de morts en Occident...

Finalement, ce ne sont ni les Romains, à l'ouest, ni les nomades dahae, au nord, ni les Chinois, à l'est, qui finiront par avoir raison de l'Empire parthe. Ce sont ses dissensions internes. Il s'écroulera de lui-même, en 226, après cinq siècles d'existence. Une nouvelle dynastie en recueillera l'héritage et deviendra, pour Rome, un adversaire tout aussi redoutable : les Perses sassanides. Mais cela est une autre histoire... ■

* Selon l'historienne Rose M. Sheldon, les Parthes disposaient d'un service d'espionnage fort compétent et de fonds quasi infinis qui leur ont permis de « retourner » les alliés de Rome.

En vente en kiosque



H&S

Histoire & Stratégie
Bimestriel - 100 pages - 12,95 €
Codification Presstalis 01475

DSI

Défense & Sécurité internationale
Mensuel - 116 pages - 6,70 €
Codification Presstalis 08434



Abonnement

Abonnez-vous à H&S et DSI
et économisez jusqu'à **40 %!**

~~155,40€~~ **H&S**
95€

seulement pour deux
années de lecture au
lieu de 155,40 €.

Tarif pour la France
métropolitaine,
voir conditions d'abonnement

~~147,40€~~ **DSI**
90€

seulement pour deux
années de lecture au
lieu de 147,40 €.

Tarif pour la France
métropolitaine,
voir conditions d'abonnement

Bulletin à découper ou à photocopier et à renvoyer à :
AREION Group - DSI magazine - 91, rue Saint-Honoré - 75001 Paris
Tél. : +33 (0) 1 45 55 04 81 - Fax : +33(0) 8 11 62 29 31
www.geostrategique.com - commande@areion.fr

Abonnement à H&S pour 1 an/6 numéros (port compris)

France métropolitaine : 55 € Europe/DOM-TOM : 95 € Reste du monde : 115 €

Abonnement à H&S pour 2 ans/12 numéros (port compris)

France métropolitaine : 95 € Europe/DOM-TOM : 175 € Reste du monde : 215 €

Abonnement à DSI pour 1 an/11 numéros (port compris)

France métropolitaine : 50 € Europe/DOM-TOM : 70 € Reste du monde : 90 €

Abonnement à DSI pour 2 ans/22 numéros (port compris)

France métropolitaine : 90 € Europe/DOM-TOM : 130 € Reste du monde : 170 €

Abonnement à H&S + DSI pour 1 an (port compris)

France métropolitaine : 95 € Europe/DOM-TOM : 155 € Reste du monde : 195 €

Abonnement à H&S + DSI pour 2 ans (port compris)

France métropolitaine : 180 € Europe/DOM-TOM : 300 € Reste du monde : 380 €

Nom _____

Prénom _____

Profession/Organisation _____

Adresse _____

Code postal _____ Ville _____

Pays _____

Téléphone _____

E-mail _____

Paiement:

- par chèque uniquement pour la France (à l'ordre d'Areion)
 par mandat postal en euros (à l'ordre d'Areion)
 par carte bancaire (VISA/ Mastercard)

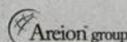
N° de carte _____ / _____ / _____ / _____

Date d'expiration ____ / ____

Cryptogramme (3 derniers chiffres au dos de la CB) ____

Signature (obligatoire)

(TARIFS VALABLES JUSQU'AU 31 MARS 2012)



Délai de livraison : sous quinzaine dès réception de votre règlement.
Pour des commandes en express, contactez le service commandes.

Conformément à la loi Informatique et Libertés du 6.01.1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification des données vous concernant. Les renseignements demandés sont réservés au traitement de votre commande. Par notre intermédiaire, vous n'êtes pas amené à recevoir de propositions émanant d'autres sociétés.

Jerrycan : le Lego de la guerre motorisée

Par Laurent Henninger

Pour tout le monde, le bidon magique est américain. En fait, il est allemand et il naît en même temps que les grandes unités motorisées de la Wehrmacht.

■ **Le « bidon boche »** » *Jerry Can* signifie littéralement « bidon allemand » ou « bidon boche »... mais en argot anglais, car *Jerry* est un diminutif méprisant pour *German*. Il s'agit en effet d'une invention allemande, le *Wehrmachtskanister* (« bidon de la Wehrmacht »). Certains auteurs affirment que le Jerrycan est d'origine italienne, mais les sources les plus fiables pointent un certain Grünvogel, ingénieur de la firme Müller Maschinen implantée à Schwelm, en Westphalie. Baptisé R.12, le bidon de 20 litres est produit à Berlin chez ABP à partir de 1937. Son emploi restera secret jusqu'à la bataille de France.

■ Il fait la différence en mai 1940

Pendant la campagne de France de mai-juin 1940, les unités blindées françaises étaient souvent, faute d'un nombre suffisant de chenillettes, ravitaillées par des fûts de 50 ou 100 litres, ou encore directement par des camions-citernes. Le transvasement s'opérait à l'aide de pompes Japy à main, ce qui prenait un temps infini. Pendant des heures, l'unité était ainsi immobilisée. Lorsqu'on sait que près d'un tiers des pertes françaises en chars a tenu à l'abandon du véhicule en panne sèche, on imagine le bénéfice qui aurait été tiré d'une réserve de quatre à cinq Jerrycans comme en avaient les panzers. Un colonel français résumera la situation : « En 1940, il ne nous a manqué que deux choses : des radios et des Jerrycans ! »



■ Adopté par les Américains

Les Américains se procurent des exemplaires du R.12 allemand dès 1940. Ils reconnaissent immédiatement la valeur de cette invention qui assouplit, étend et simplifie le ravitaillement en essence (et en eau) des unités mécanisées. Les Britanniques, les Italiens, les Soviétiques copieront eux aussi le modèle allemand. La production américaine totale est estimée aux alentours de 22 millions d'unités. Le Jerrycan est toujours produit et utilisé, y compris dans les forces armées, mais il est dorénavant construit en plastique.

■ Indispensable après le D-Day

Pendant les premières semaines de la campagne de Normandie, en 1944, et en attendant que les pipe-lines soient construits, le ravitaillement en essence des forces alliées s'effectuera presque exclusivement par Jerrycans de cinq gallons. Une division mécanisée US exigeait en effet 18 000 gallons (soit 340 200 litres) d'essence à l'heure pour se déplacer.

■ **Ça coule de source** Le système d'ouverture et de versement sera amélioré sous la forme d'un bouchon à visser ce qui évite l'usage d'une clé anglaise (pour l'ouvrir) et d'un entonnoir (pour verser). Ce bouchon est retenu par une chaînette ; il ne peut donc pas être perdu. Ainsi, un tube d'air interne partant de l'ouverture facilitera l'entrée de l'air au fur et à mesure que le jerrycan se vide, et un autre système de tube flexible sera adaptable sur la bouche pour faciliter le versement ; les GI's surnommeront cet accessoire *Donkey Dick* (littéralement, la « bite d'âne »...). Le jerrycan est aisément lavable, y compris l'intérieur, et recouvert d'une peinture anticorrosion. Sa forme générale facilite tant le stockage que le transport et la manipulation. Le jerrycan peut être considéré comme un véritable symbole de la guerre mécanisée moderne, qui ne serait pas possible sans lui.

■ Une conception pas bidon

Le dessin du bidon est simple et ingénieux. Construit en tôle d'acier et possédant des dimensions de 45x35x18 cm, il contient cinq gallons (américains) de combustible, soit une vingtaine de litres. Sur ses côtés, une croix est embossée afin de renforcer les parois. Le dessus est muni de trois tubes faisant office de poignées permettant le transport par un homme (par la poignée du milieu) ou par deux (par les deux poignées latérales), et qui facilitent également sa manipulation par une chaîne humaine. L'ouverture est placée sur une partie biseautée, tandis qu'une bosse située au-dessus des poignées est destinée à accueillir une bulle d'air ; ainsi, le jerrycan est impossible à remplir totalement, ce qui facilite le versement de son contenu, mais lui permet aussi de flotter !

■ La chasse au gaspi

Bien que sa production en série ait été faite dans des quantités innombrables, les jerrycans viendront à manquer : l'armée américaine sur le front occidental connaîtra une dramatique pénurie à partir de septembre 1944. Son succès était tel qu'il était devenu un objet fort recherché, notamment par les populations civiles françaises. Vols, détournements... De véritables réseaux clandestins existeront, associant le milieu français à des GI's. La police militaire américaine dut prendre des mesures de contrôle et de surveillance très strictes pour éviter la dilapidation de ce matériel. Des affiches fleuriront sur les murs de France : « *Les Alliés ont besoin de ces bidons. Aidez-nous à les ramasser.* » Et une campagne de récupération moyennant finance (un franc par jerrycan rapporté !) sera entreprise... dont se souviennent avec tendresse beaucoup de petits Français de ces années-là.

Le jerrycan peut être considéré comme un véritable symbole de la guerre mécanisée moderne, qui ne serait pas possible sans lui.

COMMÉMO

NOTRE ENQUÊTE

Guerre des Malouines

Comment la France a joué double jeu (1^{re} partie)

Une enquête en deux volets d'Alan Franck et David Molony

Il y a presque trente ans, l'Angleterre s'embarquait à la reconquête des îles Malouines (appelées Falkland outre-Manche), avec l'appui officiel de la France. Et pourtant, dans l'ombre, d'autres Français s'activaient à armer les ennemis de la Royal Navy. Bien curieuse affaire, où les intérêts diplomatiques et industriels tricolores ne convergent pas tout à fait.

La frégate *Antelope*, touchée par une bombe, explose dans la nuit du 23 au 24 mai. Les armes non guidées ont causé bien plus de dommages à la Navy que les missiles Exocet. Ces derniers n'en sont pas moins restés dans les mémoires comme le symbole *made in France* de la guerre.

Une secousse étouffée, plutôt « whoosh » que « bang ». C'est ainsi que les témoins décrivent l'impact du missile Exocet qui a frappé à mort le destroyer **HMS Sheffield** le 4 mai 1982, tuant 20 marins britanniques. Certaines armes ont fait plus de bruit en entrant dans l'Histoire, mais peu ont réussi à s'associer si étroitement à un conflit : la guerre des Malouines, dans la mémoire collective, c'est la guerre de l'Exocet. Une arme française — lancée depuis un avion français, le **Super-Etendard** — contre des navires britanniques. Les pilotes ont beau être argentins, un tel choc n'a rien d'anodin après des siècles d'affrontement naval franco-britannique et, trente ans après, le Web déborde toujours de rumeurs et de discussions. Et si les Français avaient favorisé leur « client » sud-américain au détriment de leur « allié » britannique ? Qu'il s'agisse de rivalité commerciale ou de venger Trafalgar et Mers el-Kébir, les sujets de contentieux ne manquent pas. Les îles Malouines, déjà, ont toujours été une pomme de discorde [voir encadré p. 65] entre Français et Britanniques, les premiers cédant le fruit aux Argentins par Espagnols interposés. Depuis 1833, c'est l'Union Jack qui flotte sur l'archipel (rebaptisé Falkland), bien que Buenos Aires en réclame l'héritage.

C'est pour faire valoir ces droits, rejetés par les Britanniques et les îliens, que des forces argentines débarquent le 2 avril 1982, capturant la totalité du territoire en deux jours. En réponse de quoi les propriétaires délogés expédient une force navale et amphibie pour les récupérer. À 700 km des côtes argentines, mais à 13000 km de celles de l'Angleterre, l'opération présente des risques évidents... Que le gouvernement de Sa Majesté, dirigé depuis le 4 mai 1979, par Margaret Thatcher va tout faire pour limiter.

Un soutien politique français sans réserve

Premier pas décisif vers la victoire, il s'agit pour Londres d'obtenir le soutien diplomatique le plus large possible avant de lancer la reconquête. À la surprise des Britanniques, messieurs les Français tirent les premiers. François Mitterrand appelle Margaret Thatcher dès le 3 avril, afin d'exprimer sa solidarité. « *Je suis avec vous* », aurait dit au Premier Ministre le Président, raconte son ex-conseiller Jacques Attali dans son compte rendu des années élyséennes, *Verbatim 1*. Toujours selon ce dernier, interprète de la conversation, « *elle était stupéfaite et ne s'y attendait pas* ». Alors que son ami Reagan, Président des États-Unis, était plutôt réticent, voilà que le socialiste Mitterrand venait à son aide. La France pèse immédiatement de tout son poids pour rallier le soutien de la CEE aux Britanniques, et les dix ministres des Affaires étrangères européens publient une déclaration commune peu après, condamnant l'invasion et appelant les Argentins au retrait. Les diplomates français jouent par ailleurs un rôle clé en persuadant la CEE d'imposer un embargo de six semaines à l'Argentine et en coupant les liens commerciaux avec Buenos Aires, en dépit de juteux contrats d'armements en cours.

Pour appuyer la légitimité d'une action militaire, Margaret Thatcher veut en outre obtenir absolument des Nations unies une condamnation sans équivoque de l'invasion argentine. Dès le 3 avril, les Français appuient considérablement le lobbying britannique en persuadant leurs alliés africains, Togo et Zaïre (alors membres non permanents du Conseil de sécurité), de voter avec Londres. C'est ainsi qu'est votée par dix voix contre une (avec quatre abstentions) la résolution 502 réclamant un retrait argentin immédiat des Falkland. En marge de ces manœuvres à New York, le président Mitterrand persuade en outre le Sénégal francophone d'ouvrir à la RAF l'aéroport de Dakar, escale stratégique sur la route de l'île de l'Ascension. Cette possession britannique clé dans l'Atlantique sud, entre Afrique et Brésil, est la base logistique essentielle à la reconquête.

Une aide militaire active

Le soutien diplomatique n'est pas tout. Sir John Nott, le ministre britannique de la Défense à l'époque, écrit dans ses mémoires (*Here Today, Gone Tomorrow*) que la France et le président Mitterrand « *ont été de bien des façons nos plus grands alliés* ». Dans ces « *façons* » figure une assistance militaire directe et active. C'est que, dans l'arsenal argentin, figurent des engins *made in France* : des chasseurs Mirage et, surtout, des Super-Étendard d'attaque équipés de missiles antinavires Exocet. « *Dès le début du conflit, Charles Hernu [le ministre français de la Défense] s'est mis en rapport avec moi afin de mettre à notre disposition un Super-Étendard et un Mirage de façon à ce que nos pilotes de Harrier puissent s'entraîner contre eux avant de partir dans l'Atlantique sud* », écrit John Nott. Les Français fournissent de plus des informations techniques sur les Exocet, « *de façon à égarer*

Le **HMS Sheffield** est le premier d'une série de 16 destroyers de 4850 t de la classe « type 42 » construits au Royaume-Uni. Mis en service en 1975, ce navire de 125 m de long est voué prioritairement à la défense antiaérienne, avec son système de missiles Sea Dart portant à 74 km et un canon de 113 mm. Son équipage est de 287 officiers et marins.

Le **Super-Etendard** est un chasseur bombardier monoplace. Conçu par Dassault pour remplacer l'Étendard IV vieillissant sur les porte-avions *Foch* et *Clemenceau*, il est entré en service en 1978 et a été construit à 74 exemplaires. Ce petit avion (12 t) atteint 1380 km/h (Mach 1,3) et emporte 2,1 t d'armes. Son rayon d'action est de 850 km sans ravitaillement.

Pour reprendre les Falkland, Margaret Thatcher (à gauche avec un soldat victorieux) bénéficie de l'appui officiel de François Mitterrand (à droite). L'industriel Marcel Dassault (au centre) n'en maintient pas moins pendant la guerre une équipe aux côtés de ses clients argentins.

« Thatcher était stupéfaite du soutien immédiat de Mitterrand. »



Magnifique exploit militaire : pour reconquérir les îles Falkland, la Royal Navy projette une force de débarquement à près de 13000 km de sa base principale. Les Argentins ont eux 1400 km aller-retour à parcourir depuis les bases de Rio Gallegos et Rio Grande. Déjà trop, cependant, pour assurer une couverture de chasse efficace aux avions d'attaque.

L'Exocet AM39 est un missile autonome capable de se diriger seul vers sa cible grâce à son radar. Sa portée en 1982 est de 70 km, parcourus à 3 m de la surface et à 1100 km/h, ce qui le rend très difficile à détecter. Sa tête contient 165 kg d'explosif, dont l'effet est renforcé par l'énergie cinétique de l'impact (il semble ainsi que l'Exocet qui a frappé le *Sheffield* n'ait pas explosé : c'est le carburant résiduel du missile qui aurait déclenché l'incendie destructeur).

les missiles, en particulier ses codes et son radar de guidage ». Les sympathies françaises ne passent pas inaperçues. Très tôt, les Argentins apprennent que la France fournit des renseignements au Royaume-Uni, non seulement à propos de son armement mais aussi sur les capacités de la marine argentine et de son Aviación Naval. Ce qui entraîne de furieuses protestations auprès de l'ambassadeur français à Buenos Aires. C'est que l'Exocet n'est pas un engin comme les autres mais une pièce maîtresse du dispositif de défense argentin. L'Exocet, c'est l'affaire d'un grand ingénieur français, Émile Stauff. Depuis 1946, son talent l'a amené à développer toute une gamme de systèmes d'arme redoutables — dont les missiles antichars Milan et Hot ainsi que le missile antiaérien

Roland — vendus partout dans le monde avec succès. Bien que l'idée d'un missile antinavire facile à utiliser lui soit venue avant, Stauff ne commence à travailler dessus qu'après la guerre des Six Jours. Deux vedettes égyptiennes viennent en effet d'envoyer par le fond le destroyer israélien *Eilat* à l'aide de missiles soviétiques Styx. Et le gouvernement français avance des fonds.

L'ingénieur dépense la plupart de ses crédits à concevoir une électronique complexe, une batterie électrique légère et un radioaltimètre très sensible qui permet au missile d'imiter le comportement du poisson volant auquel il emprunte le nom. Rasant le sommet des vagues, l'engin est très difficile à détecter et presque impossible à arrêter. Le résultat ? Une brillante réussite. Un ministre britannique figure parmi les dignitaires étrangers invités à assister aux essais au début des années 1970. Ils sont si impressionnants que le Royaume-Uni en commande immédiatement au fabricant, la société nationalisée Aérospatiale.

Les Britanniques ne sont pas les seuls convaincus. En 1982, l'Exocet est déjà un best-seller : plus de 1800 ont été vendus dans le monde, à 26 pays, dont l'Argentine. Mais l'Armada de la Republica Argentina (ARA) va plus loin que la plupart des autres flottes. En plus du missile mer-mer MM38, tiré d'un navire ou de la terre, elle acquiert également 14 exemplaires d'une version air-mer plus élaborée, l'AM39, ainsi que, pour les tirer, 14 Super-Étendard. En 1981, le Comando de la Aviación Naval Argentina commence à sélectionner ses pilotes les plus expérimentés pour former une unité spécialisée, la *Secunda Escuadrilla Aeronaval de Caza y Ataque*

(deuxième escadrille aéronavale de chasse et d'attaque). Les membres sont envoyés en stage à Toulon et Landivisiau pour se familiariser avec le système d'armes. Fin 1981, les livraisons démarrent avec cinq AM39 et autant d'avions.

Oh, on a oublié de vous dire...

Face à cette menace redoutable, la Royal Navy s'embarque pour les Falkland sous-équipée. À l'exception des frégates *Broadsword* et *Brilliant*,

seuls navires équipés du missile anti-aérien Sea Wolf à courte portée, les Britanniques ne disposent d'aucune arme capable d'abattre en vol un missile air-mer. Mais les marins de Sa Majesté ne s'en alarment pas : ils estiment hautement improbable que l'Argentine puisse lancer une attaque aérienne avec ses Exocet. C'est que les Français, dans leur rapport aux Britanniques sur les prestations qu'ils ont fournies à la marine argentine, ont omis de signaler un fait capital.

Avant que l'escadre britannique n'appareille, les Français annoncent en effet à Londres que, compte tenu des sanctions décidées par la CEE contre l'Argentine, les neuf Exocet AM39 et Super-Étendard restant à livrer ne le seraient pas et que l'équipe technique de l'Aérospatiale qui aurait dû s'envoler pour Buenos Aires resterait en France. Cette équipe devait fournir aux Argentins une assistance cruciale en couplant les armes aux avions, tâche compliquée qui assure que le lanceur du missile, attaché à l'aile, interprète correctement la désignation d'objectif décidée par le pilote avant la mise à feu.

Persuadés que les Exocet air-mer sont inutilisables, les capitaines de la Royal Navy cinglent vers l'Atlantique sud sans méfiance, sous le commandement du *Rear Admiral* (contre-amiral) John « Sandy » Woodward. Pendant le long voyage, le *Captain* (capitaine de vaisseau) Jeremy Black, commandant adjoint de la Task Force et du porte-aéronefs HMS *Invincible*, briefe l'équipage sur les armes adverses, y compris sur l'Exocet. Mais seulement sur la version mer-mer... Ce que Jeremy Black et ses collègues ignorent, c'est qu'une équipe technique de Dassault

Sûre que les Exocet air-mer sont inutilisables, la Navy cingle vers les Falkland sans méfiance.

s'est rendue en Argentine en novembre 1981 et qu'elle n'a pas été rapplée. À partir du 2 avril, les membres de cette équipe donnent au

client toute l'assistance possible pour préparer AM39 et Super-Étendard au combat.

Le chef de l'équipe technique de neuf hommes, Hervé Colin, rapportera en juillet 1982 au journal britannique *Sunday Times* qu'il est demeuré en Argentine parce qu'il n'a reçu aucun ordre d'en partir, bien qu'il soit resté en contact avec sa société pendant toute la guerre. « Je ne dirais pas que nous étions oubliés, explique-t-il.



Il n'y a pas d'images des avions argentins en action. D'où cette reconstitution originale d'Amérique latine plutôt maladroite (on ne voit pas de pilote dans le cockpit ! Ce trucage s'explique par le besoin de représenter ce qui apparaît, pour beaucoup de Sud-Américains, comme LE fait d'arme du sous-continent face à l'ancienne puissance européenne.

Disons seulement que nous étions là, et que personne ne nous a demandé de rentrer. »
L'équipe Dassault travaille au quartier général de la *Secunda Escuadrilla* sur la base aéronavale Comandante Espora (à Bahia Blanca, à 450 km au sud-ouest de Buenos Aires). Sa tâche consiste à connecter le boîtier interne à l'avion chargé de donner les instructions aux missiles avec le lanceur fixé sous l'aile. « Une fois les deux installés et testés, il est relativement simple de monter le missile », précise Hervé Colin au *Sunday Times*. Apparemment, le montage donne du fil à retordre. Mais heureusement pour les Argentins, l'Aérospatiale a fourni un kit spécial qui permet aux techniciens français de découvrir que trois des lanceurs sont défectueux. « Nous les avons réparés, avons complété les essais, et nous étions alors certains à 90 % qu'ils fonctionneraient », continue Hervé Colin. Les 19 et 20 avril, quand les Super-Étendard décollent cap au sud pour leur base opérationnelle de Rio Grande, en Terre de Feu, les techniciens français proposent d'accompagner l'escadrille. Les Argentins déclinent : les systèmes de missiles semblent marcher à la perfection.

Pourquoi ce conflit ?

Les incertitudes qui pèsent sur la possession légitime des Malouines/Falkland, est le résultat direct de leur relative... insignifiance. À la grande différence des Caraïbes, dont la valeur économique justifiait des traités approfondis en cas de changement de propriétaire, personne ne s'est vraiment soucié de fixer une bonne fois pour toutes le sort d'îles pelées et perdues dans l'Atlantique sud. Les Britanniques ont été les premiers à y atterrir en 1690, baptisant l'archipel du nom du trésorier de la Royal Navy à l'époque, le *Viscount* (vicomte) Falkland. Les îles sont restées inhabitées jusqu'à ce que les Français, avec Bougainville, bâtissent la colonie de Port-Louis sur l'île orientale (East Falkland) en 1764, rebaptisant l'archipel « îles Malouines », Saint-Malo étant le port d'origine des colons. L'année suivante, des colons britanniques construisent un fort à Port Egmont sur l'île Saunders, au nord de l'île occidentale (West Falkland) et réclament les terres pour leur compte. Dans la foulée, les Français cèdent leurs droits aux

Espagnols, qui reprennent l'appellation française (traduite en *islas Malvinas*) : ils sont les premiers à s'installer sérieusement, boutant les Britanniques hors de leur île en 1774. Pendant une soixantaine d'années, les Espagnols règnent sur leurs Malvinas. Jusqu'à ce que les Argentins, devenus indépendants en 1816, en héritent en 1820. Il faut attendre 1832 pour que Londres refasse valoir ses droits sur les « Falkland » et, un an plus tard, une force britannique expulse les Argentins. La Falkland Islands Company est fondée en 1851, principalement pour exploiter le bétail sauvage hérité des premiers colons français. L'élevage du mouton devient la base de l'économie locale. En 1892, alors que les Falkland reçoivent le statut de colonie, la population, autosuffisante, compte 2 000 âmes. La capitale, Port Stanley, est alors une base importante dans l'Atlantique sud, notamment pour l'industrie baleinière. L'ennui est que les Argentins n'ont pas renoncé à leurs droits : ils déniaient toute légitimité à la colonie britannique et l'affaire dégénère en un conflit diplomatique à rallonge, tandis que la succession de générations d'îliens

britanniques renforce localement le sentiment d'appartenance. Il faut attendre 1964 pour que la dispute soit portée devant les Nations unies. L'Argentine fait valoir que les Malvinas doivent leur revenir, pour des raisons légales mais aussi pour mettre fin à une relique du colonialisme. À quoi Londres rétorque qu'un tel changement créerait au contraire une nouvelle colonisation puisque les îliens, politiquement autogouvernés, se trouveraient placés contre leur gré sous l'autorité d'une nouvelle puissance. En 1965, l'Assemblée générale invite Argentins et Britanniques à négocier... Mais les discussions n'avancent pas. Et la dispute débouche en 1982 sur le conflit armé. Le retrait d'un navire de soutien de la Royal Navy basé aux Falkland suggère que l'intérêt de Londres décline. De plus, le leader de la junte militaire argentine, le général Leopoldo Galtieri, a besoin d'une cause susceptible de rallier le soutien populaire qui lui fait défaut. La récupération des Malvinas à temps pour 1983 (le 150^e anniversaire de l'invasion britannique) ferait parfaitement l'affaire... Et la junte décide de courir sa chance.

Et les pilotes commencent à s'entraîner et améliorer leurs tactiques d'attaque. Ils disposent pour cela de *sparing partners* idéals : l'Armada dispose depuis 1981 de deux destroyers britanniques de type 42, les ARA *Hércules* et *Santísima Trinidad*. Ces navires sont non seulement les mêmes que les *Sheffield*, *Glasgow* et autre *Coventry* qui équipent la Task Force adverse, mais ils embarquent le même missile antiaérien à moyenne portée, le *Sea Dart*.

Partie de Portsmouth le 5 avril, la flotte britannique arrive le 1^{er} mai à portée d'attaque. Des *Harrier GR3* de la RAF et des *Sea Harrier FRS1* de la Navy décollent alors des deux porte-aéronefs (HMS *Invincible* et *Hermes*) pour bombarder les principaux aérodromes et positions argentines sur les îles. Ces mêmes porte-aéronefs, clé du succès britannique, sont alors ciblés par l'Armada, qui organise pour le 2 mai une riposte combinée. Doivent participer huit A4-C *Skyhawk* du porte-avions ARA *Veinticinco de Mayo* et deux *Super-Étendard* de Rio Grande. Mais chaque bras de l'attaque se retrouve paralysé. Les *Skyhawk* ne peuvent décoller du porte-avions, faute d'un vent qui, normalement, souffle copieusement sur l'Atlantique sud. Quant aux *Super-Étendard*, ils souffrent de problèmes techniques empêchant leur ravitaillement en vol par un tanker *Hercules KC-130*. La journée se complique d'autant pour les Argentins lorsque le sous-marin nucléaire d'attaque (SNA) britannique HMS *Conqueror* coule le croiseur argentin ARA *General Belgrano*.

Le **Chaff** est un nuage de particules ou bandes métalliques dont l'écho simule la présence d'un objet sur les radars adverses, ce qui permet de les tromper ou de camoufler sa présence.

Mis en service en 1956, l'**AIM-9 Sidewinder** américain est le missile air-air le plus vendu au monde. Cet engin à courte portée (quelques kilomètres pour les premières versions) se guide, via sa tête sensible aux infrarouges, sur la chaleur des réacteurs. Sorti en 1978, l'**AIM-9L** est le premier à pouvoir être tiré sous tous les angles et non plus seulement sur l'arrière de la cible, avantage énorme dont les Britanniques sont seuls à bénéficier aux Falkland.

Grâce à la menace de ses sous-marins (ci-dessous, le *Conqueror*), la Navy bloque la marine argentine au port. Cette dernière ne dispose plus pour se battre que des cinq *Exocet* portés par ses avions *Super-Étendard*.

Sachant que la Navy dispose de quatre SNA, l'Armada enferme ses navires dans la base de Puerto Belgrano : ils n'en sortiront plus. Mais ce n'est pas le cas des avions...

Le poisson volant est aussi un requin

Le 4 mai au matin, le *Sheffield* est positionné en piquet radar de veille antiaérienne à 139 km au sud-est de Port Stanley, capitale des Falkland. Son capitaine, Sam Salt, confiera plus tard que l'équipage redoutait surtout une attaque sous-marine destinée à venger le *Belgrano*. Les Argentins disposaient en effet à l'époque de deux sous-marins à propulsion conventionnelle diesel-électrique. L'officier en charge des opérations du *Sheffield* note un écho radar très bref provenant d'un objet approchant par l'ouest. L'officier de quart est averti d'un « contact possible » et scrute l'horizon, sans appeler aux postes de combat, le signal pouvant être une fausse alerte. Soudain, il remarque au loin un panache de fumée. Le temps de comprendre ce qu'il se passe, le missile n'est plus qu'à quelques secondes de l'impact. L'*Exocet* crève le flanc bâbord du *Sheffield* par le milieu, suivant une trajectoire oblique, et explose dans le compartiment des machines, mettant hors service les équipements

électriques et les télécoms. Onze marins sont tués sur le coup, neuf autres dans les incendies qui suivent. En quelques heures, malgré l'assistance de deux frégates, le *Sheffield* n'est plus qu'une épave noircie que Salt ordonne d'abandonner. L'eau s'engouffre par le trou béant percé dans la coque et le destroyer sombre définitivement le 10 mai.

Le coup a, semble-t-il, été parfaitement monté par les Argentins. Tout a commencé le 4 mai juste avant 8 heures. Un avion de patrouille mari-

time *Neptune* détecte un groupe de navires dans la zone où la Task Force est suspectée. Il envoie leurs coordonnées à deux *Super-Étendard*.

Venus de Rio Grande, ces derniers ravitaillent en vol depuis

un *Hercules KC-130*, puis piquent au ras des vagues pour éviter la détection. Ils ne grimpent brièvement que lors de leur approche finale, afin de trouver leurs objectifs.

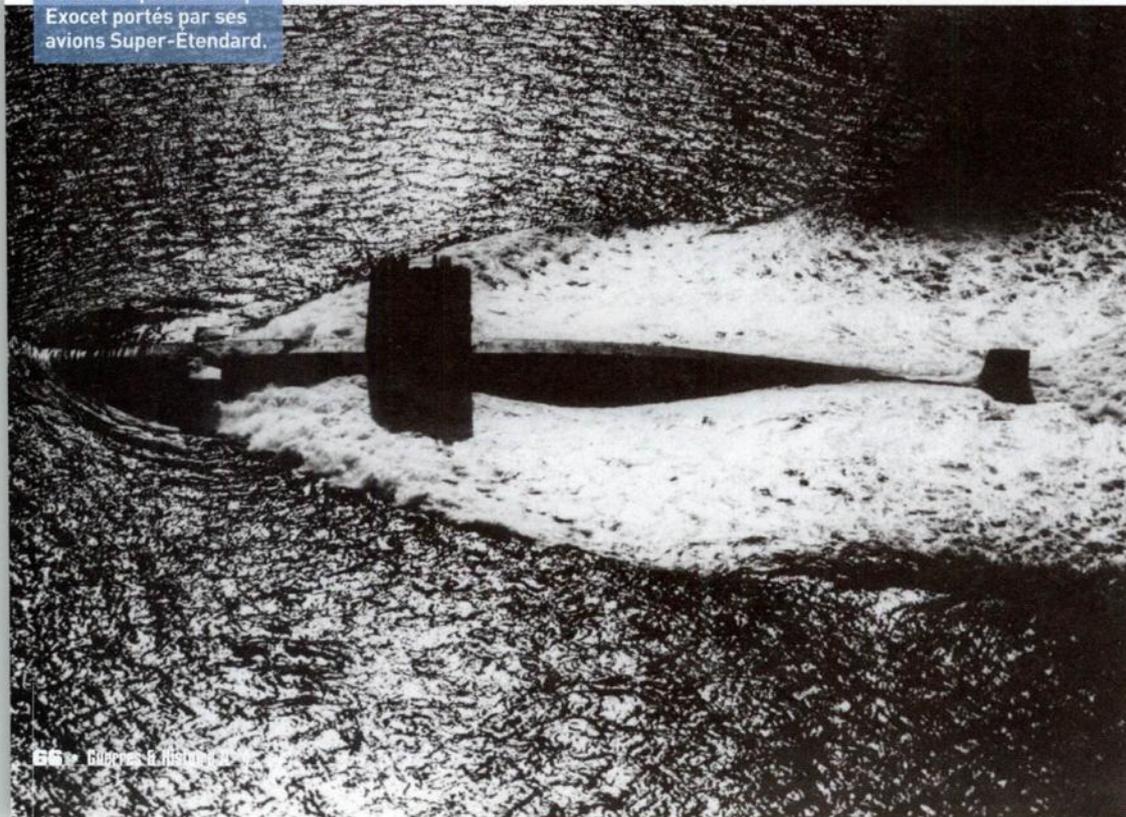
Sur les écrans radar, les pilotes, le capitaine Bedacarratz et le lieutenant Mayora, voient l'écho d'un navire de taille moyenne et, derrière, celui d'un gros, qu'ils présumant être un des deux porte-aéronefs, *Hermes* ou *Invincible*. Après avoir sélectionné l'un des objectifs, ils entrent les caps dans les ordinateurs de tir, règlent les *Exocet* sur l'une des trois altitudes de vol préétablies et tirent. Puis, alors que les missiles plongent vers la surface, ils font demi-tour vers leur base.

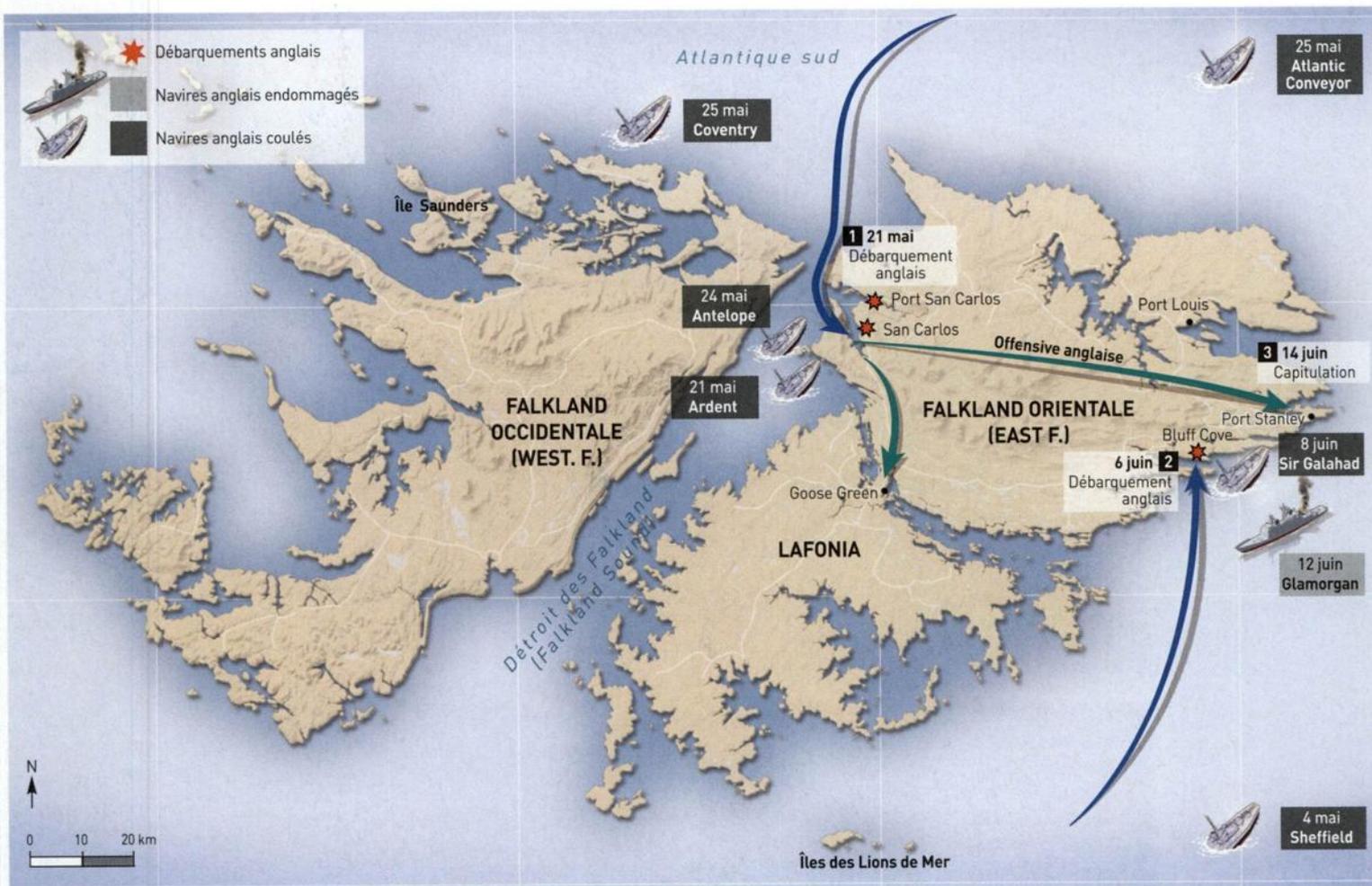
Une fois la guerre terminée, la correspondante du *Sunday Times* en Argentine, Isobel Hilton, rend visite à l'escadrille des *Super-Étendard* et trouve son leader, le capitaine Jorge Colombo, plutôt perplexe. Comment l'*Hermes* a-t-il bien pu lui échapper ? « *Quand les Anglais ont annoncé que le Sheffield avait été touché, nous avons pensé : "Attends ! Qu'est-il arrivé à l'autre missile ?" Nous étions certains qu'il était parti vers l'Hermes ou au moins l'autre porte-aéronefs.* » Les pilotes argentins pensent qu'ils ont tiré à trop longue portée, et que le missile, à court de carburant, est tombé dans la mer.

Du sang, des larmes... et du champagne

En réalité, les Argentins ignorent que les radars des *Exocet* auraient pu tout autant être égarés par les lanceurs de **chaff** ou brouillés par les systèmes

Le Sheffield a sombré. À Paris, les industriels sont à la fête.





de contre-mesure électronique embarqués dans les vaisseaux et hélicoptères britanniques. De fait, les missiles sont d'abord détectés par le *Glasgow* et le *Coventry*. Pensant qu'ils sont pris pour cible, les destroyers font face pour minimiser leur signature radar et lancent des nuages de chaff qui dévient les missiles. Mais le *Sheffield*, 37 km plus au sud, n'est pas en contact avec le reste de la flotte et n'a aucune idée de ce qui se trame, jusqu'au moment fatal. Il envoie des signaux cryptés à Londres via Skynet, un réseau de communication par satellite. Or, la transmission ne fonctionne que si les puissants radars, brouilleurs électroniques et systèmes de télécoms sont éteints. En dépit du soutien affiché par François Mitterrand aux Britanniques, la destruction du *Sheffield* n'engendre pas que la tristesse à Paris. L'industrie de l'armement s'enthousiasme : « Les premiers engagements du conflit des Malouines ont projeté sous les feux de l'actualité trois systèmes d'armes français parmi ceux qui équipent

les forces argentines. Tirés d'un *Super-Étendard*, deux *Exocet air-mer AM39* ont : l'un mis hors de combat le destroyer *Sheffield*, l'autre endommagé le porte-aéronefs *Hermes*. Par ailleurs, un missile *Roland* a abattu un avion *Harrier*. Au-delà du drame humain que constituent ces affrontements, comment ne pas être frappé par ces succès argentins remportés avec un si petit nombre d'armes face aux importants moyens offensifs et défensifs de la puissante *Royal Navy*, présente aux deux tiers. » Bien que l'*Hermes* soit en fait indemne, l'exultation ressentie devant ce succès des armes françaises dépasse le cadre de l'industrie d'armement. Et les Argentins ont encore des munitions. La *Secunda Escuadrilla* dispose encore de trois *Exocet*. Les pilotes, après le 4 mai, analysent les détails de leurs premières tentatives et se préparent pour une nouvelle sortie. En outre, un autre fleuron de l'industrie française entre en lice : la Fuerza Aerea Argentina aligne 44 chasseurs bombardiers *Mirage III* et *Dagger* (*Mirage 5* monté en Israël). Capables d'atteindre Mach 2,2 à haute altitude, ces avions devraient laisser sur place les *Harrier*

britanniques, subsoniques. Mais les *Mirage* opèrent au-dessus des Falkland à l'extrême limite de leur rayon d'action et doivent économiser le kérosène. Il ne leur reste plus, après les passes de bombardement, qu'à fuir vers leur base. Même en mission de chasse, les *Mirage* sont surclassés à basse altitude par des *Harrier*, plus manœuvrants et armés du dernier missile *AIM-9L Sidewinder*.

Vallée de la Mort, allée des Bombes

Le 21 mai, vagues après vagues, *Mirage*, *Skyhawk* et *Pucará* d'appui tactique à turbopropulseurs fondent sur les forces britanniques qui débarquent dans la baie de San Carlos (voir carte ci-contre) et sur les navires en appui dans le Falkland Sound, le détroit entre les deux grandes îles. Pas moins de 72 avions attaquent ce jour-là, coulant — à la bombe (voir encadré p. 68) — la frégate de type 21 *HMS Ardent* et endommageant quatre autres navires. Le journaliste argentin Luis Garasino, qui passe trois jours fin mai à visiter les bases aériennes au sud du pays, rapporte un article en demi-teinte. Le moral

Débarqués sans grande difficulté le 21 mai, les paras britanniques attaquent d'abord Goose Green, siège d'un régiment argentin. Cette menace éliminée le 29 mai, l'avance vers la capitale, Port Stanley, peut commencer. Elle est appuyée par un second débarquement à Bluff Cove, le 6 juin. Port Stanley, encerclé, finit par se rendre le 14 juin, laissant plus de 11 000 prisonniers entre les mains britanniques.



Jusqu'à la fin, les Britanniques manqueront d'hélicoptères Chinook, leur unique gros-porteur. Les trois engins de la RAF envoyés en renfort ont sombré en effet avec l'*Atlantic Conveyor*, détruit par deux Exocet le 25 mai.

Le grade de **Commodore**, premier échelon dans l'échelle des amiraux de la Royal Navy, est intercalé entre celui de *Captain* (capitaine de vaisseau) et de *Rear Admiral* (contre-amiral). Il n'a pas d'équivalent dans la Marine nationale.

est apparemment excellent. Mais les pertes admises sont élevées, les missiles antiaériens de la flotte britannique étant secondés par les Sea Harrier de l'*Hermes* et de l'*Invincible*, qui jusqu'à présent s'étaient tenus plutôt au large. Le *Lieutenant* Thomas revendique la première double victoire de la guerre : deux Dagger descendus. Les Argentins perdent 14 appareils ce jour-là... Le lieutenant Ricardo Lucero, pilote de Skyhawk qui s'éjectera au-dessus de San Carlos le 25 mai, explique que plus de la moitié des avions de son escadrille ont disparu en six jours. Ses supérieurs disent que les appareils ont été redéployés. Suspectant la vérité, les pilotes rebaptisent le Falkland Sound « vallée de la Mort ».

Au soir du 24 mai, les Argentins ont perdu 23 appareils depuis le débarquement à San Carlos.

Le bilan des opérations navales

Contrairement à ce que l'on croit, l'immense majorité des dommages infligés à la Navy par les Argentins l'a été à l'aide de bombes. Ce sont ces armes très classiques qui ont détruit le destroyer *Coventry*, les frégates *Antelope* et *Ardent*, ainsi que le navire de débarquement *Sir Galahad* (le *Sir Tristram*, considéré comme perdu, a été récupéré). Le bilan aurait pu être plus grave : six autres navires ont été touchés par des bombes qui n'ont pas explosé. L'Exocet AM39 est responsable de la perte du destroyer *Sheffield* et du cargo *Atlantic Conveyor*, un MM38 endommageant le destroyer *Glamorgan*. Les Argentins ont perdu pour leur part le croiseur *General Belgrano*, le sous-marin *Santa Fe* et deux navires de soutien. Dans les airs, 56 avions argentins ont été abattus, dont 13 Mirage/Dagger et 17 Skyhawk. Les Britanniques ont perdu eux, du fait de la DCA, deux Sea Harrier de la Navy et trois Harrier GR3 de la RAF, sans compter quatre autres Sea Harrier détruits par accident.

Les Britanniques déplorent, eux, outre la perte du *Sheffield*, celle des frégates de type 21 HMS *Ardent* et *Antelope*, sans compter plusieurs navires endommagés. Mais la réussite de l'assaut amphibie compte avant tout : les navires du Falkland Sound servent à détourner de la tête de pont les avions argentins. Cette mission dans le Sound, rebaptisé « allée des Bombes », n'est pas une partie de plaisir. Les navires sont trop groupés pour des manœuvres évasives efficaces alors que les avions dévalent des collines et des crêtes, volant à quelques mètres de l'eau. Les attaquants n'ont pas non plus la tâche aisée : le temps manque pour cadrer les cibles et viser. Les distances entre largage et impact sont si courtes qu'il est encore plus difficile de régler précisément les détonateurs. Nombre de bombes n'explosent pas... La bravoure, la précision et l'acharnement des pilotes argentins sont, de leur point de vue, bien mal payés.

L'Exocet marque un nouveau point

Jamais, tout au long de ce combat, les stratégies britanniques ne perdent de vue la menace des Exocet, bien que la préoccupation puisse apparaître secondaire pour la force d'assaut.

« *Je n'y ai guère pensé, surtout parce que j'avais d'autres soucis et que je ne pouvais rien y faire de toute façon*, raconte ainsi l'ex-Major General Julian Thompson, à l'époque commandant de la 3 *Commando Brigade*, première force à toucher terre à San Carlos. *Ce qui m'inquiétait, c'était le risque présenté par les bombes classiques pour nos bateaux amphibies pendant le débarquement et jusqu'à ce que nous ayons pied à terre.*

L'Exocet n'était pas une menace pour la tête de pont, car le site était entouré de reliefs [et donc invisible par le radar du missile, NDLR]. »

C'est justement cette caractéristique qui fait désigner San Carlos, souligne Michael Clapp, alors **Commodore** chargé de la guerre amphibie :

« *Si nous avions débarqué sur les rives nord-est, comme nous l'avions envisagé, nous aurions été très vulnérables. Et mes navires restaient exposés quand ils devaient quitter San Carlos pour ravitailler, ou simplement pour attendre en mer hors de portée des bombardements.* » Saine précaution. Car les Argentins mijotent effectivement un nouveau coup. Trois semaines se sont écoulées depuis la destruction du *Sheffield* et le capitaine Colombo et son escadrille

attendent leur moment. Le 25 mai, jour de la fête nationale argentine, est l'occasion rêvée de frapper un grand coup. Le matin, une reconnaissance aérienne révèle qu'un grand bâtiment fait cap vers l'ouest, sur le Falkland Sound : sans doute un des porte-aéronefs. Mais il est couvert par un destroyer de type 42, le *Coventry*, et une frégate de type 22, le *Broadsword*. Cette vigie radar doit être neutralisée pour favoriser le passage des Super-Étendard, un travail confié aux Skyhawk de l'armée de l'air. L'attaque, même si payée au prix de trois avions, est bien coordonnée et submerge les défenseurs. Écrasé par trois bombes, le *Coventry* chavire en vingt minutes.

La voie libre, deux Super-Étendard décollent de Rio Grande, volant sous l'horizon des radars britanniques.

Le capitaine de corvette Roberto Curilovic et le lieutenant Julio Barraza tirent chacun leur Exocet sur ce qu'ils croient être le porte-aéronefs tant espéré. Mais il s'agit d'un cargo de 15000 t réquisitionné par la Navy, l'*Atlantic Conveyor*. Frappé par les deux missiles, le navire prend feu (il coulera cinq jours plus tard). Malgré la déception — bien des Argentins considèrent l'attaque comme un gaspillage — la perte de l'*Atlantic Conveyor* s'avère le coup le plus sérieux porté à la logistique britannique de toute la guerre. Le cargo transporte en effet trois hélicoptères lourds Chinook et six hélicoptères moyens Wessex, dont les soldats au sol ont un besoin vital pour avancer de San Carlos vers Port Stanley. « *Pour moi, c'était la perte la plus grave de toute*, confirme Michael Clapp. *Nos troupes allaient devoir crapahuter sur des kilomètres de lande marécageuse et arriver crevés, plutôt que d'être hélicoptérés en avant avec leur barda.* Sans compter la perte d'une énorme quantité d'équipements : tentes, chalands, etc. »

La mission des pilotes argentins reste dans les mémoires comme la plus longue jamais effectuée par des Super-Étendard à ce jour : 2592 km en 3h50. Et, encore une fois, la Navy a réussi à dévier les missiles. La frégate *Alacrity*, dont la salle des opérations estimait qu'elle était visée, a entrepris des manœuvres évasives violentes et tiré du chaff, selon le site officiel de la frégate. L'ennui est que le navire a détourné les missiles... sur le cargo sans défense qui se trouvait derrière. Les Argentins, pourtant, gardent un atout dans leur manche : les Exocet embarqués sur les navires de l'Armada... (À suivre) ■



La trêve de Noël 1914,

Propos recueillis par Jean Lopez • Illustrations de Jacques Tardi



Le général **André Bach** a consacré ses recherches à l'histoire des soldats de la Grande Guerre. Il a fait paraître en 2003 *Fusillés pour l'exemple, 1914-1915* (Tallandier). Par ailleurs, chez le même éditeur, il a publié en 2004 *L'Armée de Dreyfus, une histoire politique de l'armée de Charles X à « l'Affaire »*.

Un cessez-le-feu, des fraternisations entre soldats pour respecter la Sainte Nuit. Un moment unique pendant la Grande Guerre. Derrière cette légende, se cachent en réalité des échanges soutenus et durables entre voisins de tranchées. Grâce à son étude fouillée des archives, **le général André Bach** fait revivre cette page méconnue de l'histoire de 1914-1918.

G&H: Y a-t-il eu des fraternisations à la Noël 1914 sur le front français ?

André Bach: Oui, sans le moindre doute.

Ont-elles eu un caractère religieux ?

Non. Je n'ai trouvé dans les archives aucune trace d'une quelconque motivation religieuse. Même dans les régiments bretons qui portaient, cousu sur la poitrine, l'emblème du Sacré Cœur de Jésus. Les aumôniers catholiques qui servaient dans l'armée française étaient ultranationalistes. De vrais croisés. Jamais

ils n'auraient cautionné une quelconque suspension d'armes contre le « Boche » détesté.

Les fraternisations de la Noël 1914 ne sont donc pas un mythe.

Si, elles le sont. Non parce qu'elles n'ont pas eu lieu, mais parce qu'on en a fait une exception, une parenthèse, notamment dans le film *Joyeux Noël*. Le mythe dit : avant la Noël, on se tue féroce­ment, après la Noël, on recommence à se tuer féroce­ment ; les arrangements avec l'ennemi n'auraient

duré que l'espace de quelques journées, voire de quelques heures lors de la Sainte Nuit. C'est cela que je conteste. En réalité, il y a eu épisodiquement des fraternisations entre soldats français et soldats allemands sur tous les secteurs calmes du front, depuis le mois de novembre 1914 jusqu'à la dernière heure du dernier jour de la guerre, le 11 novembre 1918.

Pourquoi novembre 1914 ?

Parce que c'est à cette date, après trois mois de guerre de mouvement,



« S'arranger avec la mort signifie aussi s'organiser avec l'ennemi. »

« C'était un drôle de déjeuner sur l'herbe, une trêve pendant la tuerie, qu'ils se permettaient, les brancos. » Dans cette scène croquée par Tardi, des brancardiers des deux camps se retrouvent autour d'une cigarette avant de retourner chercher les corps des leurs dans le « no man's land ».

une exception ?

que le front occidental s'est figé. Les deux armées se sont spontanément enterrées, parfois à quelques mètres de distance. Ce développement n'a pas été prévu en haut lieu. Il s'explique par un réflexe quasi biologique des soldats qui n'en peuvent plus. Il y a déjà eu trop de tués. Trois cent mille pour la seule armée française ! Un massacre inimaginable. On ne peut plus et on ne veut plus avancer. Alors, on s'enterre.

Mais quel rapport entre le phénomène des tranchées et celui de la fraternisation ?

Ils sont consubstantiels l'un à l'autre. Imaginez un peu, les hommes des deux armées sont bien souvent à un jet de pierre, à portée de voix les uns des autres. On voit se déplacer en face les porteurs de soupe, les **vaguemestres**, les civières

portant malades et blessés, les bons-hommes qui vont faire leurs besoins. Des deux côtés, la troupe convient spontanément qu'il faut s'organiser un espace de survie, respecter une trêve tacite. C'est la promiscuité qui oblige à cela. S'arranger avec la mort signifie aussi s'organiser avec l'ennemi.

Le commandement français est-il au courant ?

Les officiers subalternes (chefs de section, parfois commandants de compagnie, suivant leur humeur du moment), minoritaires tout de même, tournent la tête, peuvent laisser faire. En fait, dans ce cas, ils sont passivement solidaires du peuple des tranchées. Même chose chez les Allemands. J'ai retrouvé trace aux archives de deux officiers bavarois qui prennent contact avec leurs

homologues du 99^e RI pour arranger un cessez-le-feu tacite. Ils mettent en garde contre le régiment voisin, qui est prussien, en expliquant aux Français qu'ils doivent s'en méfier, car eux-mêmes les détestent.

Le haut commandement français, en dépit de la discrétion généralement observée sur le terrain, est au courant des fraternisations. Il y est naturellement hostile car, entre autres raisons, il craint que cela fasse augmenter le taux de désertion. Il envoie même des officiers snipers faire le coup de feu pour mettre fin à la confiance mutuelle — forcément précaire — qui s'instaure entre les « fraternisateurs ».

Mais comment savoir que ceux d'en face sont prêts à fraterniser ?

On se parle, on s'envoie des messages par chiens dressés, on s'écrit

Le **vaguemestre** (traduit de l'allemand *Wagenmeister*) est le sous-officier chargé du service de la poste dans l'armée.

sur des pancartes... Quand une unité est relevée, elle passe à la suivante les consignes de cohabitation, de bouche à oreille bien sûr.

L'arrière sait-il qu'il existe des fraternisations ?

S'il le sait, ce ne peut être avant

■ « Ils apportent des cigares, un journal allemand, du pain noir. On leur donne du pain blanc. »

6 juillet 1916

Les Allemands ont envoyé avant leur dernière attaque un journal et des cigares à la 18^e compagnie. Ils avaient placé devant leurs tranchées un écriteau portant une main indicatrice avec la mention : « Entrée libre ». La 18^e compagnie a reçu, par billet attaché à une balle de fusil, une offre de vin et de cigares contre du pain. L'échange a été accepté et s'est fait. Puis demande des dernières nouvelles : on a envoyé un journal français et reçu à la place un journal allemand. Les hommes se montraient volontiers et, par un accord tacite, ne se tiraient pas. Quand les Français causaient trop fort et qu'un officier allemand survenait, les Allemands lançaient aux Français des mottes de terre pour les faire taire, par crainte d'être obligés de leur lancer des grenades. Pendant une averse, l'eau entraînait les sacs à terre. Les Allemands riaient en regardant les Français courir après leurs sacs.

Mercredi 12 juillet

La tranchée ennemie est à six mètres au pied d'un arbre coupé. Dans l'après-midi, des Allemands viennent jusqu'à la tranchée occupée par la 4^e section de la 18^e. Du parapet, ils serrent la main aux Français. Ils apportent des cigares, un journal allemand, du pain noir. On leur donne du pain blanc en échange. Ce sont des hommes âgés de plus de 40 ans. Ils promettent de ne pas tirer si nous ne tirons pas ou, du moins, comme ils sont astreints à faire feu de temps en temps, ils tireront en l'air. J'ai mangé un peu de pain K. C'est un pain noir, gluant, compact, ayant un goût aigre très prononcé. Nos voisins disent avoir assez de la guerre. Ils croient à la fin prochaine. En ce sens, ils ont exactement le même esprit que nous.

Jeudi 13 juillet

La pluie et le froid sont revenus. Les boyaux se remplissent à vue d'œil. Ce soir nos voisins d'en face nous demandent si demain à 5 heures nous ne ferons pas de musique pour célébrer notre fête nationale. Je crois que nous n'aurons guère le goût de faire de la musique. Ils s'offrent de nous accompagner, mais comment ? Peut-être à coup de grenades. D'aucuns leur ont proposé de se rendre. Avec juste raison ils n'ont pas accepté, ne voulant pas être déserteurs et se trouver dans l'impossibilité de rentrer chez eux après la guerre.

Samedi 15 juillet

Il fait un petit rayon de soleil dans la matinée, mais c'est trop anormal pour durer. Journée calme. L'un des nôtres, Etournaud de la 18^e compagnie, ordonnance de Jandeau (chef de section), est allé jusqu'à la tranchée allemande. Il l'a trouvée en aussi mauvais état et aussi inondée que la nôtre. Un Allemand qui est venu à son tour se plaint de la 19^e compagnie de chez nous qui tire sans rime ni raison. Le bombardement à coups de torpilles d'hier a tué chez eux un homme, en a blessé deux et a renversé les marmites où était la cuisine. [...]

Lundi 17 juillet

Dans l'après-midi, violent tir d'artillerie et de crapouillots sur les tranchées adverses. L'ennemi ne riposte que sur les boyaux. Les Allemands passent un billet : « À 6 heures envoyez des grenades, le vieux (le colonel) doit venir. »

Témoignage de Marc Delfaud, du 206^e RI, en Lorraine, près de Flirey, tiré de Carnets de guerre d'un hussard noir de la République, Marc Delfaud, éditions Italiques, Paris, 2009.

juillet 1915, quand démarre le système des permissions. La presse se tait. Les familles ne peuvent être mises au courant que par le courrier ou lors des permissions. On a peu de lettres de soldats qui parlent de ces choses. Ils savaient trop bien que le silence était absolument indispensable pour que la situation, jugée satisfaisante par eux, perdure.

Concrètement, fraterniser, cela veut dire quoi ?

Pas seulement éviter de se tirer dessus ou faire semblant de se tirer dessus. On échange des marchandises. Les Allemands donnent du tabac, notamment des cigares dont ils sont abondamment pourvus ; les Français cèdent des conserves, du pain blanc, du vin. Mais fraterniser peut aussi signifier se rencontrer physiquement. Aussi incroyable que cela puisse paraître, au milieu des pires pilonnages à Verdun, en 1916, on voit des groupes de Français et d'Allemands se rencontrer dans un local pour discuter des avantages et des inconvénients de la désertion. J'ai trouvé un cas de soldats du génie qui se retrouvent avec leurs homologues germaniques sous terre après avoir fait la jonction entre leurs puits de mine. On organise aussi, pour se distraire, des concours de tir ! On fait feu sur des képis ou des casques exhibés au bout de bâtons au-dessus des tranchées respectives. Chaque camp, comme il l'a appris sur les champs de tir, signale à l'autre, avec des exclamations,

la précision des tirs. On sait tout cela par des témoignages de soldats, par le contrôle postal, par les enquêtes du commandement.

S'agit-il de pacifisme ?

Si vous entendez par là une idéologie politique constituée, je réponds non au moins jusqu'en 1917. Dans le cas général, c'est l'application, dans les deux camps, de la devise « vivre et laisser vivre ». Sans aucun *a priori* idéologique. La vie dans les tranchées est très dure. Les hommes n'ont pas d'autre choix que d'observer un minimum de règles morales implicites : on ne tire pas sur les blessés, sur les porteurs de soupe, on respecte les trêves tant qu'on le peut. Bref, on s'arrange entre voisins qui partagent une horreur commune. D'ailleurs, pour vous prouver qu'il ne s'agit pas de pacifisme, si l'un des deux camps rompt la trêve, l'autre réagit aussitôt en reprenant le combat avec d'autant plus de férocité qu'on juge l'adversaire en infraction avec le code de conduite tacitement admis. Lors des offensives, pas de problème, l'ennemi redevient l'ennemi et on y va.

Mais que se passe-t-il quand une « huile » vient visiter la tranchée ?

Et bien, on s'avertit mutuellement de l'inspection en s'envoyant, au préalable, des mottes de terre pour prévenir de stopper les contacts momentanément. J'ai des témoignages selon lesquels des Allemands demandent qu'on tire sur



les autorités de l'arrière qui viennent les importuner par leurs inspections. Suite à cette requête, un commandant de batterie française fait tirer au 75 au moment du passage des inspecteurs. Ceux-ci déguerpissent et, pour remercier, les soldats allemands lancent dans la tranchée française une pierre avec un petit mot accroché : « *Merci, les cochons sont partis !* »

On n'a pas de témoignage équivalent d'un tel comportement côté français, mais cela ne signifie pas qu'il n'y en a pas eu. Une saine prudence ne pou-

« Les fraternisations reposent implicitement sur la reconnaissance de l'humanité de l'autre. »

vait qu'inciter à ne pas se livrer à de tels aveux dans les lettres soumises à la censure. La première ligne est un monde à part, une zone de mort et de violence qui vit en vase clos. C'est la lune ! On ne peut survivre qu'avec l'aide des autres et, c'est paradoxal, avec l'aide de l'ennemi. « *Nos soldats, comme l'écrit le commandant Tournès, du 3^e bataillon de chasseurs à pied, ne se battent pas contre les Allemands ; ils se battent contre la mort.* » Le même a cette formule : « *Nos officiers [subalternes, NDLA] ne craignent pas l'assaut,*

ils craignent leur commandement. » Il faut donc se taire — du 2^e classe au capitaine — tout dissimuler, tout faire pour éviter le « rapport » qui amènera la hiérarchie à enquêter, à se mêler du quotidien, à prendre des mesures. La loi de l'omerta règne dans les tranchées.

Y a-t-il des hommes fusillés parce qu'ils ont fraternisé avec l'ennemi ?

Non, à ma connaissance. Les autorités intermédiaires minimisent, pour des raisons de réputation du régiment, les faits délictueux. Pour de

tels faits, on peut passer en conseil de guerre mais, s'il existe bien un motif « d'intelligence avec l'ennemi » menant à la mort, il n'est pas retenu lors des jugements. Les hommes s'en tirent avec de la prison, les gradés, souvent, en plus, par

la perte de leur grade. Cela peut aller jusqu'au niveau de commandant de compagnie.

À vous entendre, la Grande Guerre a été une guerre sans haine...

C'est exact. Les fraternisations reposent implicitement sur la reconnaissance de l'humanité de l'autre. L'autre souffre comme moi parce qu'il est humain comme moi. En 1914-1918, il n'y a pas, sur

■ « Le Boche fait signe qu'il ne tirera pas. Je n'en reviens pas ! »

Nous faisons connaissance avec nos prédécesseurs et, au petit jour, je prends réellement contact avec ma position et avec ce que l'on appelle les consignes. Le sergent de la section, en m'annonçant une surprise, m'emmène au petit poste qui se trouve en avant et à droite de nos pièces. Le petit poste allemand est à environ 20 à 25 mètres. Mon sous-off se lève alors, tout debout et frappe dans ses mains ; à ce signal le Boche d'en face se lève aussi ; ils échangent quelques signes qui m'apparaissent... amicaux et l'Allemand fait le geste de nous viser avec son fusil ; mon réflexe est immédiat et je me baisse à la grande joie du sergent ; le Boche fait un signe négatif, qu'il ne tirera pas ; il fait les mêmes gestes avec une grenade puis nous fait comprendre que si leur artillerie nous tire dessus, il fera allonger le tir ! Je n'en reviens pas ! Et j'apprends que c'est ainsi chaque jour depuis que ce régiment ennemi, bavarois, est en face. Il faudra par contre faire attention s'il est relevé par un autre pendant notre séjour ici. Mais en attendant, il se fait des échanges de tabac ou cigares ainsi que de souvenirs !

Témoignage du sergent Le Gentil, du 74^e RI, le 2 juin 1917, tiré du fonds privé exploité par le général André Bach.

le front ouest, d'idéologie politique ou raciale qui dénie à l'autre la qualité d'humain et interdit la fraternisation. Le contre-exemple, c'est la guerre du Pacifique entre soldats américains et japonais durant la Seconde Guerre mondiale. Et, au moins aussi abominable, le conflit germano-soviétique de 1941-1945. Dans ces deux cas, l'ennemi est un sous-homme, presque une bête. Rien de tel sur le front occidental durant la Grande Guerre même si, je le répète, l'ennemi reste l'ennemi. ■

Pour en savoir +

- *Frères de tranchées*, Marc Ferro, Malcolm Brown, Rémy Cazals, Olaf Mueller, Perrin, 2005.
- *Carnets de guerre d'un hussard noir de la République*, Marc Delfaud, sous la dir. d'André Bach, Éditions Italiques, 2009.
- *Putain de guerre*, Jacques Tardi et Jean-Pierre Verney, Casterman, 2008 (tome 1) et 2009 (tome 2).



ruedesetudiants.com

JE SUIS ÉTUDIANT, JE M'ABONNE

*Vos abonnements
à la presse de référence*



*Tarif dégressif en fonction
du nombre d'abonnements souscrits*

1 abonnement = 39 €
2 abonnements = 69 €
3 abonnements = 99 €

Panique à Desert One

Par Jean-Dominique Merchet

La réussite d'une opé spé ne tient pas seulement à la qualité des hommes du commando. Il faut surtout savoir les envoyer au bon endroit et au bon moment. Les Américains en ont fait l'amère expérience le 24 avril 1980 dans le désert iranien.

Vous pouvez avoir les meilleurs commandos du monde, mais si vous n'êtes pas capable de les transporter au bon endroit et au bon moment, ils ne servent à rien. Tous les professionnels le savent et le patron du *Joint Special Operations Command* (J-SOC), le noyau dur des opérations spéciales américaines, n'est pas le dernier d'entre eux. C'est dire si la visite de l'amiral McRaven à ses homologues français, au printemps 2011, les a comblés de satisfaction, quand il leur a exprimé son admiration pour la façon dont le commandement des opérations spéciales (COS) avait réussi à intercepter une colonne d'AQMI en plein Sahel, le 8 janvier 2011.

L'affaire avait été lancée la veille au soir après l'enlèvement de deux Français dans un restaurant de Niamey (Niger). Certes, l'intervention des forces spéciales s'est soldée par un échec stratégique puisque les deux otages ont été tués — alors qu'il s'agissait de les libérer. Mais, d'un point de vue militaire, l'action du COS relève de l'exploit. Guidés par un avion de patrouille Atlantique 2, trois hélicoptères sont tombés sur la colonne d'AQMI, juste après la frontière malienne. Les hélicos venaient de parcourir près de 500 km depuis Ouagadougou (Burkina Faso), où un détachement du COS était basé depuis plusieurs mois. Deux groupes de combat ont été mis au sol, puis des renforts parachutés depuis un C-160 Transall qui accompagnait le raid héliporté. Pour les hommes d'AQMI, la surprise fut totale... et douloureuse.

Les Américains connaissent bien la difficulté de ces opérations héliportées. Quelques mois plus tard, le 1^{er} mai, ils sont passés à deux doigts d'une catastrophe lors de l'action contre Ben Laden, au Pakistan. L'un des hélicoptères furtifs transportant les Navy Seals, s'est écrasé juste en arrivant sur la cible, heureusement sans pertes humaines. Cet épisode en rappelle un autre : l'opération Eagle Claw en 1980. Un échec dramatique, qui conduira à une profonde remise en cause des forces spéciales américaines. Nous sommes le 24 avril 1980 dans le désert iranien, près de la ville de Tabas, à 500 km au sud-est de Téhéran. Cinquante-trois otages américains sont retenus à l'ambassade des États-Unis depuis plus de cinq mois et le Président Carter a décidé d'utiliser la force pour les libérer. Le plan a été soigneusement conçu : 44 aéronefs doivent y participer. Il s'agit d'installer une base aérienne avancée dans le désert, dans la nuit du 24 au 25 avril. Nom de code : Desert One. Six C-130 Hercules spéciaux devaient se poser et y former un plot de ravitaillement pour les huit hélicoptères lourds de la marine, des Sea Stallion venant du porte-avions *Nimitz*. Les pleins faits, ces hélicos devaient ensuite convoier les commandos de

la Delta Force jusqu'à un point proche de Téhéran, baptisé Desert Two. La nuit suivante, les commandos devaient pénétrer à Téhéran dans des véhicules fournis par la CIA, prendre d'assaut l'ambassade et libérer les otages. Le point de rendez-vous pour l'exfiltration : un stade à proximité, sur lequel les hélicoptères devaient revenir chercher otages et commandos Delta. Le tout, sous le parapluie de trois *gunships* AC-130, véritables canonnières volantes. Tout le monde devait se retrouver enfin sur un terrain d'aviation abandonné à l'ouest de Téhéran, sécurisé préalablement par des rangers et où de gros-porteurs C-141 évacueraient tout le monde vers l'Égypte. Magnifique scénario, digne d'Hollywood !

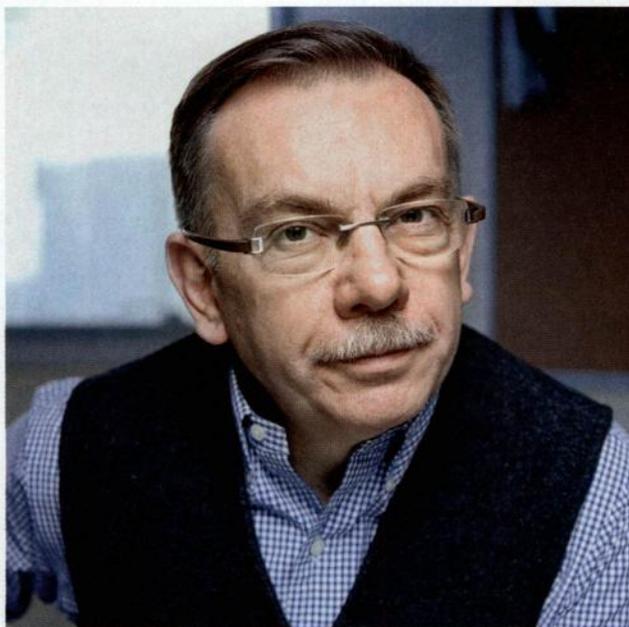
Tout va foirer. À peine le premier avion est-il posé à 22h45, que des véhicules surgissent sur la route longeant la piste improvisée. D'abord un camion-citerne, qui est détruit, puis un autocar avec 43 passagers. Ils sont faits prisonniers. Au même moment, les huit hélicoptères ont

décollé de l'*USS Nimitz*. L'un d'eux n'arrive pas à destination à cause d'ennuis mécaniques... ou plus exactement d'une mauvaise compréhension de la part de l'équipage, habitué à voler sur un modèle moins perfectionné ! Puis un autre, désorienté par une tempête de sable, rebrousse chemin.

À peine posés, les six hélicoptères restants découvrent que l'un d'eux a un problème avec son circuit hydraulique. Peut-il quand même voler ou faut-il annuler l'opération qui exige un minimum de six hélicoptères ? À Desert One, les chefs s'empaillent, car personne ne sait vraiment qui commande. Qui peut trancher ? Le général James Vaught, patron de l'opération, mais il est en Égypte. Prudent, il ne souhaite pas assumer seul la responsabilité et prend contact, via le chef d'état-major, avec la Maison Blanche. « *Abort!* » L'opération est annulée — après 90 minutes d'hésitations.

Avant de repartir vers le *Nimitz*, les hélicos doivent refaire le plein, en pompant dans les réservoirs des C-130. Alors que trois hélicoptères ont déjà été ravitaillés, les mécaniciens constatent que l'un des hélicos doit être déplacé pour se connecter au tuyau d'un avion posé de l'autre côté de la route. Ce n'est qu'à quelques dizaines de mètres, mais

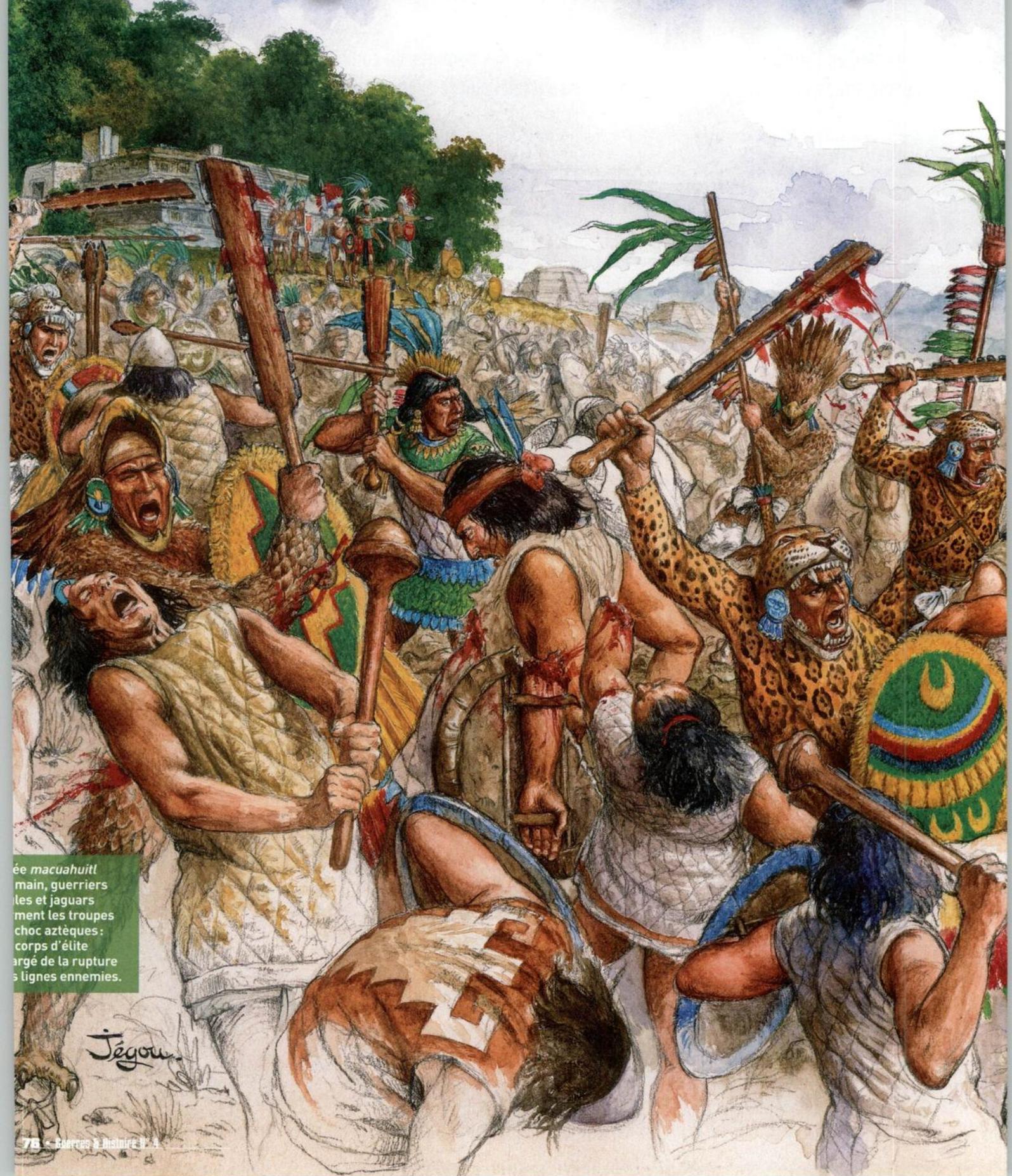
le Stallion ne peut pas y aller en roulant. Il doit redécoller — ce qui provoque un immense nuage de poussière. Désorienté, le pilote percute avec son rotor la dérive d'un C-130. C'est l'explosion. Il y aura huit morts : cinq à bord de l'avion, trois à bord de l'hélicoptère. C'est aussi la panique. Tous réembarquent en urgence dans les avions. Les morts sont abandonnés, ainsi que les hélicoptères, que les Iraniens retrouveront presque intacts. Comme ils récupéreront à leur bord des documents classifiés sur les contacts de la CIA à Téhéran... ■



« Le scénario de l'opération était digne d'Hollywood.

Elle fut annulée après 90 minutes d'hésitations. »

Ordres guerriers aztèques



Le macuahuitl à la main, guerriers en léopards et jaguars commandent les troupes lors d'un choc aztèque : le corps d'élite chargé de la rupture des lignes ennemies.

Jégou

Ascenseurs pour la gloire

Par Pierre Grumberg et Boris Laurent

Soldats d'élite surentraînés ? Sans aucun doute, les ordres militaires aztèques constituent une troupe de choc appréciée au combat. Mais ils représentent bien plus que cela : un authentique « ascenseur social » qui joue un rôle clé dans la réussite spectaculaire de l'empire de Tenochtitlán.

Avec leur casque offrant bec d'aigle ou gueule de fauve béante, leurs costumes de prédateurs, leur maquillage, leurs boucliers multicolores et leurs armes au tranchant d'obsidienne bien affûté, les ordres guerriers aztèques devaient avoir fière allure. « *Le genre de types à qui on n'a pas envie de faire face dans un combat* », résume en riant Ross Hassig, le grand anthropologue américain de l'art de la guerre aztèque. *So what ?* Des soldats d'élite à sale gueule ont existé de tout temps dans l'ensemble des sociétés militaires, des immortels de l'empereur de Perse aux grenadiers de la Vieille Garde napoléonienne, en passant par les templiers et les janissaires.

Tout guerrier pourra, s'il capture quatre ennemis au combat, gagner sa peau de jaguar ou ses plumes d'aigle.

Qu'est-ce qui distingue donc les *ocelomeh* (« jaguars » en nahuatl, la langue du Mexique central) et autres *cuacuauhtin* (« aigles »), ces terreurs du Mexique précolombien ?

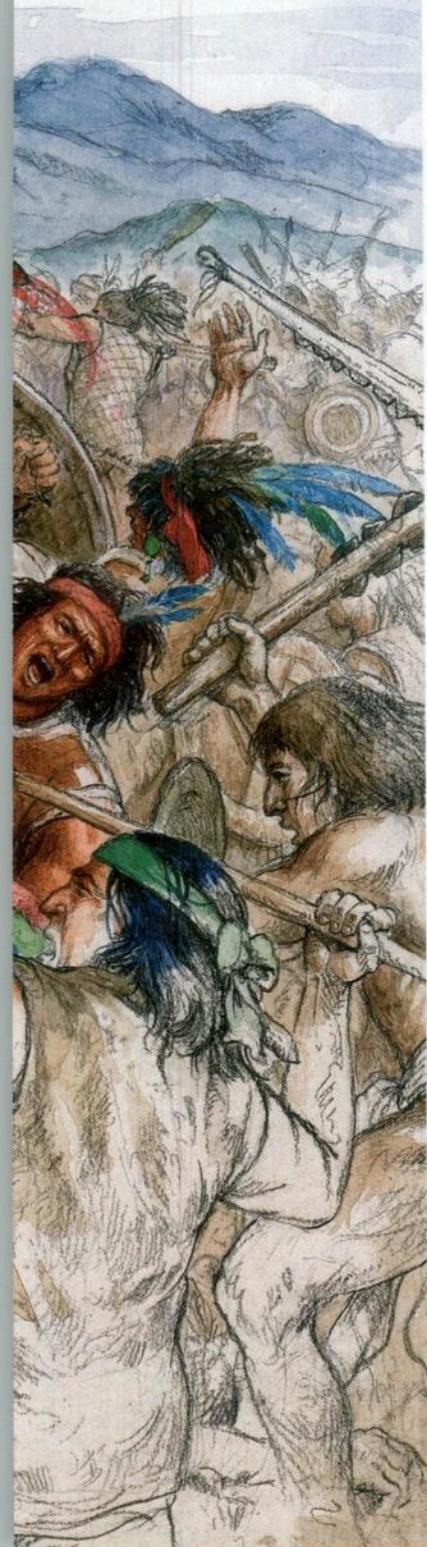
Première certitude : ce n'est pas leur association avec des bêtes féroces. L'existence de castes de guerriers s'identifiant à un animal est en effet repérable dans nombre de civilisations et relève d'une pratique que les ethnologues appellent « totémisme », explique Laurent

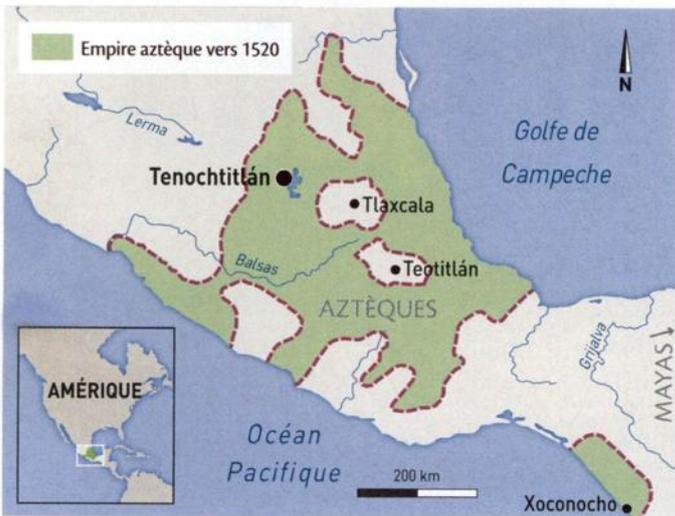
Henninger, historien militaire à l'Institut de recherche stratégique de l'école militaire (Irsem, Paris). « *Dans presque toutes les cultures traditionnelles, le guerrier est un être à la lisière, à cheval sur le monde des hommes et sur celui de la sauvagerie. Il est, tout à la fois, un homme ET un animal, le plus souvent un prédateur, ou tout au moins un animal d'une espèce ne pouvant pas être domestiquée.* »

Double nature, guerrière et religieuse

Chez les peuples possédant une tradition militaire élaborée, le totémisme se traduit par la naissance de castes spéciales : c'est le cas avec les hommes-léopards d'Afrique subsaharienne ou les hommes-tigres du monde malais, en Asie du Sud-Est, mais aussi avec les *berserker* (*ber*: ours) et les *ulfhednar* (*ulf*: loup) des sociétés scandinaves préchrétiennes. À la différence d'autres peuples, il ne semble pas que les « hommes-jaguars » ou les « hommes-aigles » aztèques aient été recrutés chez des individus présentant des pathologies chroniques associées à des troubles du comportement (les *berserker* auraient pu ainsi être sélectionnés chez les épileptiques). Ils n'échappent pas cependant à la règle d'une double nature, à la fois guerrière et religieuse. Dans le monde méso-américain, le phénomène est repérable bien avant la formation de l'Empire aztèque, note Laurent Henninger. On connaît ainsi des légendes évoquant des sortes de « jaguars-garous » chez les Olmèques

Le **macuahuitl** est un bâton aplati sur le pourtour duquel sont fichées des lames d'obsidienne (une pierre noire d'origine volcanique dure et tranchante, mais qui s'érouse vite). Son maniement évoque celui du sabre ou de la grande hache de guerre. Cette « architecture » d'arme est rare dans l'histoire : à notre connaissance, la seule comparable est le glaive court des guerriers polynésiens (en particulier hawaïens), où les dents de requin remplacent l'obsidienne.





En 1440, **Moctezuma Ilhuicamina** (1398-1468, dit Moctezuma I^{er}) est choisi, parmi les nobles de haut rang, pour succéder à Itzcoatl en raison de ses prouesses guerrières lors du conflit contre les Tépánèques. Il achève les conquêtes militaires de son prédécesseur, soumet les cités du bassin de Tenochtitlán, enrichit sa capitale et consolide les alliances avec Tlacoalan et Texcoco. Il subit un premier revers militaire en 1455 face aux Mixtèques avant de l'emporter en 1461. Ce grand soldat est aussi un homme d'Etat, qui lutte efficacement contre la grande famine causée par la sécheresse de 1454.

(1200 à 200 av. J.C.) et une confrérie de « guerriers coyotes » chez les Toltèques (800 à 1100 ap. J.-C.). Si le choix de ces animaux paraît assez évident pour des guerriers, l'aigle et le jaguar possèdent en outre une haute signification sacrée chez tous les peuples d'Amérique centrale : « *Le premier est le symbole du soleil, dieu suprême pour lequel on procède aux sacrifices humains, continue Laurent Henninger. Le second est le symbole de l'homme transfiguré et du pouvoir royal, ce qui d'ailleurs correspond fort bien, on le verra plus loin, à la vocation "d'ascenseur social" des sociétés guerrières aztèques.* » Cette idée du jaguar représentant l'homme transfiguré se poursuivra d'ailleurs dans le monde indien christianisé après la conquête : dans plusieurs églises mexicaines

anciennes, la Sainte Trinité représente l'homme fils de Dieu sous les traits d'un jaguar.

Troupes de choc, forces spéciales

Deuxième certitude : si le choix de modèles animaux n'a rien de vraiment original, l'utilisation au combat des ordres guerriers aztèques ne l'est pas non plus. *Ocelomeh* et *cuacuauhtin* (réunis parfois sous l'appellation collective de *cuauhtlocelotl*) constituent des troupes de choc, un peu comme les chevaliers à pied au Moyen Âge occidental. Alignés au centre du dispositif de bataille, dotés de l'épée **macuahuitl** ou d'une sorte de hallebarde appelée *tepoztopilli*, protégés par un bouclier, ils sont chargés de la rupture des lignes adverses, « *tâche particulièrement difficile car toutes les armées du Mexique précolombien utilisent les mêmes armes et les mêmes armures* », précise Laurent Henninger.

Noblesse et biens acquis grâce aux ordres guerriers sont transmissibles aux enfants.

À la différence des chevaliers du Moyen Âge occidental auxquels ils ressemblent, leur mission prioritaire est cependant moins de tuer (ce qui n'exclut pas la férocité selon les circonstances) que de capturer l'adversaire pour un sacrifice ultérieur (voir ci-contre).

Les troupes « régulières » que sont les aigles et les jaguars sont complétées en outre par deux corps particuliers. Le premier, les *otontin* (littéralement : « issus du peuple otomi »), est formé de vétérans associés à l'origine à un peuple ami — les Aztèques, en gestionnaires d'empire avisés, intégrant leurs alliés aux nouvelles conquêtes. Le second corps est celui des *cuahchicqueh* (« têtes tondues »), plus prestigieux que les précédents : ils se signalent par des faits d'armes extraordinaires. « *Tous ont dû se distinguer par leurs prouesses, en capturant douze prisonniers ou plus, explique Ross Hassig. Ils bénéficient d'un entraînement encore plus poussé que les aigles ou les jaguars, mais ne partagent pas, semble-t-il, leurs aspirations politiques : habiles et féroces mais considérés comme peu fiables, ils s'apparentent aux berserker nordiques.* » Ils obéissent à un code de l'honneur

classique pour des guerriers d'élite, interdisant notamment la retraite : le genre de soldats habitués du coup de main, dont l'intervention à point nommé sur les arrières ennemis peut changer le cours d'une bataille. As de l'infiltration, champions de l'embuscade de nuit, *otontin* et *cuahchicqueh* jouent le rôle de forces spéciales, capables en outre de couvrir la retraite du gros des troupes en cas de besoin. Aigles, jaguars et autres n'ont pas qu'une fonction combattante. Ils forment en plus l'encadrement de la troupe. En temps de paix, leurs maisons servent d'état-major. Impossible cependant de chiffrer leur effectif : « *Les statistiques sont trop peu fiables* », regrette Ross Hassig. Ce qu'on peut dire en revanche, c'est que ces troupes « professionnelles » participent à toutes les batailles, à la différence des « conscrits »

qui tournent au rythme des levées. Ce qui leur permet d'accroître encore leur expérience et contribue à les rendre toujours plus redoutables. Cela n'illustre toujours pas, cependant, leur spécificité : toutes

les cités-États du Mexique ancien disposaient vraisemblablement de castes comparables. Pourtant, seuls les Aztèques ont conquis un empire.

La guerre comme moteur social et impérial

En fait, l'originalité des ordres d'élite aztèques tient à leur recrutement. Pour bien saisir la spécificité, il faut d'abord savoir que dans les systèmes sociaux hiérarchisés que sont les cités-États du Mexique ancien, appartenir à un ordre guerrier, quel qu'il soit, implique d'avoir le « sang bleu ». Les guerriers jaguars et aigles n'échappent pas à la règle, mais avec de subtils ajouts... D'abord, les Aztèques ont compris l'importance des gros bataillons. Aussi ouvrent-ils le métier des armes à toute la société masculine : alors que la guerre chez les Mayas est une affaire d'élite confiée à 2 à 5 % de la population, les Aztèques recrutent chez tous les hommes entre 18 et 35 ans, soit environ 12,5 % de la population. Sur cette base démographique élargie, qui permet aux Aztèques supérieurs en nombre d'envelopper les ailes de leurs

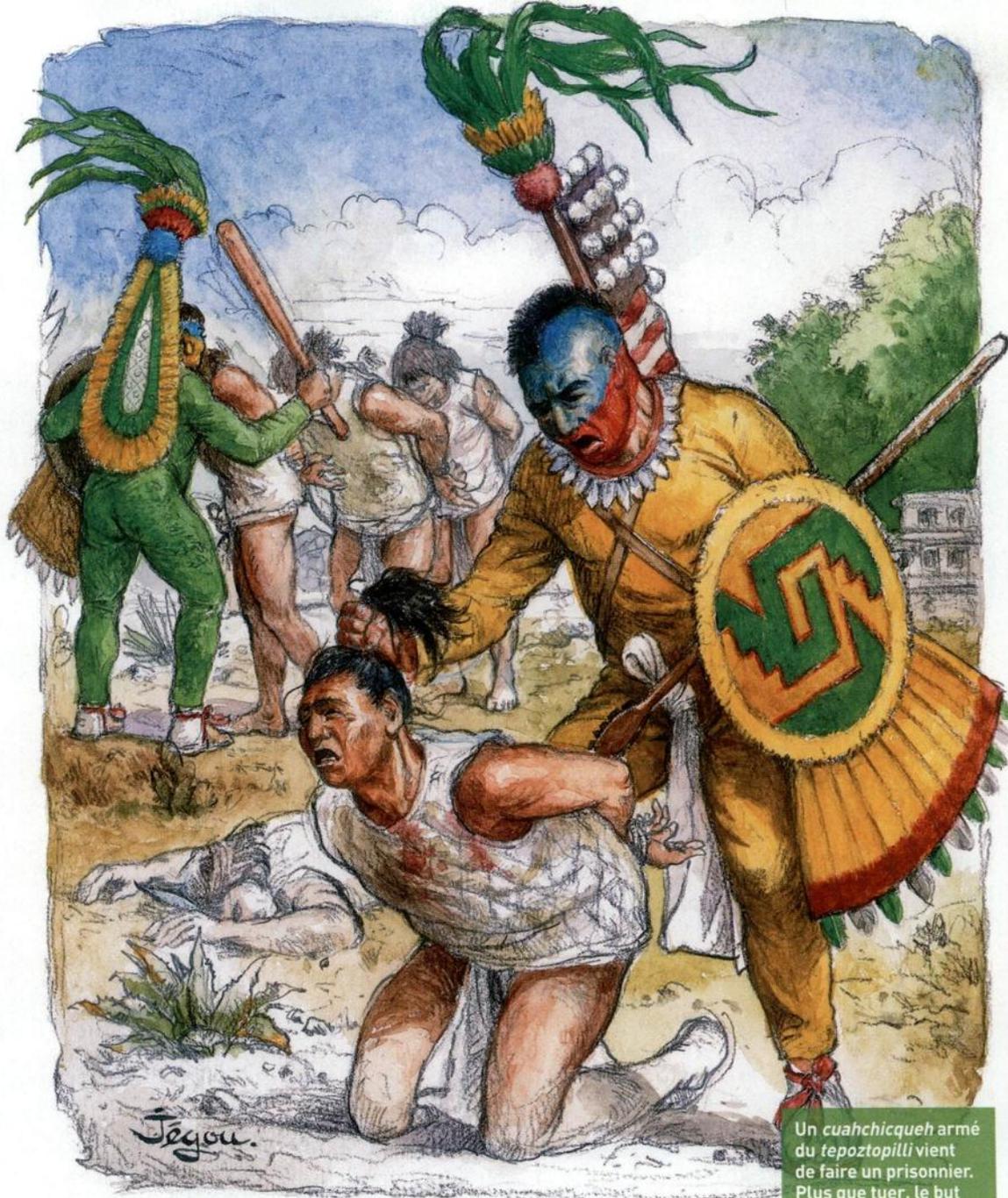
La guerre des fleurs n'est pas un cadeau

À la différence des Romains ou des Espagnols, par exemple, les conquérants aztèques n'occupent pas le territoire ennemi mais le soumettent au racket mafieux : payez le tribut, ou gare ! Cette méthode a l'avantage de ne pas disperser la troupe en innombrables garnisons. En cas de résistance, Tenochtitlán entame alors une « guerre des fleurs » (*xochiyaoyotl*). Le sens précis du terme — qui associe bien la notion de fleur (*xochi*) à celle de conflit (*yotl*) — fait toujours débat. Ce qui est certain, en revanche, c'est qu'il ne s'agit pas d'un envoi mutuel de bouquets, mais plutôt d'une sorte de guerre d'usure à intensité croissante. On démarre par des combats rituels, avec libération des prisonniers, pendant que les éventuels alliés de l'ennemi sont soumis à une pression... insistante. Puis, si la résistance ne cède pas, la violence va croissant jusqu'à la bataille rangée et même au sacrifice complet d'une population sous le couteau rituel. Avec convocation obligatoire des alliés au spectacle, histoire de leur inspirer ce que le spécialiste Ross Hassig appelle, littéralement, une « sainte terreur ». Il est rare cependant d'en arriver là : l'envoi d'un ou plusieurs *xiquipilli* (des brigades de 8 000 hommes) suffit généralement à obtenir la soumission. Servies par un réservoir humain considérable, les armées aztèques n'ont guère qu'une limite : la logistique. Faute d'animaux de bât, la nourriture voyage par porteurs. En pratique, calcule Ross Hassig, le rayon d'action d'une armée en territoire ennemi ne dépassait guère une soixantaine de kilomètres.

adversaires sur le champ de bataille, se greffe une exigence qualitative : « Tenochtitlán a systématisé l'ins-truction militaire, à un niveau que les autres cités-États rivales n'ont jamais atteint », explique Ross Hassig. Des écoles spéciales appe-lées *calmecac* enrôlent les jeunes nobles de 6 à 13 ans. Si l'ensei-gnement qui leur est prodigué est de moindre qualité et plus tardif, les roturiers bénéficient aussi d'une formation militaire dispensée dans des établissements spéciaux appelés *tepochcalli*. Reste à ajouter sur ce système déjà efficace la motivation conquérante. C'est là qu'intervient le père fondateur de l'empire, Moctezuma Ilhuicamina.

L'idée du grand homme est fort simple : tout guerrier pourra, s'il capture quatre ennemis au combat, gagner sa peau de jaguar ou ses plumes d'aigle. Pour les nobles, c'est une distinction intéressante. Mais pour les roturiers auquel le droit est également accordé, c'est une ascension sociale inespérée. « Attention, il ne s'agit pas d'une remise de badge automatique : cette élévation reste une faveur et une prérogative royale », souligne Ross Hassig. Les promotions, en outre, ne sont accordées qu'au compte-gouttes et les élus sont qualifiés de *cuaupipiltin* (« n'oublie pas tes racines »), statut inférieur qui évoque la « noblesse d'Empire » inventée par Napoléon pour les mêmes rai-sons. Mais la simple possibilité d'un changement de statut social par la voie des armes crée un formidable appel d'air. « L'effet de la mesure est si puissant que sous le règne de l'empereur Tizoc [1481-1486, le deu-xième successeur de Moctezuma I^{er}] la "vieille" noblesse s'inquiète de voir son sang dilué et exige de durcir les conditions d'admission », sou-ligne Ross Hassig.

Ce succès est compréhensible : faire partie de la noblesse offre en effet une foule de privilèges. Somptuaires pour commencer : les guerriers jaguars, par exemple, affichent bijoux spéciaux et vêtements militaires en toutes circonstances et portent sandales et vêtements de coton dans le palais impérial. Les plaisirs guerriers font partie du lot : les élus ont le droit de manger de la chair humaine, de boire l'*octli* (une boisson alcoolisée tirée de la fermentation d'un agave) et d'entretenir des concubines. Devenir noble, c'est en outre devenir libre, en s'affranchissant du carcan des grandes maisons (*calpollī*) qui struc-turent traditionnellement la société,



Jégo.

et accéder, par les honneurs et l'attribution de terres, à la richesse. « Ainsi, l'aigle et le jaguar peuvent-ils s'offrir sur le marché des protec-tions et armes de meilleure qualité que celles distribuées par l'État aux simples soldats, ce qui accroît encore leur valeur militaire », note Ross Hassig. Enfin, dernier avantage mais non le moindre, la noblesse et les biens acquis par la voie des ordres guerriers sont transmissibles aux enfants.

La clé de voûte d'un cercle vertueux

En ouvrant par le bas ses ordres guerriers, Moctezuma I^{er} ne fait que retrouver une des vieilles recettes des grandes armées impériales. Comme le soldat de l'an II qui part « avec un bâton de maréchal dans sa musette », le guerrier aztèque

bénéficie d'une motivation sans égale qui explique (au moins en partie) une expansion impériale spectaculaire. Parti de la périphérie de l'actuelle ville de Mexico en 1440, l'Empire aztèque contrôle, à sa fin en 1519, la quasi-totalité du Mexique central jusqu'au Guatemala, un territoire de plus de 200 000 km² (soit un peu moins que la Grande-Bretagne, Écosse comprise) comptant 15 mil-lions d'âmes. Tenochtitlán, une des plus grandes métropoles du monde avec 200 000 habitants, semble invincible, au sommet de sa puissance. Et pour-tant... Faute de disposer d'aigles et de jaguars, les dernières cités-États qui échappent encore à la rapacité aztèque, en situation désespérée, trouveront une troupe de choc pro-videntielle, caparaçonnée d'acier et assoiffée d'or : les conquistadors espagnols d'Hernán Cortés. ■

Un *cuauchicqueh* armé du *tepoztopilli* vient de faire un prisonnier. Plus que tuer, le but des guerriers aztèques est de capturer des adversaires à sacrifier, unique moyen d'accéder à la noblesse via les troupes d'élite.

Pour en savoir +

- *Aztec Warfare: Imperial Expansion and Political Control*, Ross Hassig, University of Oklahoma, 1995.
- *War and Society in Ancient Mesoamerica*, Ross Hassig, University of California Press, 1992.
- *Aztec Warrior: AD 1325-1521*, John Pohl et Adam Hook (ill.), Osprey, 2001.
- « Les Peuples du soleil », *SVJ Hors-série* n° 83, août 2010.

Guibert, le stratège des

Propos recueillis par Laurent Henninger

Grand penseur du XVIII^e siècle, Guibert est pourtant méconnu. Visionnaire quand il entrevoit la force armée comme un outil de dissuasion, bien ancré dans son époque quand il prône une stricte séparation entre le peuple et l'armée.

Thierry Widemann éclaire cette figure restée dans l'ombre de la Révolution.



Docteur et chercheur en histoire à l'Institut de recherche

stratégique de

l'École militaire (Irsem),

Thierry Widemann est

spécialiste de l'histoire

militaire du XVIII^e siècle

et plus généralement

de l'histoire de la pensée

stratégique. Il prépare

actuellement un *Frédéric II*,

chef de guerre pour

les éditions Tallandier.

Le 5 novembre 1757, à **Rosbach** en Saxe, l'armée française de 54 000 hommes conduite par le prince de Soubise est anéantie par les 22 000 Prussiens de Frédéric II.

Nommé ministre de la guerre par Louis XVI en 1775, Claude Louis comte de **Saint-Germain** (1707-1778) réalisa dans l'armée française des réformes dans l'organisation et le matériel (la nouvelle artillerie Gribeauval). Il s'attira de nombreux adversaires en voulant introduire en France la discipline prussienne. Ce qui le força à la démission en 1777.

La **division** moderne est un regroupement de régiments d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie constituant une formation interarmes pouvant combattre de façon autonome.

G&H: « Guibert, connais pas ! » serait-on tenté de dire en préambule. Avouez que ce penseur est inconnu de l'immense majorité.

Thierry Widemann: Oui, comme tous les penseurs militaires français du XVIII^e siècle. Et pourtant cette période est la plus riche de l'histoire des idées militaires en France.

Que sait-on de l'homme ?

Jacques-Antoine-Hippolyte, comte de Guibert, naît à Montauban en 1743. Son père est déjà militaire et membre de l'état-major du maréchal de Broglie. Le fils rentre très tôt dans le métier des armes et suit son père sur les champs de bataille. Il est présent à **Rosbach** et participe à plusieurs campagnes de la guerre de Sept Ans (voir encadré p. 82). On le voit ensuite commander en Corse, en 1768-1769. Il sort de la conquête de l'île avec le grade de colonel et la croix de Saint-Louis. Sa carrière au feu a été brillante.

Mais son expérience sur le terrain s'arrête là...

Oui, ensuite il poursuit sa carrière militaire uniquement à Paris, « dans les bureaux ». Il devient le conseiller du comte de **Saint-Germain**, dont il va soutenir ardemment les réformes. Il finit maréchal de camp, ce qui était alors le premier grade des officiers généraux.

Et à la Révolution ?

Guibert tente une carrière politique et se présente à la députation pour la noblesse aux états généraux. C'est un échec. Il n'est en effet guère aimé par ses pairs... Il mourra l'année suivante, en 1790, à 47 ans, avec l'amertume d'avoir été rejeté.

A-t-il beaucoup écrit ?

Il nous a laissé trois livres principaux. Son premier, le plus connu et celui qui lui a valu de passer à la postérité, est l'*Essai général de tactique*, paru

en 1772 sous son nom, après une première parution quelques années plus tôt, sans nom d'auteur (c'est d'ailleurs cette édition anonyme qui sera critiquée par le roi de Prusse Frédéric II, qui ne savait donc pas qu'il lisait Guibert). Il y lance ses plus grandes idées, dont beaucoup sont politiques, comme celle de « régénération de la nation ». Puis, en 1779, il publie *Défense du système de guerre moderne*, où il revient en partie sur ce qu'il avait écrit dans l'ouvrage précédent car il y nuance beaucoup de choses. Enfin, en 1790, l'année de sa mort, il fait paraître un traité politico-militaire, *De la force publique considérée dans tous ses rapports*.

Ces livres sont-ils lus et reconnus de son vivant ou uniquement après sa mort ?

De son vivant. Lorsqu'il était en poste à Paris, il a mené une vie mondaine intense. On l'a beaucoup vu dans les salons philosophiques et littéraires. Ses œuvres étaient largement lues et commentées, et il sera même élu à l'Académie française. On peut dire sans exagération qu'il a été un des principaux auteurs militaires français de la fin de l'Ancien Régime.

On lui prête l'invention du système divisionnaire...

C'est inexact. L'idée de la **division** est née vers 1745 de diverses improvisations autour des colonnes de marche, dues notamment à Maurice de Saxe. Le roi de Prusse Frédéric II en a fait dix ans plus tard une structure permanente, mais ces « divisions » sont bien loin de ce que nous désignons généralement par ce terme. Elles demeurent des colonnes de marche à la composition changeante. Il n'y a pas d'état-major divisionnaire et, finalement, la division d'Ancien Régime reste un bloc sans autonomie qui vient prendre place dans le plan de déploiement prévu à l'avance.

Où est le progrès alors ?

Cette « division primitive » a quand même l'avantage d'accélérer la marche de l'armée et son déploiement. Guibert a quant à lui théorisé l'emploi de la division, imaginant qu'on pouvait l'employer autrement, souhaitant qu'elle devienne plus autonome et indépendante de l'ordre de bataille.

Voilà qui est très important, nous y reviendrons. Nous voudrions d'abord connaître sa position dans l'un des grands débats tactiques de l'époque : celui qui opposait les partisans de l'ordre mince (priviliégiant l'emploi du feu) à celui de l'ordre profond (priviliégiant le choc).

Il a nettement pris position en faveur du premier. Et a même pesé assez lourd dans ce débat, notamment dans son ouvrage *Défense du système de guerre moderne*, où il s'oppose radicalement à l'ordre profond, alors défendu par un disciple du chevalier de Folard, qui avait déclenché ce débat quelques décennies plus tôt. Mais il a aussi l'intelligence de prôner un compromis entre ces deux écoles puisqu'il se montre partisan de l'ordre oblique fédéricien, qui recommande de tirer parti du feu tout en dotant les armées d'une capacité de choc.

Revenons à sa pensée tactique...

La plus grande partie de son œuvre. C'est une pensée de très haute tenue, la meilleure synthèse qui soit de la tactique du XVIII^e siècle, de ce qu'on pouvait alors faire ou pas d'un point de vue tactique et technique. Il n'était d'ailleurs pas du tout rétrograde sur les questions technologiques, bien au contraire. Il prônait l'articulation entre les armes, avec équilibre et raison, et en entrant dans les détails. À ce titre, ses écrits constituent d'excellents manuels de tactique de cette époque. On peut prendre son Guibert sous le bras et savoir faire effectuer à des troupes un certain nombre

Lumières



■ Ordre mince ou profond ?

Le développement du fusil au XVIII^e siècle a entraîné une diminution progressive de la profondeur des rangs afin de pouvoir exploiter au maximum la puissance de feu. Mais ces lignes trop minces rendaient les manœuvres difficiles. D'où une réaction, dont le chevalier de Folard (1669-1752) fut à l'origine, qui consistait à organiser l'armée en colonnes et à miser, non sur le feu des fusils, mais sur le choc à la baïonnette. Le roi de Prusse Frédéric II (1712-1786) inventa un compromis, l'ordre oblique : il s'agissait d'une manœuvre en ordre mince, mais avec une aile renforcée qui portait l'attaque, et une autre aile, dite refusée, que l'on laissait en retrait, prête à intervenir (voir G&H n° 1, p. 62). C'est ainsi que les Prussiens écrasèrent des Autrichiens deux fois plus nombreux, à Leuthen en Silésie, le 5 décembre 1757 (ci-contre, la ligne des grenadiers).

G. Rava '00



de manœuvres, selon les circonstances, le terrain, etc.

Un cliché couramment répandu le présente comme le penseur annonçant les armées de la Révolution française. Qu'en est-il ?

C'est très abusif. S'il a « senti » en effet l'arrivée des armées de masse (et, en ce sens, il fut un visionnaire), ce sera pour déplorer cette tendance historique. Car le système de guerre moderne qu'il prône n'est pas un système qu'il conviendrait de créer dans le futur, mais bel et bien une description du système militaire en vigueur au XVIII^e siècle, et qu'il s'agirait de préserver avec une nette séparation entre le peuple et l'armée. Pour Guibert, il ne faut en aucun cas que ces deux entités soient mélangées, ce serait alors le règne de la barbarie.

Il aurait donc été en quelque sorte un penseur des Lumières allant exactement à l'inverse de ce que réalisera la Révolution ?!

Absolument. Guibert fut à tous égards un homme du XVIII^e siècle, et en particulier de la frange la plus éclairée de la noblesse. Moderne, progressiste, libéral (au sens que l'on donnait alors à ce mot), mais certainement pas révolutionnaire. En fait, il est celui qui a le mieux théorisé l'art de la guerre du XVIII^e siècle. Il ne fut en rien l'annonciateur de la « guerre totale ».

Et Napoléon ? On lit un peu partout que Guibert fut son grand inspirateur...

Il l'a lu, bien entendu. Mais de là à en faire son mentor intellectuel, c'est encore une fois abusif. Dans ses conversations de Sainte-Hélène, l'Empereur niera avoir une dette envers lui. Cela dit, ces critiques ne doivent pas être prises au pied de la lettre dans la mesure où, à Sainte-Hélène, il critiquera tous les théoriciens militaires des XVII^e et XVIII^e siècles, y compris Turenne ! Il voulait apparaître aux yeux de la postérité comme le grand innovateur.

En réalité, Napoléon a surtout bénéficié d'un système déjà mis en place, et qu'il a perfectionné.

Vous voulez parler de la division ?

Oui, mais Napoléon saura aller plus loin avec la création du corps d'armée, qui englobait plusieurs divisions et possédait un état-major dédié. Il voulait doter ces véritables « fractales d'armées » de la capacité d'autonomie que ne possédaient pas les divisions de Guibert. Toutefois, Guibert avait bel et bien écrit qu'il conviendrait idéalement que les divisions puissent disposer de l'autonomie suffisante pour que, en arrivant à proximité du champ de bataille, cette autonomie permette au stratège de choisir au dernier moment son dispositif de bataille. Et cette capacité à pouvoir décider du déploiement au dernier moment constitue effectivement un élément central de l'art de la guerre napoléonien.

Et après l'Empire, quelle sera la postérité de Guibert ?

Pratiquement aucune. On n'a véritablement commencé à le relire que dans les années 1970 parce qu'on pensait qu'il pouvait constituer une sorte de « Clausewitz national », ce qui est totalement usurpé puisque, rappelons-le, Guibert n'a en rien pensé les guerres de masse qui apparaissent avec le XIX^e siècle. Finalement, il n'a été que l'homme de son temps, et il n'est que très partiellement utile pour penser d'autres ères de l'histoire des guerres. Dans le domaine de la tactique, s'il a réalisé une synthèse parfaite, il innove relativement peu. Ses innovations portent sur l'amont du champ de bataille, en l'occurrence sur le système divisionnaire. Mais ces divisions ne possèdent que très peu d'autonomie et doivent constamment cheminer à portée les unes des autres pour pouvoir se regrouper très rapidement en cas de mauvaise rencontre. Résultat : la possibilité de créer de l'incertitude chez l'adversaire est très limitée. En outre, si la division permet d'accélérer et de faciliter le déploiement des troupes sur le champ de bataille, après, le dispositif reste assez figé et manque de souplesse. On reste ainsi soumis aux limites des très rigides dispositifs de l'époque. Guibert écrit que les troupes doivent se former impérativement sur trois rangs (ordre mince), et jamais plus. Or, des troupes déployées de façon aussi linéaire, si elles peuvent produire un feu important, ne disposent également que d'une capacité offensive limitée.



Ce portrait, publié en 1840 dans *Le Plutarque français, vies des hommes et des femmes illustres de la France*, fait de Guibert l'officier d'Ancien Régime idéal, élégant et éclairé. Mais sa postérité après l'Empire sera pratiquement nulle.

La guerre de Sept Ans, premier conflit mondial
 Sans doute l'un des plus grands – si ce n'est le plus grand – conflits du XVIII^e siècle. De 1756 à 1763, il opposa, en Europe comme sur les océans et dans les colonies (Amérique, Indes), la Grande-Bretagne et ses alliés (Prusse et Portugal, principalement) à la France, alliée à l'Espagne, l'Autriche, la Russie, la Suède, la Saxe, la Bavière, etc. C'est au cours de cette guerre que la France perdit le Canada et les Indes, et que se constitua par conséquent l'Empire britannique qui allait dominer le monde au siècle suivant. Certains historiens n'hésitent pas à qualifier ce conflit de « vraie première guerre mondiale ».

On peut donc dire qu'il a réhabilité la manœuvre plus que l'offensive ?
 Tout à fait. Pour l'offensive, il faudra disposer du corps d'armée napoléonien (pour créer de l'incertitude) et de formations en ordre mince aux côtés de formations en ordre profond (pour pouvoir fournir un effet de choc), ce que l'on verra sous la Révolution. C'est d'ailleurs à partir de là que l'on va véritablement penser l'offensive, tant stratégique que tactique. J'ajouterais que Guibert ne parle jamais de la poursuite, qui sera l'instrument de destruction de l'armée adverse et un principe éminemment napoléonien. Pour Guibert, comme d'ailleurs pour la plupart des esprits de son temps, « ça ne se fait pas » ! Et pas uniquement pour des raisons morales ou politiques, mais bien aussi pour des raisons pratiques. Poursuivre, c'est prendre le risque de tomber sur une résistance inattendue et transformer une victoire en défaite. Et puis, l'objectif d'une guerre, c'était d'obtenir une bonne paix, pas de conquérir un empire.



Reichs Armee. B. Die Preussische Armee. C. Retirade der Französischen und Reichs Armee.

En 1757, Guibert, alors âgé de 14 ans, assiste à la débâcle de Rossbach, où l'armée française est mise en déroute par les Prussiens (en bas de l'image). De ce traumatisme va surgir la pensée novatrice du futur maréchal de camp.

Ça n'était pas de la frilosité, mais parce que son époque pensait — et lui avec — que l'efficacité militaire ne passait pas par cette destruction de l'armée adverse. Il ne fallait pas créer des haines, ni empêcher des négociations ; c'était, tout à la fois, immoral et inutile. Une fois de plus, il nous montre qu'il était un véritable penseur stratégique, c'est-à-dire politico-militaire.

« Pour lui, la force armée est un outil de dissuasion. La guerre reste légitime, la conquête non. »

Et qu'en est-il de son dernier ouvrage, le traité sur la force publique ?
C'est là encore un ouvrage important, dans lequel il établit une distinction très nette entre la force « du dedans » et celle « du dehors ». Guibert considère qu'on ne peut préserver les libertés publiques dans un État qu'à la condition qu'existe cette claire distinction entre ces deux forces,

lesquelles, en outre, ne doivent pas relever de la même autorité. La force du dehors doit relever du pouvoir exécutif, celle du dedans du législatif. Son maître à penser philosophique était Montesquieu. Enfin, son idée de « régénération » sert à construire, en amont, une motivation des troupes

permettant de ne pas avoir recours à ces armées d'automates à la prussienne et de ne pas mettre en œuvre une discipline

« avilissante », le mot est d'époque. Les Lumières cherchent à obtenir l'efficacité des armées Frédériciennes, mais refusent de transformer les hommes en automates.

Cela peut-il être utile de le lire pour penser les conflits actuels ?
Peut-être pour y trouver une théorie de la dissuasion, qui n'a évidemment

rien à voir avec notre conception actuelle, fondée sur l'arme nucléaire. Guibert a opté pour un système militaire sachant se montrer dissuasif, en particulier à la suite du véritable traumatisme qu'a représenté la guerre de Sept Ans par sa violence et sa durée. Avant ce conflit, on comptait sur l'équilibre international et sur le droit pour préserver la paix en Europe au nom d'une homogénéité culturelle. Après, ce rêve a volé en éclats, et l'on a commencé à penser que la force armée constituait l'outil principal de cette dissuasion. Guibert a bien vu cela : on doit disposer d'une force armée permettant de dissuader un agresseur, mais tout en restant dans une condamnation de la conquête, ce qui est une caractéristique de la pensée des Lumières. La guerre n'est pas illégitime, la conquête si ; on peut donc se défendre, ou se porter au secours d'un allié, réparer une injustice, en bref, se situer dans le cadre de la « guerre juste » telle qu'elle avait été définie dans l'Antiquité tardive ou aux XVI^e et XVII^e siècles. ■

Pour en savoir +
Pour lire Guibert
• *Essai général de tactique*, coll. Stratégies et Doctrines, Economica, 2004.
• *La Force publique*, coll. Stratégies et Doctrines, Economica, 2005.
Les deux ouvrages comportent une longue préface de Jean-Pierre Bois.

Paris fous pour gagner la Mer

Par Pierre Grumberg

LE RADEAU QUI MÉDUSE

Ce curieux édifice n'est pas un projet français mais un fantasme anglais gravé vers 1805 : un énorme radeau capable en principe de transporter 60 000 hommes, fortifié façon Bastille et mu... par des moulins à vent !

LA TERREUR S'EXPORTE PAR LES AIRS

Napoléon, qui s'est servi des ballons en Italie, aurait confié en 1804 à Sophie Blanchard, « aéronaute des fêtes officielles » et épouse du premier conquérant aérien de la Manche, l'étude d'un plan d'invasion. Elle est assez expérimentée pour savoir que l'affaire, laissée au bon vouloir du vent, est irréaliste. Mais les Anglais ont peur : 140 ans avant le Blitz, les airs inspirent déjà la terreur.

Du cap Gris-Nez aux falaises de Douvres, il n'y a guère que 33 km : une journée de marche pour le fantassin de 1805. Qui, mais voilà, si l'armée française peut faire des miracles aux mains de Napoléon, elle ne sait ni marcher sur les eaux ni passer sur le corps estropié de l'amiral Nelson. Pour passer en Angleterre et régler son compte à l'armée britannique — car personne ne doute de l'issue du combat — il faut innover... Tous les plans présentés ici ne sont pas forcément des vues de l'esprit. Creuser, on sait faire : Napoléon fait percer entre 1802 et 1809 un tunnel fluvial de 5 670 m à Riqueval dans l'Aisne (toujours en service). Au début du XIX^e siècle, les Français sont également les leaders mondiaux incontestés de l'aérostation

à hydrogène. Le passage de la Manche par les airs n'est plus une fiction depuis longtemps : le grand pionnier Jean-Pierre Blanchard et son financier américain John Jeffries l'ont réussi le 7 janvier 1785 en volant de Douvres à Guînes (à quelques kilomètres au sud de Calais) en 2h25. De là à régulariser la liaison... Le danger apparaît clairement le 15 juin suivant, lorsque François Pilâtre de Rozier, premier pilote d'une montgolfière en 1783, devient également la première victime du transport aérien : il se tue avec son passager en tentant de repasser la Manche en sens inverse. L'accident montre bien à quel point passer à l'échelle industrielle demeure irréaliste. En fait, la seule chance d'invasion réside dans la flotte franco-espagnole de l'amiral Villeneuve. Rêve transformé en cauchemar le 21 octobre 1805 au large d'un cap baptisé non pas Gris-Nez mais Trafalgar. ■

che

UN NOUVEAU REGARD DANS LES CIEUX

Né le 29 octobre 1793, le corps des aéroliers français du colonel Jean-Marie-Joseph Coutelle, alimenté en hydrogène par les procédés de Jacques-Nicolas Conté, donne aux Français un atout fabuleux : décrypter du ciel les mouvements ennemis. L'idée de transformer les ballons en transports est dans l'air dès 1798, comme en témoigne une célèbre gravure de l'époque.

À CHEVAL SOUS LA MER

En 1801, l'ingénieur des Mines Albert Mathieu-Favier imagine un double tunnel superposé dont l'aération serait assurée par des tubes ouvrant au-dessus de la mer et qui conduirait de Calais à Douvres en cinq heures de calèche. Le projet est présenté en 1802 à Bonaparte et discuté avec le politicien britannique profrançais Charles James Fox pendant la brève paix d'Amiens. Mais la reprise de la guerre fait abandonner le projet, de toute façon irréalisable. Le premier tunnel sous l'eau n'est creusé qu'entre 1825 et 1843, sous la Tamise, grâce aux inventions d'un royaliste français immigré, Marc Brunel.

UN D-DAY À L'ENVERS

Sans illusion sur les méthodes d'invasion « alternatives », Napoléon mise sur du solide. Pour jeter sur l'Angleterre les 160 000 soldats et 9 000 chevaux (plus quinze jours de vivres et munitions) qu'il estime nécessaires, le Premier Consul construit 1 070 engins de débarquement, armés par 11 400 marins. Mais cet effort, sans l'assurance d'une semaine de météo clémente et surtout de l'absence de la Navy, n'est pas tellement plus réaliste qu'une traversée en ballon.

« Avec l'effacement de l'État au cours du Haut Moyen Âge, naît une classe de professionnels de la guerre à cheval, au service des propriétaires terriens. »

Le chevalier, un missile au

Par Nicolas Chevassus-au-Louis

La masse d'un énorme cheval et celle d'un homme, concentrées au bout d'une lance et projetées au galop : la force de percussion d'un chevalier médiéval équivaut à celle d'un boulet de canon ! Mais voilà : l'intelligence qui dirige ce boulet n'obéit pas seulement aux lois de la balistique...

L'énergie cinétique

désigne l'énergie que possède un corps lorsqu'il est en mouvement. Elle est égale à la moitié du produit de sa masse, exprimée en kg, par le carré de sa vitesse, exprimée en m/s.

Les hommes de guerre du Moyen Âge en étaient persuadés : un chevalier vaut dix combattants à pied. Par l'extraordinaire puissance de leurs charges, culbutant, taillant et débandant les rangs ennemis, les chevaliers passaient pour décider du sort des batailles.

Du Richard Cœur de Lion des croisades au Bertrand Du Guesclin de la guerre de Cent Ans, le preux chevalier est le personnage central des chansons de geste qui vantent ses exploits. Mais surclassait-il vraiment les autres combattants ?

Les historiens en sont aujourd'hui bien moins convaincus que ne l'étaient les contemporains.

« *Que quiconque tient un fief de chevalier ait un haubert, un heaume, un écu et une lance* », déclare un édit du roi Henri II d'Angleterre, en 1181. La lance est, avec l'épée — tellement évidente qu'Henri II ne la mentionne pas —, la principale arme offensive. Une arme de choc et non pas de jet. Côté défensif, le chevalier porte son écu à la main gauche. Le casque appelé heaume couvre sa tête. Le haubert, une cote de mailles d'environ 12 kg, protège le corps des coups d'épée. Mais il est inefficace

contre la puissance de pénétration de la lance. On le double donc, à partir du XIII^e siècle, de plaques de métal protégeant le dos, les bras et la poitrine. C'est l'armure « de plates », qui va peu à peu se sophistiquer pour former une armure complète articulée : le harnois blanc du XV^e siècle, qui va rendre l'écu inutile et transformer le chevalier en un monstre cuirassé protégé — partiellement — des coups de lance comme d'épée.

En édictant ce que doit être l'équipement du chevalier, Henri II oublie cependant l'essentiel. Le détail qui change tout, auquel on ne pense jamais : les étriers. « *Le chevalier*

Pour être pleinement efficace et aussi dévastatrice qu'une salve d'artillerie, la charge des chevaliers doit être menée en haies, comme sur cette scène tirée du film *Kingdom of Heaven* qui retrace l'aventure des premiers croisés.



guidage... aléatoire

médiéval n'est pas, loin s'en faut, le premier cavalier lourd de l'histoire, rappelle Laurent Henninger, historien à l'Institut de recherche stratégique de l'École militaire. L'Empire romain finissant, tout comme les Thraces ou les Perses qu'il affrontait, possédait déjà une cavalerie cuirassée. » Oui, mais ces combattants montaient à cru, ou sur une simple couverture, et n'avaient pas d'étriers, invention venue d'Asie centrale et qui se diffuse lentement en Occident à partir du VI^e siècle. Sans étriers, impossible de diriger son cheval des pieds, ce qui immobilise toujours une main qui ne peut servir à porter les armes. Sans étriers, surtout, impossible d'encaisser le choc de la lance contre l'adversaire sans être désarçonné. « La généralisation de l'étrier en Occident est à l'origine d'une

véritable révolution militaire », poursuit Laurent Henninger. La révolution, c'est la puissance du choc. Phénoménale. Sans précédent. Grâce aux étriers et à la selle d'arçon (voir p. 88) dans laquelle il s'emboîte littéralement, le cavalier ne fait qu'un avec son cheval. Le premier pèse, équipement compris, environ 100 kg. Le second, de races spécialement sélectionnées pour leur force, plus de 600 (voir encadré p. 90). Résultat : lors de la charge, c'est une masse de quelque 700 kg qui arrive lancée à 20 km/h. Soit la même énergie cinétique concentrée sur la pointe de la lance que celle d'un boulet d'une livre (500 g) parvenant à 200 m/s (vitesse estimée des projectiles de l'artillerie de la fin de la guerre de Cent Ans) sur sa cible ! Un chevalier, c'est en fait un projectile hippomobile guidé. Encore faut-il parvenir à concentrer

Le cavalier normand du XI^e siècle est protégé par sa broigne, une tunique d'étoffe épaisse ou de cuir recouverte d'écaillles, de petites plaques ou d'anneaux de fer. Ou parfois par un haubert, ou cotte de mailles, qui couvre aussi la tête. Il porte un grand bouclier en forme d'amande, en lattes de bois couvertes de cuir. Sur sa tête, un casque conique à nasal, parfois en forme de croix. Son épée lui sert à trancher (arme d'estoc) plus qu'à percer (arme de pointe). Sa lance mesure environ 2,5 m.



LE CHEVALIER DU XIV^e SIÈCLE

LA SELLE :

La pièce principale de la selle est son **arçon**, une armature rigide en bois qui permet de répartir sur le corps du cheval le poids du cavalier et offre à ce dernier une meilleure stabilité. La selle est profonde et enveloppante, avec un **troussequin** (partie arrière) particulièrement relevé pour que le chevalier s'emboîte sur sa monture. Une **sous-ventrière**, une courroie de poitrail et une **croupière** rendent la selle solidaire du cheval. Les **étriers** sont reliés à l'arçon par des **étrivières** de cuir. Leur solidité est cruciale pour absorber le choc.

L'ensemble de l'armure pèse une vingtaine de kilos et permet au chevalier de monter seul en selle, mais aussi de combattre à pied. Seules les armures de tournoi dépassent les 50 kg et nécessitent des treuils pour installer le chevalier sur sa monture.

La **dague**, d'une vingtaine de centimètres, est appelée « **miséricorde** » : elle sert à achever l'adversaire défait... ou à l'en menacer pour obtenir rançon.

LE CHEVAL :

Le **destrier** mesure environ 1,50 m. Une taille aujourd'hui ordinaire ; mais alors un « **grand cheval** », comme le disent les chroniques médiévales, d'une trentaine de centimètres plus haut que les bêtes de somme. C'est le plus souvent un **étalon**, préféré pour son sang chaud.

De frêne, de pommier ou de hêtre, la **lance** mesure plus de 3,5 m et pèse une quinzaine de kilos. Elle est souvent ornée d'un **fanion** indiquant le rang de celui qui la porte. À son extrémité, un **arrêt de pointe** évite qu'elle ne pénètre trop profondément dans le corps de l'adversaire et qu'il soit impossible de l'en retirer. À l'autre extrémité, une **rondelle d'arrêt** pour la main vise à amortir le recul lors du choc.

Le chevalier a également une **épée** pesant 2 à 3 kg. Il donne souvent un nom à cette arme dont il ne se sépare jamais. La fabrication de ces chefs-d'œuvre d'armurerie nécessite quelque deux cents heures de travail. L'épée est surtout utilisée lors de combats démontés, fréquents dans les mêlées qui succèdent aux charges.

La tête est protégée par un **bassinet** d'acier de 3 kg, dont la visière est abaissée lors des combats. Il protège aussi la nuque en s'emboîtant sur les plaques protégeant les épaules. Sa forme est souvent légèrement conique, de manière à dévier les coups.

Son **haubert**, ou cotte de mailles, est renforcé par des plaques métalliques aux endroits sensibles (épaules, genoux et torse), et recouvert d'une cotte de plates faites de lames de fer.

L'**écu** en bois est orné des armoiries personnelles. La chevalerie entraîne la création d'un art et d'une science spécifiques : l'héraldique.

La tête est particulièrement protégée par un **chanfrein**. Il est souvent orné d'une pique qui fait ressembler le destrier à une licorne.

La protection du destrier est appelée la **barde**. En cuir bouilli, plus rarement en métal, elle pèse une trentaine de kilos.

Des **chausses** de fer protègent les pieds.

Les **éperons** à molette mesurent plus de 4 cm.

Le cheval est également couvert d'un **caparaçon**, pièce de toile épaisse qui protège un peu des coups, mais permet surtout de reconnaître le combattant par ses couleurs ou ses armoiries.

Les **fers** sont cloués au sabot. Le cheval y gagne en endurance, en stabilité, et en aptitude à galoper sur tous les terrains.

« La généralisation de l'étrier en Occident est à l'origine d'une véritable révolution militaire. »



dans la pointe de la lance toute cette énergie cinétique. La chose est loin d'être simple. Richard Alvarez, un Américain qui organise depuis des années des reconstitutions de joutes médiévales, en témoigne : « C'est le corps du cavalier qui, agissant comme un tampon, absorbe toute la violence du choc de la lance contre l'objectif. Il faut souligner que la force, la masse et l'entraînement du cavalier sont les points clés pour convertir la masse du cheval lancé au galop en force d'impact. » Si la lance n'est pas parfaitement perpendiculaire à l'objectif, elle risque de dévier et d'entraîner une chute. Si la vitesse de charge est trop élevée, la lance risque de se rompre ou de désarçonner le cavalier. Des années d'entraînement sont nécessaires avant de maîtriser la technique de la charge montée.

Les cavaliers normands ouvrent la marche

C'est au cours du XI^e siècle que cette nouvelle méthode de combat est progressivement mise au point par les cavaliers normands. La tapisserie

de Bayeux montre que la charge de cavalerie est déjà utilisée lors de la conquête de l'Angleterre par les **Normands** du duc Guillaume. Elle fait à nouveau merveille lors de la prise de la Sicile et du Sud de l'Italie. Les fulgurants succès des guerriers normands entraînent la généralisation rapide de cette nouvelle méthode de combat dans tout l'Occident.

Cet essor est indissociable de l'achèvement de la mise en place, au tournant de l'an mille, de la société féodale. « Avec l'effacement de l'État en Occident tout au long du Haut Moyen Âge émerge une classe de professionnels de la guerre à cheval, employée pour le maintien de l'ordre par les propriétaires terriens », rappelle l'historien Benjamin Deruelle, de l'université Paris 1. Mais la chevalerie n'est pas seulement une classe de guerriers qui se consacrent dès leur adolescence à un entraînement intensif. C'est aussi toute une culture, qui privilégie la bravoure, le défi, le combat singulier, les beaux exploits individuels que chanteront

Le chevalier du début de la guerre de Cent Ans a troqué le grand heaume pour un bassinnet à visière, tout aussi efficace et bien plus commode. Même s'il n'a pas renoncé au haubert, son armure compte de plus en plus de plaques d'acier qui s'emboîtent entre elles. La protection améliorée qu'elle fournit permet de réduire la taille de son bouclier rectangulaire.

Son épée s'est allongée et pèse 2 à 3 kg.

Le chevalier des croisades porte le haubert, formé de dizaines de milliers d'anneaux de fer rivetés. Il pèse une douzaine de kilos. Il est renforcé de plaques de cuir bouilli, de métal, ou même d'os de baleine aux endroits sensibles. Sa tête est mieux protégée par un lourd heaume intégral de 3 kg, qui protège tout le visage. Des trous permettent la respiration.

Sa lance s'est allongée pour atteindre 3,5 m. Son bouclier porte à présent ses armoiries.



ensuite les poètes. « La nouvelle technique de la charge constitue une révolution qui fait éclore la chevalerie proprement dite, isolant du reste des guerriers ceux qui combattent d'une manière particulière et spécifique et qui vont développer une éthique, un code déontologique, et une idéologie qui leur sont propres », observe le médiéviste Jean Flori dans *Chevaliers et chevalerie au Moyen Âge* (Hachette, 1998).

Or, pour être pleinement efficace et aussi dévastatrice qu'une salve d'artillerie, la charge doit être menée en haies. Parfois, ça marche... Et même brillamment ! Lors de la première croisade, c'est la sortie, le 28 juin 1098, des chevaliers francs assiégés et affamés dans Antioche qui permet de mettre en déroute l'armée turque et d'ouvrir le passage vers Jérusalem, qui sera prise quelques mois plus tard. « Un Celte [un des noms donnés à cheval est invincible et capable de percer jusqu'aux remparts de Babylone », reconnaît alors la princesse byzantine Anne Comnène. Lors du fameux Dimanche de **Bouvines**, le 27 juillet 1214, les chevaliers sauvent la mise à Philippe Auguste. Plus de deux siècles plus tard, alors que l'artillerie commence à faire son apparition, ce sont encore leurs charges qui permettent les victoires françaises de Formigny (1450) et Castillon (1453) qui achèvent la guerre de Cent Ans. À chaque fois, la cohésion de la haie de chevaliers lancés au galop fait la différence. Mais il n'est pas rare qu'un chevalier, avide de gloire, se lance seul contre un ennemi repéré dans les rangs

Descendants de Vikings sédentarisés, les **Normands** entament au XI^e siècle une expansion dont l'épisode le plus connu est la bataille d'Hastings (1066), point culminant de la conquête de l'Angleterre des Anglo-Saxons par Guillaume le Conquérant.

■ Bien cher équipement

Le chevalier se doit d'acquiescer son équipement et d'en assurer l'entretien. Outre ses armes, fort coûteuses, il doit disposer en permanence d'au moins trois chevaux de guerre et d'autant d'écuriers qui l'accompagneront sur le champ de bataille. Au XII^e siècle, le coût de l'équipement absorbe le revenu annuel tiré d'une seigneurie de 150 ha de terres ! En période de paix, les chevaliers les plus pauvres ne peuvent guère compter que sur les récompenses gagnées lors de tournois. En temps de guerre, le chevalier est rémunéré par le suzerain qui l'emploie (au XIII^e siècle, un équipement complet coûte entre six mois et un an de solde). D'où la soif de butin et de rançons payées par des prisonniers qui animait les chevaliers, même les plus... chevaleresques.



ILLUSTRATION : ANGUS MCBRIDE/OSPREY



Le chevalier de la fin de la guerre de Cent Ans porte une armure de plates, composées de plaques métalliques s'emboîtant entre elles pour protéger la quasi-totalité du corps. Une des pièces maîtresses en est le plastron, d'une seule pièce de métal, qui protège le torse.

Sa lance, de plus en plus lourde, est fixée par un crochet à l'armure de poitrine pour en soulager le bras du poids. Son armure devient asymétrique : plus robuste et plus rigide à gauche, pour protéger des coups de lance, mais plus souple à droite pour permettre de manier l'épée lorsqu'il combat démonté.

en œuvre avec succès les cavaliers turcs lors des croisades. Combattants légers, ils se replient en bon ordre dès que chargent les Francs qui s'épuisent à les poursuivre.

Autre défense possible : piéger le terrain, y masquer des fossés, le hérissier de pieux, allumer un incendie... Mieux encore, former une masse compacte de fantassins armés de piques sur laquelle même les plus entraînés des chevaux refuseront de se précipiter. C'est en adoptant cette tactique du hérissier que les milices des villes flamandes battent la chevalerie de l'armée royale française à Courtrai (1302).

Enfin, les armes de jet, en acquérant de la puissance, deviennent au cours du Moyen Âge une parade possible contre la charge de cavalerie. À partir du XII^e siècle, l'arbalète, puis le long bow anglais (grand arc), font des ravages. « En réponse, la tactique d'emploi de la cavalerie évolue. Ce n'est plus elle qui débute le combat. On se met à l'utiliser une fois le front ennemi ouvert pour anéantir l'adversaire », explique Benjamin Deruelle. Puis viennent les premières pièces d'artillerie légères, plus menaçantes encore. La mort du chevalier Bayard, tué d'un coup d'arquebuse le 29 avril 1524 près de Milan, a longtemps été vue comme le symbole de la fin de la domination de la chevalerie sur les champs de bataille. Mais Benjamin Deruelle, qui s'apprete à soutenir sa thèse sur la chevalerie au XVI^e siècle, souligne que la charge de cavalerie lance baissée est encore employée lors des guerres de religion. Ce n'est que pendant la guerre de Trente ans (1618-1648) qu'elle est définitivement abandonnée. « Le XVI^e siècle est une période de grande incertitude quant à la doctrine militaire d'emploi de la charge de cavalerie. Le débat est à la fois

politique et tactique car la lance symbolise la noblesse. Soutenir qu'elle n'est plus efficace à l'heure de l'arme à feu, c'est ouvrir le débat sur la prédominance de la noblesse. »

Finalement, quel fut le rôle des chevaliers dans la guerre médiévale ? Indiscutablement prépondérant dans les batailles... sauf que les batailles furent rares ! Depuis une trentaine d'années, les médiévistes ont bien établi que l'essentiel des opérations militaires au Moyen Âge étaient soit des chevauchées, soit de longs sièges de châteaux forts (voir G&H n° 3, p. 66). Dans le premier cas, une troupe de cavaliers légers et mobiles pille et ravage le territoire ennemi. Dans le second, une armée de piétons, avec l'assistance indispensable d'ingénieurs construisant des machines de guerre, s'efforce d'obtenir la reddition d'un adversaire enfermé dans ses défenses, retardant le plus possible un assaut à l'issue incertaine. Et, dans tous les cas, les chevaliers sont peu utiles. Un seul d'entre eux valait-il vraiment dix combattants ? Une certitude : c'est à peu près la proportion que l'on observait dans les armées engagées sur les champs de bataille du Moyen Âge. Le reste, comme l'histoire de la Table ronde, tient tout autant de la légende que de l'histoire. ■

À **Bouvines**, l'armée de Philippe Auguste défait une coalition anglo-germano-flamande plus nombreuse qui menaçait d'envahir le royaume capétien centré autour de Paris. Cette bataille est perçue comme un des temps forts de l'émergence du sentiment national français.

Pour en savoir +

Livres • *La Recherche de la puissance. Technique, force armée et société depuis l'an mil*, W. Mc Neill, Economica, 1992.

• *La Guerre au Moyen Âge*, P. Contamine, PUF, 1980.

• *Chivalry*, M. H. Keen, Yale University Press, 1984.

Internet • Une chronologie illustrée par les collections du musée de l'Armée : www.invalides.org/images/armure-light/chron-armures.pdf

adverses. Et alors... Les grandes défaites françaises de Crécy (1346) ou d'Azincourt (1415) s'expliquent en fait autant par l'efficacité des archers anglais que par l'indiscipline des chevaliers français et leur mépris pour les fantassins de leur propre armée : de la « merdaille », selon le terme cru du chroniqueur médiéval Jean Froissart. Ils n'hésitaient pas à fendre leurs rangs lance à la main pour aller plus vite au choc... quitte à en subir les conséquences. « Désarçonné, le Celte est le jouet du premier venu », poursuit Anne Cornène pour souligner combien le chevalier perd sa suprématie dès qu'il est contraint de combattre à pied.

Des parades à la charge

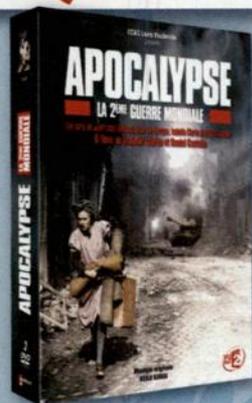
« Dans le logiciel mental de la chevalerie, seul compte le choc », explique Laurent Henninger. Si un adversaire s'y refuse, c'est qu'il est un couard, privé de tout honneur. Refuser le combat est pourtant une parade efficace contre la puissance de la charge. C'est cette tactique que mettront

Les chevaux, indispensables compagnons

Un chevalier digne de ce nom possède au minimum trois destriers. Ces chevaux de guerre, intermédiaires entre le cheval de trait et celui de course, sont à la fois robustes et rapides. L'étymologie du mot, qui rappelle le latin *dextera* (droite), vient du fait que l'écuyer du chevalier tient le destrier de son maître de la main droite, tout en guidant son propre cheval de la gauche. Le chevalier, quant à lui, se déplace sur un roncin, ou un sommier, voire une simple mule pour les plus pauvres : des bêtes de somme capables de parcourir des centaines de kilomètres par jour, mais inaptes au combat. Enfin, les chevaliers les plus fortunés possèdent aussi un cheval de parade, ou palefroi, élégant mais moins endurant.

Le chevalier des guerres d'Italie porte une armure intégrale, le harnois blanc, en acier poli qui comporte une vingtaine de pièces. Les ateliers du Sud de l'Allemagne et du Nord de l'Italie en sont les fournisseurs les plus réputés. Il n'a plus besoin de bouclier. Sa lance peut dépasser les 4 m. Il utilise son épée comme arme de pointe, et non plus d'estoc. Pour les parades ou les tournois, il porte des armures très richement ornées. Le célèbre graveur allemand Albrecht Dürer est ainsi employé par les ateliers de Nuremberg.





RÉPONDEZ À CETTE ENQUÊTE ET PARTICIPEZ À L'AMÉLIORATION DE GUERRES & HISTOIRE !

Pour vous remercier de prendre le temps de répondre à ce questionnaire, un tirage au sort sera organisé. Vous aurez ainsi la possibilité de remporter :

➤ **50 COFFRETS DE 4 DVD** du film-événement sur la Seconde Guerre mondiale : **APOCALYPSE**

Une fois rempli, ce questionnaire est à nous retourner, **avant le 30 janvier 2012, sans l'affranchir**, à l'adresse suivante :

SCIENCE & VIE, LIBRE RÉPONSE 23016 - 92125 MONTROUGE CEDEX

Nous tenons à vous préciser que les réponses que vous apporterez à ce questionnaire sont strictement anonymes.

SCIENCE & VIE 2^{éditions}

Chers lecteurs,

Vous venez de découvrir ce troisième numéro de *Guerres & Histoire* et nous faisons appel à vous pour recueillir vos réactions.

Nous souhaiterions vous associer à notre réflexion dans le but de réaliser des numéros qui correspondent aussi parfaitement que possible à vos attentes et à celles de tous les lecteurs. Nous souhaitons donc vous donner la parole :

que pensez-vous de ce numéro ?

Quels articles vous ont attirés et comment les avez-vous appréciés ?

Pour répondre aux questions,

il suffit d'entourer le code correspondant à la réponse que vous avez sélectionnée.

Ayez la gentillesse de nous retourner très vite votre questionnaire.

Il n'est pas nécessaire de l'affranchir.

Nous avons vraiment besoin de vos réponses, qu'elles soient critiques ou élogieuses, que vous ayez lu beaucoup d'articles dans ce numéro ou très peu.

Votre aide nous est précieuse !

Bien à vous,

Jean Lopez
Rédacteur en chef

Q1. Où avez-vous entendu parler de *Guerres & Histoire* ?

- Dans un magazine..... 1
- À la télévision..... 2
- À la radio..... 3
- Sur des affiches..... 4
- Sur un blog..... 5
- Sur Facebook..... 6
- Sur Twitter..... 7
- Vous l'avez vu chez votre marchand de journaux et la couverture vous a donné envie de l'acheter..... 8
- Quelqu'un vous en a parlé..... 9
- D'une autre manière, précisez :..... 10

Q2. Comment vous êtes-vous procuré ce numéro de *Guerres & Histoire* ?

- Vous l'avez acheté vous-même chez votre marchand de journaux..... 1
- Une autre personne de votre foyer l'a acheté chez un marchand de journaux..... 2
- On vous l'a prêté/donné..... 3
- Vous (ou une autre personne de votre foyer) êtes abonné..... 4

Q3. Avez-vous acheté les précédents numéros de *Guerres & Histoire* ? (le numéro que vous avez en main est le 4^{ème} numéro)

- | | | |
|---------------------------------|-----|-----|
| | Oui | Non |
| ➤ N°1 - Dossier Napoléon..... | 1 | 2 |
| ➤ N°2 - Dossier Barbarossa..... | 1 | 2 |
| ➤ N°3 - Dossier Les Paras..... | 1 | 2 |

Q4. Pour quelle(s) raison(s) avez-vous acheté/lu ce numéro de *Guerres & Histoire* ? N'hésitez pas à détailler votre réponse.

Q5. D'autres personnes ont-elles lu votre numéro de *Guerres & Histoire* ?

- Oui, votre conjoint..... 1
- Oui, vos enfants..... 2
- Oui, vos parents..... 3
- Oui, des amis..... 4
- Oui, une/d'autres personne(s)..... 5
- Non..... 6

Q10. Pour chacun des articles de ce magazine, indiquez dans le tableau ci-dessous :

- a - si vous l'avez lu, en entier, en partie, parcouru sans vraiment le lire ou pas lu du tout.
- b - et si vous l'avez au moins parcouru, s'il vous a intéressé, assez, peu ou pas du tout.

	a-Lecture				b-Intéret			
	En entier	En partie	Seulement parcouru	Pas lu du tout	Beaucoup	Assez	Peu	Pas du tout
➤ Édito (p. 3)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Sommaire (p. 4 et 5)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Île Damanski 1969 (p. 6 à 12)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Brèves Actu (p. 14 à 17)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Un bourbier aux relents de pétrole (p. 18 à 24)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Questions/Réponses (p. 26 à 29)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Pearl Harbor, un désastre japonais (p. 30 à 53)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Derrière la défaite, un autre désastre... (p. 32 et 33)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ 1905 - 1941 : la course à l'abîme du Japon (p. 34 à 39)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Une flotte redoutable et... inadaptée (p. 40 à 43)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Comment les japonais ont manqué leur raid (p. 44 à 49)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Une attaque en forme de boomerang (p. 50 à 53)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Carrhes, le début du cauchemar parthe (p. 54 à 58)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Le Jerrycan (p. 60 à 61)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Guerre des Malouines. Comment la France a joué double jeu (p. 62 à 68)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ La trêve de Noël 1914, une exception ? (p. 70 et 72)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Chronique Merchet (p. 75)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Les ordres guerriers aztèques (p. 76 à 79)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Guilbert, la stratégie des lumières (p. 80 à 83)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Paris fous pour gagner la manche (p. 84 et 85)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Le chevalier, missile au guidage... aléatoire (p. 86 à 90)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Chronique Henninger (p. 93)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Rome et son empire (p. 94 et 95)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Interview Lespinois (p. 96 et 97)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ A lire, à voir, à jouer (p. 98 à 109)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Chronique Turquin/Roncevaux (p. 110)	1	2	3	4	1	2	3	4

Q6. Que pensez-vous faire de ce numéro une fois que vous l'aurez lu ?

- Vous allez le conserver..... 1
- Vous allez le prêter, le donner à quelqu'un d'autre..... 2
- Vous allez le jeter..... 3

Q7. Quelle note de 0 à 10 donneriez-vous à la couverture de ce numéro de *Guerres & Histoire* ? 10 signifiant que vous l'appréciez beaucoup, 0 signifiant que vous ne l'appréciez pas du tout, les notes intermédiaires vous permettant de nuancer votre jugement.

sur 10

Q8. Parmi les sujets figurant en couverture de *Guerres & Histoire*, lesquels vous ont donné le plus envie de lire ou d'acheter le magazine ?

- | | | | |
|---|--------------------|---------------------|---------------------|
| | En 1 ^{er} | En 2 ^{ème} | En 3 ^{ème} |
| ➤ A Pearl Harbor, un désastre japonais..... | 1 | 1 | 1 |
| ➤ B Le jour où les Chinois nous ont attaqués..... | 2 | 2 | 2 |
| ➤ C Le chevalier, missile guidé du Moyen Age..... | 3 | 3 | 3 |
| ➤ D Malouines : le double jeu des Français..... | 4 | 4 | 4 |
| ➤ E Rome se brise contre le mur parthe..... | 5 | 5 | 5 |

Q9. Dans quelle mesure êtes-vous d'accord avec chacune des phrases suivantes à propos de la couverture de *Guerres & Histoire*...

- | | | | | |
|---|----------------------|-----------------|---------------------|----------------------|
| | Tout à fait d'accord | Plutôt d'accord | Plutôt pas d'accord | Pas du tout d'accord |
| ➤ Cette couverture reflète bien le contenu du magazine..... | 1 | 2 | 3 | 4 |
| ➤ Cette couverture donne envie d'acheter le magazine..... | 1 | 2 | 3 | 4 |
| ➤ Cette couverture est moderne..... | 1 | 2 | 3 | 4 |

Q11. Quelle note d'appréciation globale de 0 à 10 donneriez-vous à ce numéro de Guerres & Histoire ? 10 signifiant que vous l'appréciez beaucoup, 0 signifiant que vous ne l'appréciez pas du tout, les notes intermédiaires vous permettant de nuancer votre jugement.

_____ sur 10

Q12. Voici plusieurs phrases à propos du magazine Guerres & Histoire. Dans quelle mesure êtes-vous d'accord avec chacune d'entre elle ?

	Tout à fait d'accord	Plutôt d'accord	Plutôt pas d'accord	Pas du tout d'accord
A J'ai beaucoup appris à la lecture de ce magazine	1	2	3	4
B Ce magazine contient des informations que je n'avais jamais trouvées ailleurs	1	2	3	4
C Ce magazine est bien illustré	1	2	3	4
D Les articles de ce magazine sont clairs, faciles à comprendre	1	2	3	4
E Les articles de ce magazine sont rédigés par des experts	1	2	3	4
F Ce magazine est différent des autres	1	2	3	4
G Ce magazine est moderne	1	2	3	4
H Ce magazine peut être lu par tout le monde	1	2	3	4
I Je pourrais recommander ce magazine à quelqu'un	1	2	3	4
J Ce magazine est agréable à lire	1	2	3	4
K Ce magazine peut être lu par des experts de guerres et de stratégie	1	2	3	4
L Ce magazine correspond au style des autres magazines Science & Vie	1	2	3	4

Q13. Trouvez-vous que dans ce numéro de Guerres & Histoire il y a trop, suffisamment ou pas assez...

	Trop	Bon équilibre	Pas assez
A De textes	1	2	3
B De photos/d'illustrations	1	2	3
C De sujets sur la Seconde Guerre mondiale	1	2	3

Q14. Le magazine Guerres & Histoire est vendu au prix de 5,95€. Ce prix vous paraît-il...

A Cher	1	Bon marché	3
B Raisonnable	2		

Si vous n'êtes pas abonné

Q15. Pensez-vous que vous achèterez le prochain numéro de Guerres & Histoire ?

A Oui, certainement	1	Non, probablement pas	3
B Oui, probablement	2	Non, certainement pas	4

Q16. Si demain vous pouviez acheter régulièrement le magazine Guerres & Histoire, vous aimeriez le retrouver chez votre marchand de journaux...

A Tous les mois	1	2 fois par an	4
B Tous les 2 mois	2	Moins souvent	5
C Tous les 3 mois	3		

Si vous n'êtes pas abonné

Q17. Suite à la lecture de ce numéro, avez-vous l'intention de vous abonner à Guerres & Histoire (au prix de 19€ les 4 numéros) ?

A Oui, certainement	1	Non, probablement pas	3
B Oui, probablement	2	Non, certainement pas	4

Q18. Et si demain le magazine Guerres & Histoire était vendu au prix de 6,95€, l'achèteriez-vous...

A Oui, certainement	1	Non, probablement pas	3
B Oui, probablement	2	Non, certainement pas	4

Q19. Seriez-vous intéressé pour discuter sur Internet avec d'autres lecteurs de Guerres & Histoire ?

A Très intéressé	1	Plutôt pas intéressé	3
B Plutôt intéressé	2	Pas du tout intéressé	4

Q20. Quel(s) autre(s) magazine(s) lisez-vous ne serait-ce qu'occasionnellement ?

	Très souvent	Assez souvent	Rarement	Jamais
A Le magazine mensuel Science & Vie	1	2	3	4
B Les hors-séries de Science & Vie	1	2	3	4
C Les Cahiers de Science & Vie	1	2	3	4
D Histoire	1	2	3	4
E Historia	1	2	3	4
F Les grandes batailles de l'Histoire	1	2	3	4
G La Nouvelle revue d'histoire	1	2	3	4
H Mémo Ça m'intéresse	1	2	3	4
I Géographie	1	2	3	4
J Histoire & Stratégie	1	2	3	4
K DSI	1	2	3	4
L Vae Victis	1	2	3	4
M Cols Bleus	1	2	3	4
N Armées d'aujourd'hui	1	2	3	4
O Terre information magazine	1	2	3	4
P Air Actualités	1	2	3	4
Q Autres, merci de préciser :	1	2	3	4

Q21. Parmi les activités suivantes, quelles sont celles dont vous pourriez dire qu'elles vous passionnent ?

	Beaucoup	Assez	Peu	Pas du tout
A Regarder des films de guerre/de stratégie	1	2	3	4
B Lire des livres d'histoire militaire	1	2	3	4
C Participer à des reconstitutions historiques	1	2	3	4
D Modélisme	1	2	3	4
E Figurines	1	2	3	4
F Jeux d'échecs	1	2	3	4
G Jouer à des jeux vidéo de tir (First Person Shooting)	1	2	3	4
H Jouer à des jeux vidéo de stratégie simulant des situations de conflit (War Game)	1	2	3	4
I Jouer à des jeux de figurines dans un univers imaginaire (Warhammer)	1	2	3	4
J Autres, merci de préciser :	1	2	3	4

Q22. Quels sites d'histoire ou de stratégie militaire consultez-vous sur internet ?

.....

POUR FINIR, VOICI QUELQUES DERNIÈRES QUESTIONS DESTINÉES À MIEUX VOUS CONNAÎTRE.

P1. Vous êtes...

A Un homme	1
B Une femme	2

P2. Votre âge : _____ ans

P3. Dans quelle catégorie professionnelle vous situez-vous/le chef de famille ?

	Vous-même	Le chef de famille
A Agriculteur	1	1
B Profession libérale	2	2
C Artisan, petit commerçant	3	3
D Chef d'une entreprise de plus de 10 salariés	4	4
E Cadre supérieur	5	5
F Cadre moyen	6	6
G Employé / Ouvrier	7	7
H Professions de l'enseignement	8	8
I Militaire, profession de l'armée	9	9
J Elève, étudiant	10	10
K Retraité	11	11
L Chômeur	12	12
M Autre inactif	13	13

P4. Quel est votre département de résidence ? _____

P5. Il y a bien des façons d'aborder l'histoire militaire tout simplement parce que la guerre est un phénomène complexe et qui touche à tous les domaines. Voici différents types de sujets, indiquez-nous dans quelle mesure chacun d'entre eux vous intéresse.

	Beaucoup	Assez	Peu	Pas du tout
A L'histoire d'une bataille : le récit des événements. Ex. : Crécy, le 26 août 1346.	1	2	3	4
B L'analyse d'un conflit. Ex. : qui a vraiment gagné la guerre de Corée ?	1	2	3	4
C Les thèmes généraux. Ex. : les femmes et la guerre, le sexe et la guerre, les prisonniers.	1	2	3	4
D L'économie. Ex. : comparaison de l'effort économique des belligérants de la Seconde Guerre mondiale.	1	2	3	4
E Les sujets armes. Ex. : le match Panther - T34	1	2	3	4
F L'histoire des unités. Ex. : les régiments de zouaves dans l'armée française.	1	2	3	4
G La "psychologie". Ex. : comment prépare-t-on les combattants à tuer ?	1	2	3	4
H Les biographies des grands chefs. Ex. : Joukov, l'homme qui a gagné la Seconde Guerre mondiale.	1	2	3	4
I Les reportages photo. Ex. : le reportage de Capa sur le Jour J.	1	2	3	4
J Les interviews de vétérans. Ex. : comment j'ai coulé un U-Boot dans l'Atlantique ?	1	2	3	4

SI VOUS DÉSIREZ PARTICIPER AU TIRAGE AU SORT POUR TENTER DE GAGNER UN CADEAU, merci de nous indiquer vos coordonnées :

Nom : _____ Prénom : _____

Adresse : _____

Code Postal - Ville : _____

Téléphone : _____ Email : _____

Pour rappel, vos coordonnées ne serviront que pour l'envoi des lots et ne seront pas associées à vos réponses à ce questionnaire.

Si vous souhaitez nous faire part d'autres commentaires, vous pouvez nous envoyer, en plus de ce questionnaire à retourner par courrier, un email à l'adresse suivante : guerres.histoire@mondadori.fr ou ajouter à ce questionnaire rempli, vos commentaires sur papier libre. De la même manière, si vous souhaitez consulter le règlement du tirage au sort, n'hésitez pas à nous contacter par courrier ou email.

Art de la guerre : la technologie est-elle le seul facteur déterminant ?

Par Laurent Henninger

La recherche du « progrès » technologique n'est pas une constante dans l'histoire de la guerre, mais une obsession occidentale moderne. D'autres civilisations y ont parfois renoncé, et pour d'excellentes raisons.

A en croire nombre d'auteurs, l'histoire de l'art de la guerre pourrait être facilement réduite en une formule simple, celle de « la dialectique de l'épée et de la cuirasse ». En d'autres termes, tout se résumerait en une lutte éternelle pour l'amélioration des performances techniques des armements. Or, si cette dialectique — ce processus d'actions et de réactions — existe bel et bien et peut être observée en de multiples périodes historiques, elle est loin d'être la seule à l'œuvre. On peut même affirmer que le fait de vouloir réduire l'histoire des guerres

à cette formule simpliste constitue en tant que tel un véritable discours idéologique — c'est-à-dire un propos reflétant une vision particulière du monde et de la société, un système de valeurs et de représentations. À travers les âges et les continents, tout le monde n'a pas toujours et « automatiquement » recherché le progrès technique.

Le prétendre est faux, réducteur et profondément idéologique. Ajoutons que toutes les civilisations n'ont pas toujours pensé en termes de ce que l'Occident techno-industriel nomme, depuis le XIX^e siècle, l'« efficacité » et la « rentabilité ». D'ailleurs, ce qui est « efficace » et « rentable » varie selon les cultures et les époques.

Les exemples, qui nous montrent des innovations dans l'art de la guerre ne devant rien à la technologie, ne manquent pas. Le passage de la phalange d'infanterie lourde hellénistique à la légion romaine relève d'une préoccupation qui est bien moins technique que tactique : la recherche d'une nouvelle disposition dynamique des fantassins au sein d'unités plus manœuvrantes et plus souples.

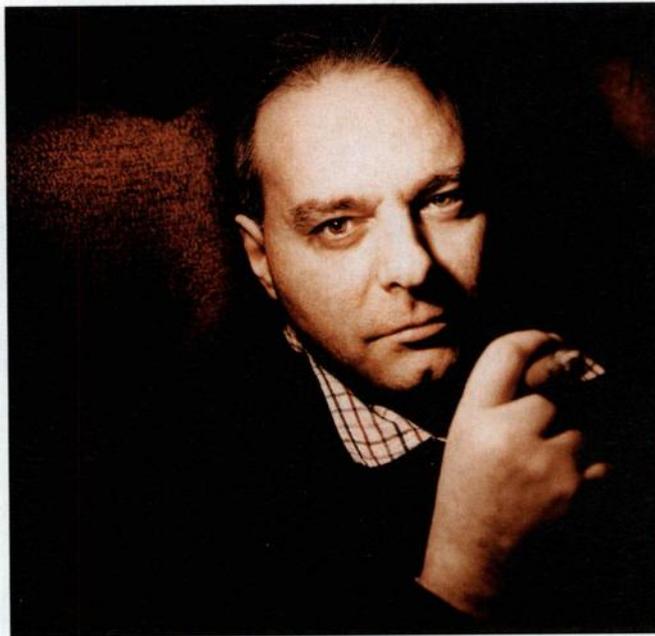
D'autres civilisations sont loin de partager cette obsession occidentale du progrès technique et vont même jusqu'à la refuser délibérément. J'ai déjà évoqué, dans le précédent numéro de *Guerres & Histoire* (p. 27), le cas des Indiens des plaines d'Amérique du Nord. De même, les grandes civilisations amérindiennes, nous dit-on, ne connaissaient pas la roue, et devaient donc s'en remettre au portage humain ou avec des animaux de bât. Pourquoi donc a-t-on alors trouvé, dans des fouilles au Mexique, des jouets pour enfants représentant un petit animal en terre cuite monté sur un socle muni de quatre roues ? À une autre échelle, l'Empire

chinois, pendant des siècles bien plus avancé technologiquement que l'Occident, refusera souvent de diffuser certaines inventions, pour maintenir un équilibre social et politique. L'exemple le plus éclatant en est la reculade spectaculaire effectuée par le pouvoir impérial chinois à l'égard de la navigation hauturière et de ses outils. Au début du XV^e siècle, les Chinois furent en effet capables de réaliser de grandes expéditions maritimes jusque sur les côtes orientales de l'Afrique, et les grandes jonques océaniques qui avaient permis cela étaient bien plus grandes que ne le seront les caravelles de Christophe Colomb, quelques décennies plus tard. Pourtant, l'empereur décida brutalement

de mettre un terme à cette gigantesque entreprise qui présentait en effet deux inconvénients majeurs pour le vieil ordre social de la Chine : elle aurait permis une montée en puissance de la classe des marchands au détriment des mandarins ; et elle aurait provoqué une inévitable ouverture du pays sur le reste du monde, ce qui était la hantise des garants de ce même ordre social. Les plans et les chantiers de construction des navires furent donc détruits.

Il arrive que la recherche effrénée de l'innovation technique pose plus de problèmes qu'elle n'en résout. Dans la deuxième moitié de la Seconde Guerre mondiale, l'excellence technologique et l'extrême complexité des chars allemands en faisaient de véritables petits (?) bijoux *high tech*, mais ont constitué un handicap opérationnel et stratégique certain pour le III^e Reich : chers et longs à produire, ils ne pouvaient être mis en œuvre que par des équipages hautement qualifiés. Chez leurs adversaires, en revanche, particulièrement chez les Soviétiques, des chars comme le célèbre T-34, tout en étant d'un excellent niveau technologique, étaient, à la fois, plus adaptés aux rudes conditions du pays, plus faciles et plus rapides à produire, mais aussi plus facilement mis en œuvre par des personnels bien moins qualifiés.

Il importe donc de ne pas oublier que le choix d'un progrès technique aux dépens d'un autre obéit à des déterminations qui ne sont jamais réductibles à des critères purement techniques et répondent aussi à des exigences politiques, économiques, sociales et culturelles. La surenchère technique effrénée est donc bien un fait de civilisation — la nôtre — qui n'est ni intemporel, ni universel. ■



« L'Empire chinois refusera souvent de diffuser certaines inventions, pour maintenir un équilibre social et politique. »

Avec ses cohortes en damiers impeccables et ses uniformes rutilants, l'armée romaine avait tous les atouts pour se faire tirer le portrait en images de synthèse. Mais cet aspect pratique et spectaculaire n'explique pas à lui seul la prolifération actuelle du légionnaire sur les écrans. C'est que Rome, depuis le début du cinéma, ne cesse d'entrer en résonance avec l'actualité : luttes de pouvoir, utilisation du spectacle pour manipuler l'opinion, guerres de conquête sous une volonté affichée d'intégration... L'armée romaine incarne

alors le monde civilisé face à la barbarie. Deux films récents *Centurion* (de Neil Marshall) ou *L'Aigle de la neuvième légion* (de Kevin MacDonald) traitent ainsi (médiocrement, voir nos critiques dans G&H n° 1 et n° 2) de la confrontation entre armée impérialiste et populations locales. Les légionnaires y empruntent les valeurs et préoccupations des soldats

américains, sans souci d'anachronisme. Et le film « historique » devient prétexte pour parler du Viêt Nam, de l'Irak ou de l'Afghanistan. L'abondance et la variété des sources permettent de belles reconstitutions... Et les nombreuses incertitudes sur les points plus techniques laissent libre cours à l'imagination. ■

1951

Quo Vadis

De Mervyn LeRoy – Avec Robert Taylor, Peter Ustinov – DVD VOST.

L'émergence de la chrétienté à Rome à travers une histoire d'amour entre un officier romain et une jeune chrétienne. Néron (Peter Ustinov) y est décrit comme un empereur fou, qui aurait ordonné le grand incendie de Rome — une accusation à laquelle les historiens ne croient plus guère — avant d'accuser les chrétiens et de les faire massacrer. Le film tend à présenter une Rome débauchée, sur la fin, et une chrétienté de martyrs et de saints. Une histoire plus biblique que romaine...

1953

Jules César

De Joseph L. Mankiewicz – Avec Marlon Brando, James Mason – DVD VOST.

Cette magnifique adaptation de la pièce éponyme de Shakespeare, auteur politique s'il en fut, relate l'assassinat de Jules César, et la guerre fratricide qui s'engagea alors entre les partisans de Marc Antoine et de Brutus. Si les décors et les costumes ne font qu'évoquer Rome, la mise en scène et le jeu des acteurs (dont Marlon Brando, remarquable Marc Antoine) donnent vie au texte. La bataille de Philippes est évoquée en une série de plans qui découvrent la mise en place des troupes et leur attente du combat.

Gladiator, où Russell Crowe joue le général du Maximus Meridius, renouvelle véritablement le péplum en évitant d'échapper au carcan des clichés. Couronné par cinq Oscars, le film a donc obtenu un véritable engouement pour Rome, qui s'est traduit par une pléiade de nouvelles productions.



1960

Spartacus

De Stanley Kubrick – Avec Kirk Douglas, Laurence Olivier, Charles Laughton, Peter Ustinov, Tony Curtis – DVD VOST.

73 avant J.-C. : Spartacus (Kirk Douglas) rallie une armée gigantesque en encourageant les esclaves à se révolter contre la tyrannie de la République romaine. Malgré quelques lenteurs, cette grande fresque épique est convaincante, aussi bien dans sa description de la vie quotidienne que dans les scènes de combats servies par des milliers de figurants. Parabole antique de la lutte des classes, le scénario comporte des allusions à l'histoire américaine de l'époque. Le combat pour la liberté, thème central du film, reste d'actualité.

2000

Gladiator

De Ridley Scott – Avec Russell Crowe – DVD VOST.

Loin de la réalité historique, *Gladiator* rassemble *La Chute de l'Empire romain* et *Spartacus* en un seul film ! Et le tout fonctionne, porté par Russell Crowe, très crédible dans son rôle de général devenu gladiateur. Les scènes de combats, magnifiées par les images de synthèse, sont très réussies : à défaut d'être réalistes, armes, costumes et décors sont spectaculaires.

2005

L'Empire romain : légionnaires de Rome

De Serge Tignères – Documentaire – DVD VF, également visible sur www.dailymotion.com/fr

Alternant reconstitutions, entretiens avec des spécialistes et incursions sur les sites de recherches archéologiques, ce documentaire tente de résoudre l'énigme de la chute de la civilisation romaine. Cette plongée dans l'univers des chercheurs donne à voir une civilisation complexe et raffinée, modèle d'intégration et de tolérance. C'est l'occasion de découvrir le site de Vindolanda, au nord de l'Angleterre près du mur d'Hadrien, qui révèle les secrets de la vie des légionnaires, guerriers mais aussi artisans et ingénieurs.

2005

Rome

De Michael Apted – Série (2005-2007) – Avec Kevin McKidd (*Lucius Vorenus*), Ray Stevenson – DVD VOST.

La naissance de l'Empire romain rassemble tous les ingrédients pour une série télévisée à rebondissements : guerres, trahisons, amour, meurtres... Si les camps romains sont filmés dans leurs détails, les combats sont aussi réalistes (la série a bénéficié du soutien d'une association de *reenactors* italiens) dans cette série britannique originale, centrée sur deux légionnaires et leurs familles. Le regard porté sur les querelles de pouvoir y rappelle étrangement l'Amérique et l'Angleterre d'aujourd'hui. À noter une reconstitution aussi spectaculaire que romancée de la bataille de Philippes.

2010

Le Destin de Rome

De Fabrice Hourlier – Docu-fiction – Disponible sur Arte VOD. Riche et concis, ce docu-fiction, réalisé en 3D et en images de synthèse, est une parfaite introduction à l'histoire de la Rome antique. Les dialogues en latin et en grec sonnent remarquablement juste et donnent vie aux personnages. Cartes, maquettes et splendides reconstitutions des batailles d'Actium et de Philippes sont autant d'éléments qui permettent une véritable immersion dans le monde romain.

1964

La Chute de l'Empire romain

D'Anthony Mann – Avec Sophia Loren, Alec Guinness – DVD VOST.

En 180 après J.-C., Commode prend le pouvoir à la mort de son père, l'empereur Marc Aurèle. C'est le début du lent déclin de l'Empire romain. Si ce film prend quelques libertés avec l'histoire, les scènes de batailles sont réalistes et variées (costumes, armes, stratégie) et « la » scène de la course de char est remarquable. Les réflexions sur le pouvoir et la civilisation apportent de la profondeur à ce péplum original.

REACTION

« La puissance aérienne a atteint

Propos recueillis par Pierre Grumberg

« La puissance aérienne est sur le déclin », assurait dans notre numéro 2 l'historien israélien Martin van Creveld. Une thèse contestée par nombre de spécialistes des forces aériennes, dont Jérôme de Lespinois, historien au Centre d'études stratégiques aérospatiales. La rédaction de *G&H* l'a invité à en débattre dans ses locaux.

Jérôme de Lespinois a dirigé les ouvrages collectifs *Les Doctrines des forces aériennes françaises 1912-1976* (La Documentation française, 2010) et *Politique, défense, puissance : 30 ans d'opérations aériennes* (La Documentation française, 2011). Il vient de publier en tant qu'auteur *La Bataille d'Angleterre juin-octobre 1940* (Tallandier, 2011, voir critique p. 99).



G&H: Un siècle exactement après le début des opérations militaires en Libye, il a fallu plus de 200 jours aux avions de l'OTAN pour venir à bout de l'armée du colonel Khadafi et offrir

la victoire à la rébellion. L'historien Martin van Creveld y lisait, dans son ouvrage *The Age of Air Power*, la marque du déclin des forces aériennes. Vous ne partagez pas cette vision.

Jérôme de Lespinois: Martin van Creveld associe le déclin à la réduction du nombre des avions, en raison de la hausse de leurs coûts. C'est oublier que cette tendance n'est pas limitée à l'aviation : elle touche tous les matériels militaires. Un char américain M1A2 Abrams coûte plus de 6 millions de dollars, une section d'infanterie française dotée du nouvel équipement FÉLIN (Fantassin à équipement et liaisons intégrées) coûte 11 millions d'euros avec ses véhicules blindés. Un avion Rafale représente le coût d'équipement de trois compagnies FÉLIN, ce qui n'est pas énorme. Cette réduction du nombre s'accompagne évidemment d'une progression extraordinaire de l'efficacité unitaire. Un avion de chasse F-15E emporte quatre bombes GBU-12 de 250 kg et deux GBU-10 de 1 000 kg, ce qui représente un tonnage à peu près identique à celui emporté par un bombardier lourd B-17 ou un B-24

de 1944. De plus, la précision des armes guidées d'aujourd'hui est sans commune mesure.

Avez-vous un exemple chiffré ?

Après la guerre du Golfe de 1991, l'USAF a comparé le résultat obtenu avec 12 sorties de F-117 furtifs et de F-111F équipés de bombes guidées par laser et d'autant de F-111 larguant des bombes non guidées. En 12 sorties, les premiers ont traité 26 objectifs, contre deux aux seconds. Le couple F-117/F-111F et arme guidée s'est donc révélé 13 fois plus efficace. C'est l'une des raisons pour laquelle l'USAF s'est lancée à fond dans des technologies comme la furtivité et les armements guidés, par laser ou GPS. Cela coûte cher, c'est vrai : un missile Scalp pour Rafale coûte 800 000 euros, on en a tiré 15 en Libye. C'est le prix à payer pour que les démocraties puissent continuer à intervenir.

Martin van Creveld expliquait que le temps nécessaire à une intervention en Libye ces derniers mois atteignait deux jours, contre quelques minutes pendant la Seconde Guerre mondiale.

Ces délais sont dus essentiellement à des considérations politiques, telle la nécessité de se consulter entre capitales pour s'accorder sur une liste d'objectifs. Ils ne sont pas liés à des questions opérationnelles. Les délais observés avant intervention en n'importe quel point du territoire afghan, d'une taille supérieure à celle de la France métropolitaine, sont inférieurs à 10 minutes. Cette performance découle d'une nouveauté capitale que Martin van Creveld n'évoque pas : les avions font aujourd'hui la guerre en réseau. La gestion du combat est centralisée grâce aux technologies C2 (Command & Control) comme la Liaison 16, et les ressources, certes plus rares, sont mieux employées.



sa maturité, pas son déclin »

Après la brèche ouverte dans le front allemand du Cotentin à Saint-Lô en juillet 1944, les colonnes blindées de Patton sont éclairées et appuyées, de la levée du jour à la tombée de la nuit, par quatre P-47 Thunderbolt, ce qui nécessite un énorme effort aérien de la part du 19^e Tactical Air Command car les avions sont relayés toutes les 30 minutes. À la fin de la Seconde Guerre mondiale, le délai moyen d'appui aérien est d'environ 20 minutes. Aujourd'hui, toutes proportions gardées, il est sensiblement moins important avec beaucoup moins d'avions, grâce à l'accroissement des capacités des plates-formes et des réseaux de commandement et de contrôle.

Pas de déclin, donc.

Non. Je dirais que la puissance aérienne a atteint sa pleine maturité.

Pourquoi tant de temps pour venir à bout de Khadafi dans ce cas ?

Pour des raisons politiques là encore. En Libye, aucune des puissances impliquées n'avait d'intérêts vitaux à défendre qui justifiaient un engagement de forces au sol, avec les risques que cela impose. En outre, les forces aériennes avaient reçu pour mandat de défendre les civils. Le massacre annoncé a été évité : le contrat fixé aux forces aériennes par le pouvoir politique a été rempli. L'issue a été longue à venir, oui, mais c'était le prix à payer pour réduire au minimum les pertes occidentales.

L'aviation seule n'a pas apporté la victoire.

Mais plus personne ne croit qu'elle en soit capable ! Les opérations récentes montrent que la guerre se gagne au sol avec des forces terrestres, mais que c'est la puissance aérienne qui choisit le vainqueur. En Libye, une force légère au sol, du type guérilla, est venue à bout, grâce à un appui aérien, d'une force plus lourdement armée. C'est la grande tendance actuelle, notamment dans l'armée américaine avec les brigades *Stryker* : des forces très mobiles équipées de blindés et d'une

artillerie allégés, mais avec une capacité accrue à bénéficier d'un appui aérien pour renforcer leur puissance de feu. On avait observé cette tendance en Afghanistan dès 2001 quand les troupes de l'Alliance du Nord, appuyées par quelques forces spéciales et soutenues par des bombardements aériens, ont renversé les talibans. Depuis, la force aérienne constitue un immense avantage asymétrique pour les hommes qui luttent contre les rebelles : il aurait fallu quelques dizaines de milliers d'hommes en plus pour parvenir au même résultat. Le général américain Eikenberry, qui commandait

« La guerre se gagne au sol avec des forces terrestres, mais c'est la puissance aérienne qui choisit le vainqueur. »

les forces coalisées en Afghanistan en 2007, avant de revenir comme ambassadeur, estimait que sans la puissance aérienne, les forces au sol auraient dû être renforcées de 400 000 à 500 000 hommes, alors qu'elles comptaient déjà 50 000 hommes à l'époque. Sans avions, la situation des troupes au sol y serait intenable.

Douhet est donc bien mort ?

Pendant l'entre-deux-guerres et la Seconde Guerre mondiale, les aviateurs ont eu l'illusion qu'ils pouvaient parvenir seuls à vaincre. Puis cette illusion s'est dissipée dans les années 1950-1960 en Corée et au Viêt Nam. Ne dénonçons pas au bombardement aérien stratégique toute influence sur le moral. L'historien allemand Jörg Friedrich montre dans *L'Allemagne sous les bombes* que les Allemands ont accepté et intériorisé la défaite, avec pour conséquence l'absence d'idées de revanche après guerre. Il ne faut pas sous-estimer cette dimension psychologique, très importante à mon avis dans l'analyse

de la campagne aérienne israélienne au Liban, en 2006.

Martin van Creveld la voit comme un nouvel échec de la force aérienne...

Pourtant, les objectifs militaires, à savoir la destruction des fusées à longue portée Zelzal du Hezbollah, ont été atteints dès les premières heures. C'est la campagne de coercition entreprise pour punir le Liban de son soutien au Hezbollah et tenter de séparer les deux qui a échoué, non pas tant par faiblesse de la force aérienne que par une erreur d'appréciation politique et militaire de la part des Israéliens. Ehud Olmert,

le Premier ministre, et le général Dan Halutz, le chef d'état-major de Tsahal, n'ont pas compris à quel point le Hezbollah était devenu partie intégrante de l'État libanais. La guerre de juillet 2006 n'est donc pas un échec de la force aérienne. Dans son rapport, la commission d'enquête Winograd qui a dressé le bilan des opérations a écrit que les

résultats obtenus par l'armée de l'air israélienne ont aidé à compenser les revers subis lors de l'offensive terrestre au Sud-Liban.

Ne pourrait-on pas cependant revenir à des avions moins coûteux, optimisés pour la lutte anti-insurrection, ou, carrément, investir massivement dans les drones ?

La force du Rafale, c'est sa polyvalence. Il sait aussi bien frapper un objectif stratégique durablement défendu que lancer une bombe guidée sur un *compound* dans les montagnes afghanes. Le calcul économique n'est donc pas forcément défavorable, d'autant que les drones coûtent plus cher qu'on ne le croit, en raison notamment d'un taux d'*attrition* très élevé. Certes, ils apportent la persistance dans le ciel, là où l'avion reste intermittent. Mais les drones ne savent pas tout faire. Dans les conflits irréguliers, en particulier, et quelle que soit la précision des capteurs, rien ne remplace l'œil et l'appréciation du pilote dans l'avion. ■

La bombe **GBU-12** de 227 kg est dotée d'une tête à guidage par laser et d'ailettes qui permettent à la fois une précision de quelques mètres et un largage à 15 km, hors de portée des défenses. Son prix : 14 000 euros.

Le Lockheed **F-117** a été le premier bombardier furtif de l'US Air Force. 64 exemplaires ont été construits, mis en service de 1983 à 2008. Son rôle était tenu avant par le bombardier **F-111** à géométrie variable, en service de 1967 à 1996.

Giulio Douhet (1869-1930) a été le grand prophète de la toute puissance aérienne, annonçant la victoire grâce à la terreur exercée sur les civils par le bombardement stratégique (*lire G&H n° 2 p. 90*).

L'*attrition* d'une unité est son usure, mesurable tant par ses pertes matérielles et humaines que par son degré de fatigue.

A LIRE A VO

Christian Destremau

LE MOYEN-ORIENT PENDANT LA SECONDE GUERRE MONDIALE



Le Moyen-Orient pendant la Seconde Guerre mondiale

Christian Destremau Perrin, 476 p., 24 €.

À l'heure où les révolutions arabes remettent le Moyen-Orient sous les projecteurs, cet ouvrage rappelle à quel point la région fut une des clés du succès allié pendant la Seconde Guerre mondiale. Christian Destremau, dans la foulée de son excellent *Ce que savaient les Alliés*, a d'abord l'immense mérite de remettre les choses à plat. Région par

région (Égypte, Irak, Syrie, Palestine, Iran, Caucase, Arabie...), il examine la situation, les tenants et aboutissants, et donne un récit circonstancié, vivant et clair des événements. Bel exploit, car on se perdrait facilement dans le bazar des intrigues de Bagdad et des complots rocambolesques de Rachid Ali et consorts. Certains aspects ne surprennent pas. Ainsi, l'opiniâtreté britannique à défendre à tout prix ses bases arrière contre le moindre risque est parfaitement concevable pour continuer la lutte dans les déserts d'Afrique, maintenir le lien avec l'Inde et s'assurer des ressources pétrolières. Mais Christian Destremau fait également voler en éclats quelques mythes. D'abord, l'idée d'une tentative de mainmise allemande sur le monde arabe. Arguments à l'appui, l'auteur montre bien que le Reich n'a guère cru à ses chances au Moyen-Orient, agissant en retard, à petite

échelle et avec prudence (notamment pour ne pas gêner ses relations avec Vichy, écœurante maîtresse de la Syrie). Le pendant de cette politique (ou plutôt d'absence de...) est l'attitude des Arabes : si les leaders nationalistes se sont compromis avec Berlin, c'est moins par adhésion à l'idéologie nazie que parce que l'Allemagne était, tout simplement, l'ennemie des puissances coloniales dominantes. Ce constat vaut même apparemment pour Amin al-Husseini, le fameux mufti de Jérusalem : difficile de le soupçonner de philo-sémitisme, certes, mais pas non plus de quoi en faire un complice de la solution finale. Ce n'est là qu'un des aspects, d'ailleurs, de ce livre fondamental pour comprendre les grandes questions de géostratégie actuelles : celles du pétrole (avec notamment la naissance pittoresque de la relation américano-saoudienne et de l'Iran actuel) et du conflit israélo-arabe. Tout est là dans cette genèse brillamment écrite du Moyen-Orient d'aujourd'hui. ■ P.G.

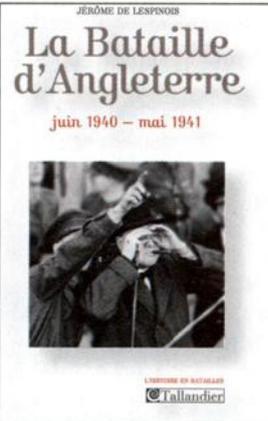
La Bataille d'Angleterre juin-octobre 1940

Jérôme de Lespinois Tallandier, 196 p., 17 €. Parce qu'elle a redonné à des Britanniques défaits un moral de vainqueurs, la bataille dite « d'Angleterre » mérite sa place parmi les grandes batailles de la Seconde Guerre mondiale. Son côté très technique — c'est là que sont testés pour la première fois le radar et le contrôle centralisé de la chasse



— en fait par ailleurs un objet d'étude passionnant pour l'amateur de technologie. L'ouvrage de Jérôme de Lespinois dresse un tableau concis mais complet et documenté du matériel, des hommes et des opérations. Grand connaisseur de l'aviation militaire (lire notre interview p. 96), l'auteur

était satisfaisante et les effectifs assurés grâce à un astucieux système de rotation. À la différence de Jérôme de Lespinois qui présente la défaite de la Luftwaffe comme un « coup décisif qui contribue à la défaite finale du Reich », Overy penche, lui, pour un « match nul », notant que les pertes de chaque côté avaient été comblées rapidement et attribuant à la victoire britannique des retombées morales. Certes, Overy n'est pas Dieu ! Mais quand un historien de son calibre s'attaque à la vision classique, une mention n'est pas superflue. ■ P.G. * *The Battle of Britain, Myth and Reality*, Penguin Books, 2000.



est très à l'aise pour exposer clairement le fonctionnement compliqué du Fighter Command et de la Luftwaffe qui lui est opposée. Si les aspects tactiques de la bataille sont impeccablement couverts, on est moins convaincu par la vision stratégique, en particulier par celle d'un Fighter Command à bout de souffle, sauvé *in extremis* par la décision allemande, début septembre, d'abandonner les terrains d'aviation pour attaquer les villes. Le grand historien britannique Richard Overy objectait à cette thèse classique* que le Fighter Command, finalement, était bien moins vulnérable qu'on ne l'a cru à ce moment précis de la bataille. Non seulement ses terrains étaient relativement intacts, mais la production d'avions



Chronologie commentée de la Première Guerre mondiale

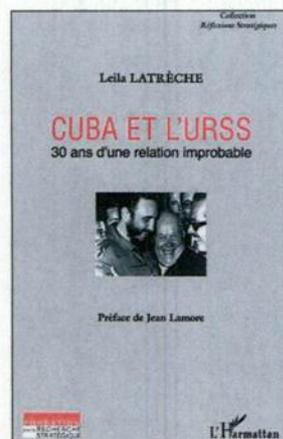
Rémy Porte Perrin, 647 p., 26 €.

Voici un livre qui appartient définitivement à la catégorie de ce que l'on nomme les « usuels ». Et, effectivement, il mérite bien cette appellation, tant il ne s'agit pas vraiment d'un livre qu'on lit, au sens strict du terme (encore



IR A JOUER

que...). Tout simplement, Rémy Porte, qui est déjà l'auteur de plusieurs ouvrages consacrés à la Grande Guerre (dont un *Dictionnaire de la Grande Guerre*, coécrit avec François Cochet et publié dans l'excellente collection Bouquins, chez Robert Laffont), nous propose ici une impressionnante chronologie jour après jour de ce conflit, et sur absolument tous les fronts, de Verdun à la Mésopotamie, en passant par le Pacifique ou les Balkans. Ça n'y paraît pas, mais cela représente un travail considérable et le résultat est d'une utilité indiscutable. Sans hésiter, un *must* pour quiconque s'intéresse à la Première Guerre mondiale. ■ L.H.



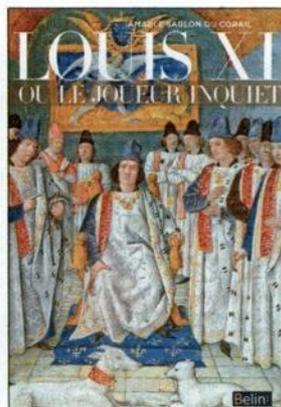
Cuba et l'URSS – 30 ans d'une relation improbable

Leila Latrèche
coéd. FRS-L'Harmattan,
299 p., 29,50 €.
Ceux qui s'intéressent à l'histoire complexe et passablement retorse de la guerre froide commencent à savoir à quel point il convient, sur cette question, de se méfier des apparences, des clichés, des lieux communs et de toutes les « vérités » que l'on croyait établies. Les multiples travaux historiques qui paraissent depuis quelques années bénéficient non seulement de l'ouverture progressive

des archives, mais aussi du regard neuf porté par de jeunes chercheurs qui ne souffrent pas des préjugés de leurs aînés. Et ils nous incitent ainsi à revoir nombre de nos certitudes. C'est le cas avec ce livre qui relève plus, il est vrai, de l'histoire des relations internationales que de l'histoire militaire proprement dite, même si cette dernière est loin d'en être absente, ne serait-ce qu'avec la crise des missiles de 1962 ou l'intervention militaire cubaine en Afrique, dans les années 1970 et 1980. Les liens qui ont uni l'URSS et le régime castriste n'avaient en effet rien d'évident au départ, ne serait-ce que parce que Fidel Castro et une partie de son entourage provenaient de l'extrême droite et étaient d'un anticommunisme radical. Mais aussi parce que les dirigeants de ces deux pays avaient des conceptions des relations internationales et des objectifs géopolitiques qui n'avaient à peu près rien de commun *a priori*. D'ailleurs, des crises parfois très graves ont surgi entre les deux « partenaires » tout au long des trois décennies qu'a duré leur alliance. Ce livre, véritable leçon de réalisme cynique, analyse les nombreuses péripéties de ce que l'auteur nomme un « ovni » des relations internationales, mais qui fut pourtant central dans l'histoire de la guerre froide. ■ L.H.

Louis XI ou le joueur inquiet

Amable Sablon du Corail
Belin, 494 p., 35 €.
Depuis le début des années 1970, il n'existait aucune autre biographie de ce roi de France que celle de l'historien américain Paul Murray



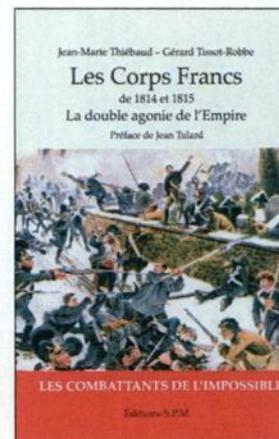
Kendall, qui avait alors révolutionné son sujet. Avec cet ouvrage d'un jeune médiéviste français, conservateur du patrimoine au Service historique de la Défense, au château de Vincennes, nous disposons enfin d'une biographie entièrement nouvelle et bénéficiant des apports de quatre décennies de recherche historique. Ce livre nous plonge dans l'étude d'une étape fondamentale

de l'histoire de l'État absolutiste en France, à une époque qui constitua un tournant à maints égards : sortie de la guerre de Cent Ans, Moyen Âge finissant et arrivée des idées de la Renaissance italienne de ce côté-ci des Alpes, création de l'armée permanente française, etc. Ce livre est incontestablement un livre d'histoire politique, mais sans oublier l'histoire stratégique et militaire, car les guerres occupèrent une part importante de l'activité de Louis XI, et au premier chef contre le duc de Bourgogne Charles le Téméraire. Signalons que l'étude de la bataille de Monthéry (1465) y occupe une place de choix. ■ L.H.

Les Corps francs de 1814 et 1815 – La double agonie de l'Empire

Jean-Marie Thiébaud et Gérard Tissot-Robbe
éd. S.P.M., 713 p., 53,50 €.
Voici une somme,

un « pavé » comme on dit d'un livre imposant. Et sur un aspect rarement traité et peu connu des guerres napoléoniennes : la formation de bandes de partisans français



(les « corps francs ») pratiquant la guérilla sur les arrières des troupes coalisées lancées par deux fois sur Paris pour mettre un terme au règne de Napoléon I^{er}, d'abord en 1814, puis en 1815, à la fin des Cent Jours. Cet ouvrage ne prétend

LE BLOG

MARS ATTAQUE

Quand le Dieu de la Guerre revient sur terre... pour parler de son domaine



Nom : Mars Attaque.

Devise : Quand le dieu de la Guerre revient sur terre... pour parler de son domaine.

Création : juin 2008. Membre fondateur de l'Alliance géostratégique.

Animation : Florent de Saint Victor, 25 ans, issu d'une famille de tradition militaire, actuellement en poste dans un cabinet de conseil en intelligence économique. Master 2 d'histoire à l'université Paris 1 sur la guerre d'Algérie. Deux années passées au Centre de doctrine et d'emploi des

forces. Anime seul son blog, à raison de deux à trois postes par semaine.

Fréquentation : 400 visiteurs uniques par jour.

Profil de la fréquentation : Cadres de l'industrie, militaires en activités, membres de *think tanks*, citoyens intéressés.

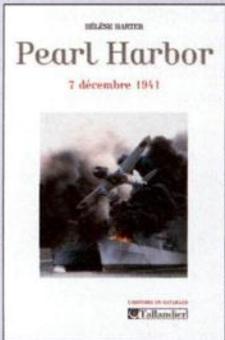
Volume d'informations : 435 postes en ligne. Points forts : l'Afghanistan, l'armée de terre française.

Objectifs du blog : « Je fais, en tant qu'amateur éclairé, du commentaire, de la mise en perspective sur les relations internationales et sur la politique de défense. Mais je voudrais aussi faire partager mon attachement à l'armée, à ses valeurs, contribuer — modestement — à pousser cette institution dans le sens de l'histoire, notamment en matière de communication. Ce blog est un facteur de partage dans une communauté dont je voudrais, avant tout, qu'elle croisse. »

Contact : florentdesaintvictor@gmail.com

Pearl Harbor, 7 décembre 1941

Hélène Harter – Tallandier, 196 p., 17 €.

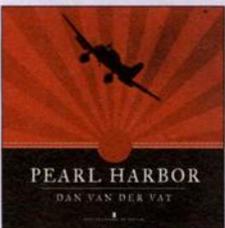


Sans surprise, c'est la thèse classique qui sert de fil conducteur à cet ouvrage, le premier de trois à sortir pour commémorer l'événement. Hélène Harter, universitaire certainement très compétente dans l'étude de la civilisation américaine, n'est pas du tout à l'aise avec la chose militaire et navale et multiplie les erreurs factuelles et d'interprétation. Quant

au fond lui-même, il est très marqué par la vision « officielle » du désastre américain délivrée par Gordon W. Prange (voir notre dossier), apparemment la seule référence considérée en France faute d'une traduction de H. P. Willmott. On retrouve ainsi les sempiternels mythes et clichés plus ou moins obsolètes. Rien de nouveau sous les cocardes au soleil levant.

Pearl Harbor, une histoire illustrée

Dan van der Vat – Éd. Pierre de Tailiac, 176 p., 34 €.



Cette réédition de l'album publié par Madison Press en 2001 fait la part belle aux photos, notamment des documents en couleurs rarement vus ici. Le côté spectacle est brillamment assuré, une bonne dose de témoignages et histoires

accentuant le côté « vécu ». Pour le reste, c'est encore et toujours le « désastre » de Gordon W. Prange qu'on nous ressert *ad nauseam*, avec un bilan grotesquement démesuré en prime. Mais au moins, cet ouvrage mérite l'attention par son côté visuel.

Pearl Harbor, 7 décembre 1941

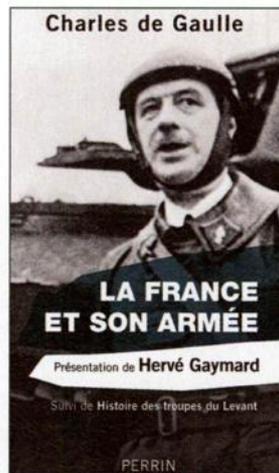
Patrick Facon – Editeal, 104 p., 20 €.



Patrick Facon est sans aucun doute l'un des meilleurs spécialistes français de la guerre aérienne 1939-1945. Mais il lui arrive aussi, paradoxalement, de s'égarer en empruntant les sillons déjà creusés par d'autres et depuis trop longtemps. Bernard Millot, cité abondamment, offrait certainement une vision valable lorsque

sa *Guerre du Pacifique* fut publiée. Mais c'était en 1968 ! Ce *Pearl Harbor*, s'il est donc irréprochable du point de vue strictement militaire, ne change rien à la vision classique du désastre américain, répétant les mêmes interprétations éculées. Encore une fois, il ne s'agit pas de déifier la parole des historiens qui contribuent toujours à dépoussiérer cet épisode, mais au moins de les prendre en compte pour les contester, si besoin est. ■ P. G.

pas être une analyse politico-stratégique de cette guerre, puisqu'il rassemble principalement des récits et des documents. Mais cette matière historique est impressionnante et proche de l'exhaustivité puisque nos deux auteurs étudient tous les corps francs de toutes les régions françaises, leurs chefs et leurs actions, nous offrant ainsi un tableau complet de cette épopée qui mérite amplement d'être redécouverte. Un ouvrage pour les fanas de l'Empire, mais aussi pour tous ceux qui veulent étudier l'histoire des partisans et des guérillas. ■ L. H.

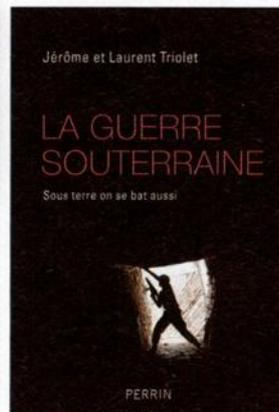


La France et son armée, suivie de Histoire des troupes du Levant

Charles de Gaulle

éd. Perrin, 377 p., 22 €. Bien sûr, il s'agit ici d'une réédition d'un classique que l'on doit à la plume du Général. Après *Le Fil de l'épée* et *Vers l'armée de métier*, cet ouvrage, paru en 1938, juste après l'affaire de Munich, est une vaste fresque de l'histoire de l'armée française depuis le Moyen Âge. Bien entendu, ce beau récit (n'oublions pas que de Gaulle fut aussi un grand écrivain) constitue un prétexte, un support pour que l'auteur

nous fasse part de ses réflexions politiques et stratégiques. Bien sûr, à certains égards, cela a légèrement vieilli, mais finalement assez peu au bout du compte, et, par-delà le plaisir de la lecture d'une belle épopée, on trouve là matière à d'utiles réflexions. Cette édition est complétée par un petit texte totalement oublié, coécrit par le chef de bataillon de Gaulle et d'autres officiers au début des années 1930, à leur retour du Levant. Rappelons qu'au sortir de la Première Guerre mondiale, la Syrie et le Liban, jusqu'alors membres de l'Empire ottoman, avaient été confiés à la France sous mandat de la Société des Nations, l'ancêtre de l'ONU. Il s'agit au premier chef d'une analyse des opérations de contre-insurrection menées par les troupes françaises contre les Druzes. ■ L. H.



La Guerre souterraine – Sous terre, on se bat aussi

Jérôme et Laurent Triolet

Perrin, 343 p., 23 €. Voilà un sujet éminemment original ! Et donc un ouvrage bienvenu sur un sujet pratiquement jamais traité. Bien sûr, ledit sujet est immense, et ce livre ne prétend pas à l'exhaustivité définitive, mais il s'en approche.



Néanmoins, le panorama offert est déjà remarquable : les villes souterraines de Cappadoce et les refuges de l'Ouest de la France au Moyen Âge ; les souterrains du Nord de la France à l'époque moderne ; la guerre des mines et des sapes, de l'Antiquité à nos jours ; les complexes souterrains de la Grande Guerre ; les tunnels du Viêt-công ; la guerre des grottes en Algérie et en Afghanistan ; et enfin les tunnels du Liban et de Gaza. Aussi passionnant et fascinant que terrifiant. Une dimension (dans tous les sens du terme) fondamentale de la guerre, même si elle est certainement la moins « glamour » de toutes. À lire sans hésiter, donc. Et, pourquoi pas, un sujet à creuser plus avant (désolé pour ce mauvais jeu de mots ; je n'ai pas pu résister), ce que les auteurs semblent inviter à faire en fournissant l'adresse de leur site Web ; des chercheurs universitaires et des étudiants pourraient aussi se joindre au mouvement. De multiples angles d'étude sont possibles : autres analyses de cas, questions techniques, tactiques, ou même stratégiques... ■ L. H.

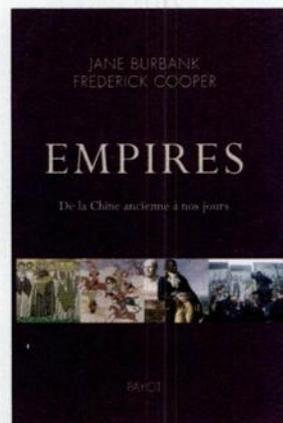
IR A JOUER



CORBIS

Empires – De la Chine ancienne à nos jours

Jane Burbank et Frederick Cooper
Payot, 687 p., 35 €. Passionnante étude de *World History*, comme on dit de nos jours, cet ouvrage traduit de l'américain nous fait voyager à travers les siècles et les continents, dans une vaste fresque étudiant cette construction géopolitique majeure dans l'histoire de toute l'humanité : les empires. Ils ont pris des dizaines de



formes différentes ; en fait, chacun est unique... Mais le fait que cette structure « politico-onirique » traverse les esprits d'un si grand nombre de peuples, dans des lieux, des conditions, des contextes

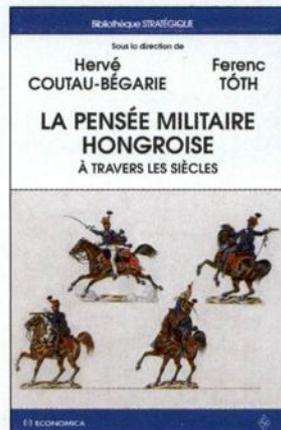
et à des moments si différents, ne peut que laisser songeur. Et donc ne peut qu'inciter à les étudier en tant que tels, dans leur globalité. C'est la prétention de cet ouvrage qui n'hésite pas à comparer Rome et la Chine, Byzance et le Califat, l'Inde britannique et les États-Unis, les *Reiche* allemands et la Russie, ou encore le Japon et les Ottomans, voire les différents « empires » coloniaux du XIX^e siècle (mais étaient-ce véritablement des empires ? d'où mes guillemets...), sans oublier bien sûr les « empires » affrontés de la guerre froide. Une fois de plus, ça n'est pas de l'histoire militaire *stricto sensu*, mais, comme les stratégies de ces empires sont longuement analysées, les questions militaires courent en filigrane tout au long de l'ouvrage. Un coup de chapeau aux éditions Payot pour avoir eu le courage de traduire l'un de ces travaux de *World History* qui paraissent les uns après les autres depuis quelques années dans le monde anglo-saxon et dont nous avons si peu d'équivalents en France ! ■ L.H.

La Pensée militaire hongroise à travers les siècles

Hervé Coutau-Bégarie et Ferenc Tóth (dir.)
Economica, 192 p., 23 €.

Marianne et Athéna. La pensée militaire française du XVIII^e siècle à nos jours

Lars Wedin
Economica, 479 p., 35 €. La prolifique collection Bibliothèque stratégique



des éditions Economica s'enrichit encore avec la parution de deux livres originaux. Le premier, *La Pensée militaire hongroise à travers les siècles*, est un ouvrage collectif issu d'un colloque tenu en 2008. Regroupant des contributions de valeur inégale et dont le champ est parfois trop réduit, il a néanmoins le mérite d'aborder une thématique trop souvent négligée : la manière dont l'art de la guerre a pu être pensé et pratiqué dans une puissance secondaire comme la Hongrie. À ce titre, il intéressera surtout le spécialiste, désireux d'approfondir la manière dont les idées militaires circulent. Un ouvrage d'ensemble sur la circulation des idées militaires serait, pour l'historien comme pour l'amateur, d'un intérêt plus grand. Le second, *Marianne et Athéna*, est original parce

qu'il constitue un trop rare exemple de regard étranger — suédois en l'occurrence — sur la pensée militaire française depuis le XVIII^e siècle.



Son auteur, ancien officier de la marine suédoise, s'efforce de dresser un panorama des principaux penseurs et courants d'idées ayant animé la réflexion des militaires français de Folard à nos jours. Constituant un bon ouvrage de référence, *Marianne et Athéna* comble un vide.

Son principal défaut tient au choix de ses bornes chronologiques : en ne commençant qu'au XVIII^e siècle, l'auteur néglige un penseur fondamental et authentiquement stratège, Vauban. Et les derniers chapitres, consacrés à l'après-guerre froide, manquent de substance en quittant l'histoire de la pensée militaire pour un panorama réduit des acteurs du « débat » stratégique français, plus stratégestes que stratèges. ■ B.B.

Étoiles noires de la guerre froide

Philippe Coué
Éd. Édite, 149 p., 24 €. Un petit ouvrage original sur un pan méconnu en France de la guerre froide : la militarisation de l'espace par les grandes puissances. Depuis 1957 et le vol de Spoutnik-1 – un programme militaire – de multiples projets ont été élaborés par les États-

La Gloire chez Vous

Achetez une œuvre du peintre militaire Giuseppe Rava

<http://myworld.ebay.com/g.ravahistoricalprinfo@g-rava.it>
Giuseppe Rava, via Borgotto 17, 48018 Faenza (RA), It



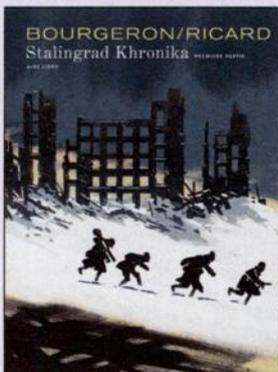
La Grande Guerre de Charlie, vol. 1

Patt Mills, Joe Colquhoun
Delirium, 112 p., 19,50 €.

La proximité du centenaire du début de la guerre de 1914-1918 nous donne l'occasion de voir éditer plusieurs bandes dessinées consacrées à ce conflit. L'initiative la plus captivante vient d'une nouvelle maison, *Delirium*, qui a commencé l'édition intégrale en français de *Charley's War*, une bande dessinée mythique en Angleterre sur la guerre des tranchées. Parue en épisodes dans le magazine *Battle* entre 1979 et 1986, elle met en scène un jeune Anglais durant toute la guerre et raconte ses aventures sur un mode tragi-comique et très réaliste. Au-delà des épisodes militaires, les albums parlent d'un soldat ordinaire, d'un *Tommy* parmi les *Tommies*, ni particulière-

ment intelligent, ni particulièrement fort ou courageux.

Pourtant, les scénarios de Pat Mills et les fascinants dessins de Joe Colquhoun, nous mettent en présence d'un authentique héros. *Charley's War* est considérée comme la meilleure bande dessinée britannique de guerre de tous les temps, notamment par sa qualité visuelle. Le dessinateur, mort en 1987, est aussi l'auteur des aventures de Johnny Red, pilote durant la Seconde Guerre mondiale. ■ S.D.



Stalingrad Khronika, t. 1

Bourgeron, Ricard
Dupuis, 72 p., 16,95 €.
Cette histoire n'est pas à proprement parler militaire mais plutôt le récit du tournage d'un film de propagande sur fond de répression stalinienne et de manipulations

politiques. Le scénario est bien ficelé. La dimension guerrière se retrouve dans l'évocation très réussie de la ville de Stalingrad pendant la bataille finale. ■ S.D.



L'or de France, t. 1

Tibery, Lefebvre, Pecau
Le Lombard, 48 p., 13,95 €.
Juin 1940. Alors que la défaite devient claire, le croiseur *Émile-Bertin* quitte Brest avec les 254 tonnes d'or de la Banque de France. Une fortune convoitée par les Allemands, les Anglais et un gang de pilliers. ■ S.D.

Airborne 44, t. 3

Jarbinet
Casterman, 48 p., 11,95 €.
Troisième tome de l'histoire de soldats américains qui ont débarqué en Normandie, cet album débute en 1938 par une histoire d'amour

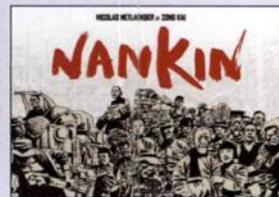


entre un Américain et une Française. Elle entrera dans la Résistance; il finira par débarquer le 6 juin 1944. Malgré une fin un peu mièvre, le récit et la mise en images du débarquement est très réussie. ■ S.D.

Nankin

Nicolas Meylaender, Zong Kai
Éditions Fei, 144 p., 19 €.
12 décembre 1937. Les soldats japonais entrent dans la ville chinoise de Nankin. Le massacre commence. Le « viol de Nankin » est abordé ici à travers l'histoire vraie de Xia Shuqin, qui, fillette, assista au massacre de sa famille. Au fil de l'enquête d'un avocat qui veut que justice lui soit rendue,

on croise des témoins de ces sombres journées. Un sergent, un adolescent, une étudiante... La sobriété du trait pour évoquer les scènes d'exécutions et de viols, les ciels monochromes, bleus ou



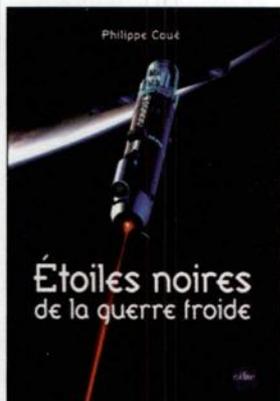
orange profond, contribuent à créer une tension certaine planche après planche. ■ G.E.

Tranquille Courage

Marle, Tefenkji
Bamboo, 96 p., 25,90 €.
Destiné aux plus jeunes, cet album raconte l'histoire vraie d'Auguste Louis Briant qui fut décoré par le Président Eisenhower pour avoir caché et sauvé un parachutiste américain en Normandie en juin et juillet 1944. ■ S.D.



IR A JOUER

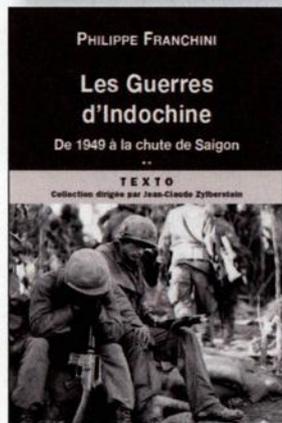
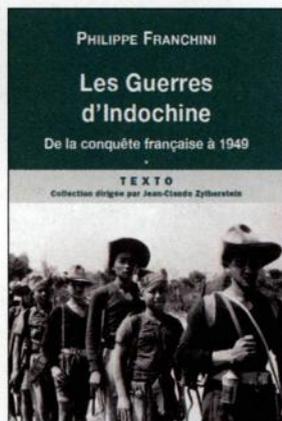


Unis, l'URSS ou la Chine pour envoyer en orbite des missions militaires. Sans prétention à l'exhaustivité, ce livre retrace l'histoire de certains de ceux-ci, des bases militaires lunaires envisagées dans les années 1950 et 1960 par les Américains à la « station spatiale de combat » soviétique Poliouz. Concrétisés ou non, ces projets témoignent du caractère global de la guerre froide, livrée silencieusement des profondeurs des océans aux immensités spatiales. À découvrir en complément d'ouvrages plus généraux, *Étoiles noires de la guerre froide* est donc un petit cabinet de curiosités spatiales... ■ **B.B.**

Les Guerres d'Indochine – De la conquête française à 1949 – De 1949 à la chute de Saïgon

Philippe Franchini
Tallandier, t. 1: 670 p., 12 €, et t. 2: 780 p., 12 €.
Publié en 1988, réédité pour la deuxième fois aujourd'hui, ce travail novateur à l'époque est toujours d'un grand intérêt. Franchini est un historien témoin, né en 1928 en Indochine. Il la quitte en 1954 puis y revient de 1965 à 1975. Il replace les deux grands conflits indochinois dans une histoire plus longue, qui commence bien avant

la conquête française et le bombardement de Da Nang en 1847. Comprendre l'histoire de ces guerres, c'est comprendre les relations entre la France et ses colonies, entre les États-Unis, la Chine et l'URSS, entre le Viêt Nam

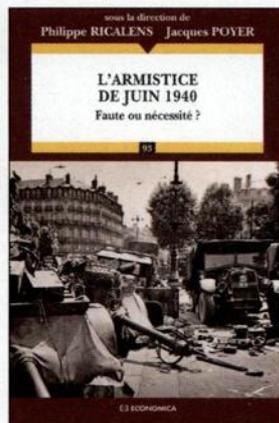


et ses voisins. C'est aussi et surtout saisir la personnalité vietnamienne que l'auteur connaît parfaitement. ■ **S.D.**

L'armistice de juin 1940. Faute ou nécessité ?

Philippe Ricalens et Jacques Poyer (dir.)
Economica, 234 p., 29 €.
Cet ouvrage reprend quinze interventions délivrées lors d'un colloque organisé le 14 janvier 2010 par la Commission française d'histoire militaire. Les contributions sont placées à l'intérieur de trois parties : l'état des forces ; la demande d'armistice ; la poursuite de la guerre.

Il y a de bonnes choses, sous la plume de Patrick Facon ou Paul Gaujac notamment. Mais on ne ressort pas de l'ouvrage avec une réponse claire. Sans doute parce que cette réponse n'existe pas dans le cadre posé. L'utilité des analyses militaires, quelles qu'elles soient, si en plus limitées aux seules forces françaises, ne peut être que réduite. La réponse à la question ne pouvait venir que des politiques et elle était sans doute largement indépendante du rapport des forces strictement militaire tel qu'il semblait s'établir en 1940. Bref, il eut fallu un visionnaire. Reynaud ne l'était pas ; de Gaulle n'avait rien de plus que sa vision. On aurait attendu dans ces pages une analyse sur Weygand, personnage clé de ces journées abominables de juin 1940, une autre sur l'état d'esprit du haut encadrement. Enfin, la question de la

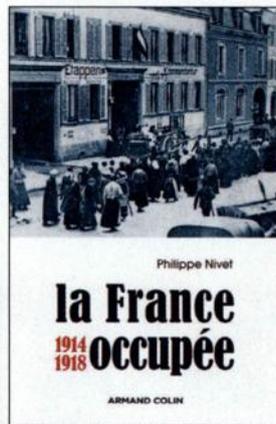


cecité stratégique de nos militaires n'est pas abordée et c'est bien dommage. Il est vrai que, à part de Gaulle, le seul à avoir possédé la largeur de vue nécessaire dans ce domaine s'appelait Gamelin... ■ **J.L.**

La France occupée 1914-1918

Philippe Nivet
A. Colin, 480 p., 23,90 €.
Voilà un livre passionnant. Entre 1914 et 1918, dix

départements français du Nord et de l'Est, soit deux millions de Français, sont administrés par l'armée allemande. Cette occupation fut longtemps occultée par celle de la Seconde Guerre mondiale. Pourtant, par sa dureté, elle a parfois paru plus difficile à supporter pour les civils. Cette première grande synthèse s'appuie sur de multiples sources, notamment des journaux intimes de femmes. La liste des crimes et vexations est longue : travail forcé, déportations, humiliations (déposition des cloches, réquisition des cuivres, cultes protestants dans les églises, femmes forcées de passer des visites



médicales), restrictions de mouvement, arrestations arbitraires, exécutions sommaires, germanisation des écoles, confiscation des denrées qui conduit à une quasi-disette... La résistance – avec ses trahisons, ses exécutions – s'est organisée autour des femmes, dont certaines sont mortes déportées en forteresse en Allemagne et qui sont les véritables héroïnes de ce livre. Ce livre montre aussi comment l'Allemagne du Kaiser a tiré des territoires occupés tout ce qu'il était possible d'en tirer pour soutenir son effort de guerre. Le pillage a atteint des sommets en matière industrielle, agricole et financière. ■ **S.D.**

Nous avons aussi reçu... mais n'avons pas lu :

- *La Nueve, 24 août 1944. Ces républicains espagnols qui ont libéré Paris*, Evelyn Mesquida, Cherche Midi, 18 €.
- *El Kantara et la division de fer. Histoire de la 1^{re} division de croiseurs auxiliaires*. Bernard Bernadac, Marines Éditions, 35 €.
- *La Guerre froide*, Les dossiers de l'histoire/Geo. Inclus une pochette de fac-similés. Traduit de l'anglais, 19,95 €.
- *Guillaume le Conquérant*, Gilles Henry, France-Empire, 21 €.
- *Cent jours au front en 1915. Un sapeur du Quercy dans les tranchées de Champagne*, Mémoires du XX^e siècle, L'Harmattan, 16 €.
- *La Marine marchande française*, Marc Saibène, Marines Éditions, 39 €.
- *Journal d'Hiroshima*, Michiko Hachiya, Tallandier, 20,90 €.
- *Napoléon, De la Guerre*, présenté et annoté par Bruno Colson, Perrin, 26 €.
- *La Sainte Ligue et la guerre franco-anglaise (1512-1514)*, Guy Le Moing, Economica, 23 €.
- *Gendarmes, armement et organisation. De la maréchaussée au GIGN*, Daniel Casanova, ETAI, 34 €.
- *Un marsouin au Congo. Lieutenant Clément*, présenté par Bertrand Goy, Éditions Pierre de Taillac, 19 €.
- *Guide des lieux de mémoire*, Le Petit Futé, 12,95 €.

EXPOS

Stéphane Dubreil

Samourai, armure du guerrier

Jusqu'au 29 janvier 2012, au musée du quai Branly. Entrée : 6,50 €. Site : www.quaibrany.fr

Le musée du quai Branly accueille une collection exceptionnelle d'armures et d'objets témoins de l'histoire guerrière et spirituelle des samourais entre les XII^e et XIX^e siècles. Ce bel ensemble a été rassemblé par Ann et Gabriel Barbier, troisième génération d'une famille de collectionneurs. L'exposition présente non seulement une remarquable série d'armures complètes mais également des armes, des casques, des caparaçons. Surtout, elle s'ouvre par une scène impressionnante : deux chevaux entièrement caparaçonnés montés par deux guerriers revêtus de leurs armures des périodes Momoyama et Edo. Le visiteur plonge ensuite pleinement dans l'univers des samourais. D'entrée, on est frappé



par la somptuosité des objets et des ensembles proposés — virtuosité des artisans, qualité et diversité des matériaux (or, cuivre, laque, plumes, fourrure, cuir) — et par l'inventivité formelle des assemblages, des masques ou des casques. Passé l'admiration, la façon de penser le monde de ces hommes et de ces femmes — car les femmes aussi faisaient la guerre — apparaît peu à peu. Influencé par

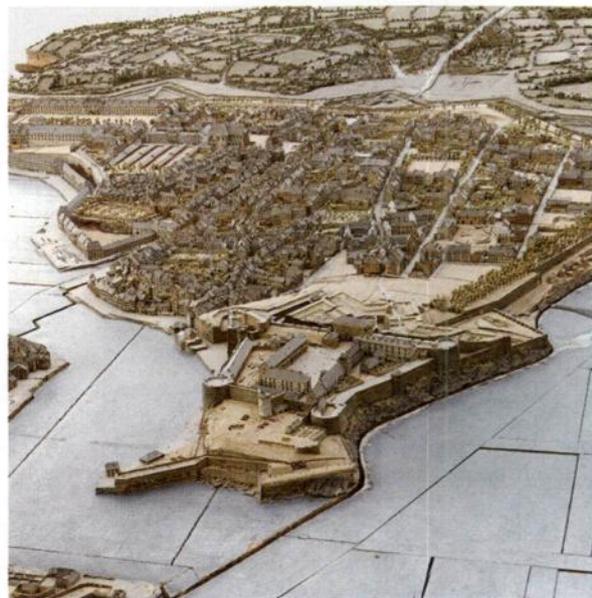
le bouddhisme zen et le shintoïsme, le code du *bushido* apprend au samourai comment vaincre la peur de la mort, voire la souhaiter si son honneur est perdu. Armures et armes précieuses participent de cet esprit en étant censées impressionner et effrayer

l'adversaire. Elles sont aussi surtout un lien entre l'homme qui habite l'armure et la nature ou les esprits qui l'entourent. Les décors montrent des divinités bouddhiques, des animaux (dont les qualités doivent se retrouver dans le samourai), ainsi que des *tengu*, esprits de la forêt, créatures mi-hommes mi-oiseaux qui doivent accorder leur protection au guerrier et lui donner la force de respecter le code. ■

Napoléon III et l'Italie, naissance d'une nation, 1848-1870

Jusqu'au 15 janvier 2012, au musée de l'Armée. Entrée : 8 €. Site : www.invalides.org

À l'occasion du 150^e anniversaire de l'unité italienne, le musée de l'Armée à Paris retrace les relations franco-italiennes, entre 1848 et 1870, faites de mouvements passionnés, d'engagements politiques, d'hésitations diplomatiques et de conflits armés. ■



La France en relief, de Louis XIV à Napoléon III

Du 18 janvier au 17 février 2012, au Grand Palais, à Paris. Entrée : de 2,50 à 5 €. Site : www.grandpalais.fr

Autour d'une carte de France de 650 m² (!), qui se déploie sous la nef du Grand Palais, cette exposition dévoile seize plans-reliefs de villes fortifiées françaises, réalisés entre 1668 et 1873 (ci-dessous, Saint-Omer). D'abord construits pour des besoins militaires, ces plans vont ensuite être exposés pour des

raisons diplomatiques et représenter la puissance du pays. Ces maquettes permettent actuellement d'étudier les techniques de fortification mais aussi l'histoire des constructions, de l'architecture, de l'urbanisme ou de l'environnement. Ainsi, la maquette de Brest (ci-dessus) achevée en 1805 permet-elle de visiter la ville telle qu'elle était avant les bombardements de la Seconde Guerre mondiale. Autre curiosité : le plan-relief de la ville de Cherbourg qui s'étale sur 120 m². ■



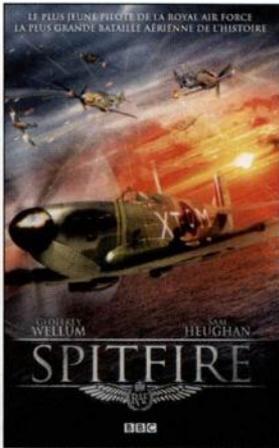
IR A JOU

CINÉ/DVD
Pierre Grumberg

L'Ordre et la morale

Matthieu Kassovitz
Avec Matthieu Kassovitz, labe Lapacas, Alexandre Steiger, Malik Zidi. Pourquoi parler de ce film dans *Guerres & Histoire*? L'affaire d'Ouvéa devrait en principe appartenir au genre policier. Et pourtant, comme Kassovitz le souligne dès le départ, on se trouve bien dans une situation de flou, celui d'une mission de guerre réalisée par des militaires, avec et pour des gendarmes, sur le territoire de la République contre des citoyens de cette même République. Une incongruité. Que l'on souscrive ou non à la thèse du réalisateur, fondée sur

tremblé et flou, façon reportage où tout s'entend et rien ne se voit, tout cela est également convaincant. Il y a du suspens et de l'émotion, au prix de quelques caricatures et lourdeurs à caractère didactique. Mais derrière cette bonne pellicule se cachent aussi d'excellentes questions. Un gendarme — militaire en mission dans un milieu civil — est-il tout à fait un soldat? * Jusqu'où peut-il s'engager sans trahir son honneur, sa parole, les hommes dont il est responsable et l'autorité qui l'emploie? Finalement, comme le soulignait fort justement Michel Rocard à la télévision, le film a le mérite de mettre les pieds dans le casque lourd : lorsque l'armée est chargée de missions hors des cadres pour lesquelles elle est entraînée, qui est responsable des



Spitfire
Matthew Whiteman
DVD, BlueRay, VOD, VOST/VF, BBC-Condor Entertainment, sortie : novembre 2011, 20 €. Avec Geoffrey Wellum, Sam Heughan. Originellement baptisé *First Light* (premières lueurs), d'après le livre du même nom, ce docu-drama retrace la guerre de Geoffrey Wellum, le plus jeune pilote de

la RAF pendant la bataille d'Angleterre, en 1940. Les amateurs apprécieront d'étourdissantes séquences de combat aérien, tirées des chutes du film *La Bataille d'Angleterre* (avec les HA-1112 Buchón, version espagnole du Messerschmitt 109) retouchées



celle de Philippe Legorjus, alors patron du GIGN et un des principaux protagonistes et témoin de l'affaire, il faut d'abord reconnaître que le film est bon. L'atmosphère du Pacifique sud — lumière surexposée, brise de l'océan, moiteur ambiante — est restituée en un plan. Le ballet d'hélicoptères, les scènes de combat filmées avec

bavures? Les militaires ou les politiques? Kassovitz répond à sa façon aujourd'hui, comme un Pierre Schoendoerffer le faisait hier. Le prisme politique est différent mais le débat est le même. ■ * Voir le blog de notre chroniqueur Jean-Daniel Merchet, www.marianne2.fr/blogsecretdefense/Ouvea-Philippe-Legorjus-est-il-un-heros_a429.html

par ordinateur. Mais le film insiste aussi sur les hommes et le stress du combat, avec de fréquents appels au « vrai » Wellum et des acteurs efficaces. On regrette quelques anachronismes dus à un budget serré (le Spit vedette est un Mk IX de 1942) et, surtout, quelques longueurs contemplatives. ■

LES MESSAGES SECRETS

du Général de Gaulle
Londres 1940 - 1942

EXPOSITION
du 10 novembre 2011
au 12 mai 2012



© collection Jean-Pierre Guéno

m|m
musée
des lettres et manuscrits

222 bd Saint-Germain - 75007 Paris
Tél. : 01 42 22 48 48 - www.museedeslettres.fr

JEUX VIDÉO

Par Nicolas Gavet

Call of Duty Modern Warfare 3

Support : PC, Xbox 360 et PS3

Éditeur : Activision

À partir de 50 €

Battlefield 3

Support : PC, Xbox 360 et PS3

Éditeur : Electronic Arts

À partir de 50 €

Entre les deux géants américains Electronic Arts et Activision, le temps n'est pas vraiment au beau fixe ! Une vieille rancune les oppose depuis des années : c'est celui qui sort la plus grosse simulation de guerre qui est le patron. D'un côté, la saga des *Battlefield*, de l'autre, celle des *Call of Duty*. Dix ans maintenant que ces éditeurs se mettent sur le coin de la tronche à coup de déclarations incendiaires, de budget marketing pharaonique et de jeux hyperimmersifs. Retour sur un combat.

Electronic Arts se comporte un peu comme un moteur diesel : lent au démarrage mais qui gagne en puissance une fois qu'il est bien chaud. Au début des années 2000, sa série *Medal of Honor* domine de la tête et des pieds les jeux de tir. Une mise en scène et une approche qui rappellent le film *Il faut sauver le soldat Ryan* de Spielberg, sorti en 1998 : le joueur incarne un soldat et l'issue des batailles dépend essentiellement de ses décisions et de ses actes. Un principe que l'on retrouve dans chaque épisode de la saga. Rapidement, l'éditeur prend



BATTLEFIELD 3/ELECTRONICS ARTS

toute la mesure du succès de la série. D'autres opus estampillés *Medal of Honor* voient ainsi le jour. Cependant, à trop tirer sur la corde, les joueurs se lassent et la série s'essouffle. Electronic Arts réagit en sortant *Battlefield 1942*. Changement de cap. Le jeu est très viril, on avance dans les niveaux sans vraiment réfléchir en défouillant sur tout ce qui bouge. Un air

La guerre des chefs

IR A JOUER



COD MODERN WARFARE 3/ACTIVISION



BATTLEFIELD 3/ELECTRONICS ARTS

de déjà-vu. Cependant, grâce aux nombreux véhicules disponibles (Jeep, tanks, etc.) et son mode multijoueur exceptionnel, le jeu devient une référence du genre. Après deux épisodes ancrés dans la Seconde Guerre mondiale, *Battlefield Vietnam* annonce un changement d'orientation de la série qui se confirme avec *Battlefield 2* sorti en 2005. Electronic Arts ouvre ainsi le bal des jeux de tir sur fond de guerre contemporaine. Si, dans ses premières productions, l'action se déroule également durant la Seconde Guerre mondiale, chez la concurrence on voit les choses différemment. Avec *Call of Duty*, lancé en 2003, l'éditeur Activision a souhaité recentrer l'expérience de jeu autour d'un groupe de personnages et non pas autour d'un héros solitaire : le joueur parcourt ainsi les niveaux accompagné de personnages secondaires contrôlés par le jeu. Et comme pour mieux se démarquer d'Electronic Arts, l'équipe de développement s'entoure de pointures

d'Hollywood pour réaliser son jeu : musiques composées par Michael Giacchino (*Alias*, *Lost*) et doublages des voix réalisés par les acteurs Jason Statham, Steve Blum, Gregg Berger ou encore Giovanni Ribisi. Quelques années plus tard, largement inspiré de ce que propose le concurrent *Battlefield 2*, *Call of Duty Modern Warfare* quitte les années 1940 pour entrer de plain-pied dans un conflit mondial moderne. Un tournant dans la série. Après avoir tabassé du nazi à longueur de niveaux, place aux terroristes musulmans et aux communistes révolutionnaires. Le succès est là. Les ventes battent tous les records. Les budgets de développement explosent : 20 millions de dollars pour *Call of Duty Modern Warfare 2* (2009), près de 30 millions pour *Call of Duty Black Ops* (2010) et 100 millions (dont la moitié dédiée au marketing) pour *Call of Duty Modern Warfare 3*. Activision espère un retour sur investissement supérieur au précédent épisode, qui avait

dégagé un milliard de dollars de recettes en seulement quelques semaines et dépassé les 22 millions de jeux écoulés dans le monde. À la régularité des épisodes de *Call of Duty*, réglés comme une montre suisse calée sur l'heure du marketing de Noël, s'opposent les sorties plus chaotiques de *Battlefield*. Et en cette année 2011, heureux hasard pour les amateurs de jeux de tir, pour la première fois depuis bien longtemps, deux épisodes se font front. Chose amusante, les conflits proposés prennent place quasiment aux mêmes endroits et à la même époque : États-Unis, France, Europe de l'Est, Moyen-Orient. Le match entre ces deux mastodontes se joue donc ailleurs, sur des aspects plus techniques, comme le rendu graphique, le rythme proposé et l'immersion. Soyons franc, pour chacun de ces points, il est bien difficile de déterminer un vainqueur. Les forces s'équilibrent. Si *Battlefield 3* est par exemple plus beau sur PC, les versions consoles sont en revanche en retrait vis-à-vis de *Modern Warfare 3*. Au rythme plus élevé du jeu d'Activision s'oppose une immersion plus intense chez son concurrent. Finalement, et c'est bien le plus important, cela reste deux jeux de tir exceptionnels qui offrent une profonde expérience ludique. Comme dit le vieil adage : qu'importe le flacon pourvu qu'on ait l'ivresse ! Après tout, prendre du plaisir, c'est bien ce que l'on recherche dans un jeu vidéo, non ? Et là, pour le coup, on est servi ! À consommer sans modération. ■

Et aussi...

Ça plane pour vous

Après l'excellent *World of Tanks* (voir G&H n° 3), Wargaming peaufine son prochain jeu massivement jouable en ligne : *World of Warplanes*. Le principe, vous l'aurez deviné, repose sur des combats aériens dont les zincs vont des vieux biplans des années 1930 aux avions ultramodernes de dernière génération. Ça promet ! Sortie prévue au printemps 2012 sur PC.

La Wehrmacht voit rouge

Disponible depuis quelques semaines sur PC, *Iron Front : Liberation 1944* vous propose d'incarner un soldat de l'armée russe ou allemande et de prendre part, à l'aide de blindés et d'avions de chasse, aux hostilités qui opposent l'Armée rouge et la Wehrmacht dans le sud de la Pologne en 1944. On vous en reparle plus en détail dans le prochain numéro.

Moi, moche et méchant

Avec son graphisme sommaire (on se croirait plongé dix ans en arrière), *Panzer Command Ostfront* a de quoi surprendre ! Au-delà de l'esthétisme, ce jeu propose une expérience intéressante : revivre et réécrire l'Histoire en incarnant un commandant de l'armée soviétique ou allemande, à travers deux campagnes où les unités progressent et gagnent de l'expérience de bataille en bataille. Sortie prévue début 2012.

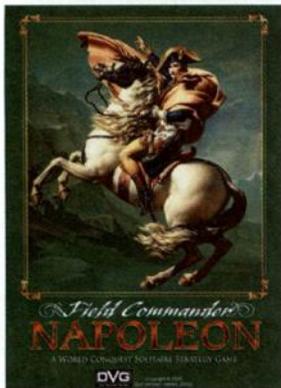
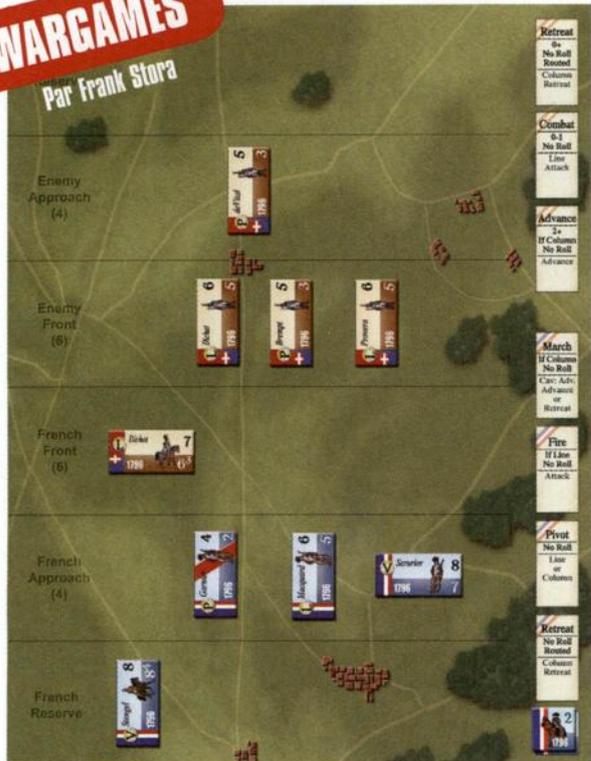
Fier !

Pride of Nations offre un scénario ancré entre le milieu du XIX^e et le début du XX^e siècle. De 1850 à 1920, à la tête de l'une des grandes puissances de l'époque, le joueur doit faire face à des missions diplomatiques bien spécifiques... L'éditeur de *Supreme Ruler Cold War* et *Victoria II* fait, une nouvelle fois, preuve d'une grande originalité ! Sortie fin 2011. ■

A JOUER

WARGAMES

Par Frank Stora



Napoléon, c'est vous !

Le premier numéro de *G&H* posait la question : Napoléon était-il vraiment un grand stratège ? Un jeu de Dan Verssen Games (DVG) permet, sinon de répondre avec certitude, du moins de se rendre compte personnellement des difficultés auxquelles l'Empereur a été confronté. *Field Commander - Napoleon* est en effet un jeu solo — vous jouez contre le système de jeu — qui vous permet de revivre onze des campagnes napoléoniennes dans les

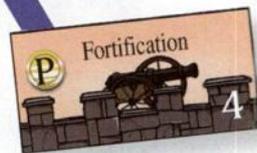
bottes du commandant en chef, Bonaparte puis Napoléon I^{er}. Le matériel est magnifique : sept cartes stratégiques élégantes représentent les régions où se sont déroulées les onze campagnes principales du Petit Caporal, de 1796 (première campagne d'Italie) à 1815 (Waterloo, bien sûr). Plus de 500 pions d'allure tout aussi esthétique représentent les forces impliquées (fort heureusement, quelques dizaines seulement sont en jeu pour chaque campagne) et les marqueurs nécessaires. Les règles sont en anglais — mais une traduction française ne devrait pas tarder à être disponible sur le site de l'éditeur (www.dvg.com). Si elles ne sont pas compliquées, elles exigent une lecture très attentive sous peine de rater des points

importants. En pratique, le meilleur moyen de les assimiler est de jouer une campagne, ou le début d'une campagne, et de découvrir les finesses d'un solide travail historico-ludique (il y a quelques coquilles par-ci par-là, mais rien de catastrophique). Comme dans tout jeu solo, le point le plus délicat est de bien assimiler les règles qui gouvernent les actions de « l'Ennemi » (nom générique des adversaires du joueur).

La bonne idée de l'auteur (Dan Verssen lui-même) est que ces règles sont les mêmes pour toutes les campagnes, les différences de qualité des généraux ennemis étant simulées par des différences dans les tables aléatoires qui régissent leurs actions. Par exemple, il suffit de faire varier le nombre de pions qui bougent ensemble, donc la dispersion des forces ennemies, pour que la difficulté de la tâche de l'Empereur — enfin, du joueur — varie nettement. Lorsque des armées adverses se retrouvent dans la même zone de la carte stratégique, une bataille a lieu, sur une minicarte très simple où l'on dispose les unités. Lorsque Napoléon est présent (il a bien sûr son pion, ou plutôt ses pions, un pour chaque campagne, avec des capacités un peu différentes), le joueur a la possibilité de choisir un (ou plusieurs) « *Insight* », c'est-à-dire une manœuvre originale : par exemple de rapprocher ses troupes de l'adversaire, d'envoyer la cavalerie faire un mouvement tournant...

La durée de la bataille (en nombre de tours de bataille) est déterminée de façon semi-aléatoire.

À chaque tour de bataille, chaque unité reçoit un ordre (*Battle*



trois contre un, le camp inférieur

en nombre est battu sans plus de façons. Les objectifs à remplir différent évidemment selon la campagne. Le principe est d'y parvenir à peu près aussi vite que Napoléon. Vous pourrez constater qu'il s'est montré le plus souvent d'une redoutable efficacité!

FC - Napoleon

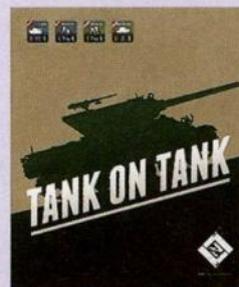
est le troisième jeu d'une fort intéressante série chez DVG, après FC - Rommel et FC - Alexander, tous deux sur le même principe mais nettement plus légers (moins d'années de campagne !). Un quatrième, très ambitieux, sera bientôt disponible : FC - Nimitz, qui vous proposera de commander les forces américaines dans le Pacifique, de l'attaque de Pearl Harbor à Hiroshima ! ■



plan) en fonction de sa situation. Quand le général ennemi est compétent, plusieurs de ses unités pourront avoir accès à des ordres élaborés. Et bien sûr, si Napoléon est là, vous pourrez choisir ce genre d'ordres pour vos unités. Si, à un moment, le rapport de force atteint



1939-1945, sur terre et dans l'air



Parmi les autres wargames récents et originaux, on peut retenir *Night Fighter* et *Tank on Tank*. *Night Fighter* (GMT Games) s'aventure sur un terrain rarement, sinon jamais, exploré : celui des combats aériens tactiques de nuit durant la Seconde Guerre mondiale.

Tous les chasseurs de nuit de tous les camps sont là, des « chasseurs de nuit claire » de 1940 aux appareils hérissés d'antennes radar de 1945. Le jeu est conçu pour un joueur... et un arbitre ! Compte tenu du thème, l'idée est bonne.

Tank on Tank (Lock'n Load Games) est une sorte de version ultra-light du mythique *Squad Leader* : un jeu tactique sur les combats terrestres de la Seconde Guerre mondiale, mais avec des règles d'une légèreté exemplaire. Un excellent jeu pour débiter dans le wargame ou pour passer une demi-heure entre vieux briscards, d'autant que les règles, pour être brèves, n'en contiennent pas moins une astuce digne de jeux bien plus ambitieux. ■

QUIZ

Connaissez-vous

les croisades ?

1 pt

1- Quel pape a prêché la première croisade en 1095 à Clermont ?

- a) Jules II – b) Innocent IV – c) Urbain II.

2 pts

2- Quelle est la première ville en terre musulmane attaquée par les croisés ?

- a) Nicée – b) Jérusalem – c) Antioche.

1 pt

3- Qui dirige l'assaut contre Jérusalem en 1099 ?

- a) Richard Cœur de Lion –
b) Godefroi de Bouillon – c) Bohémond.

2 pts

4- Lequel de ces États ne fait pas partie des quatre établis au Levant par les Francs ?

- a) Le royaume de Jérusalem –
b) La principauté de Cilicie –
c) Le comté d'Édesse – d) Le comté de Tripoli –
e) La principauté d'Antioche.

2 pts

5- Qui prononce le sermon de Vézelay, lançant la deuxième croisade ?

- a) Abélard – b) Thomas d'Aquin –
c) Bernard de Clairvaux.

1 pt

6- De quelle origine était Saladin ?

- a) Turque – b) Arabe – c) Kurde.

2 pts

7- Qui était le roi lépreux ?

- a) Simon de Montfort – b) Baudouin IV –
c) Raymond III.

1 pt

8- Qui mène la troisième croisade (1189-1192) ?

- a) Saint Louis – b) Philippe Auguste –
c) Richard Cœur de Lion.

2 pts

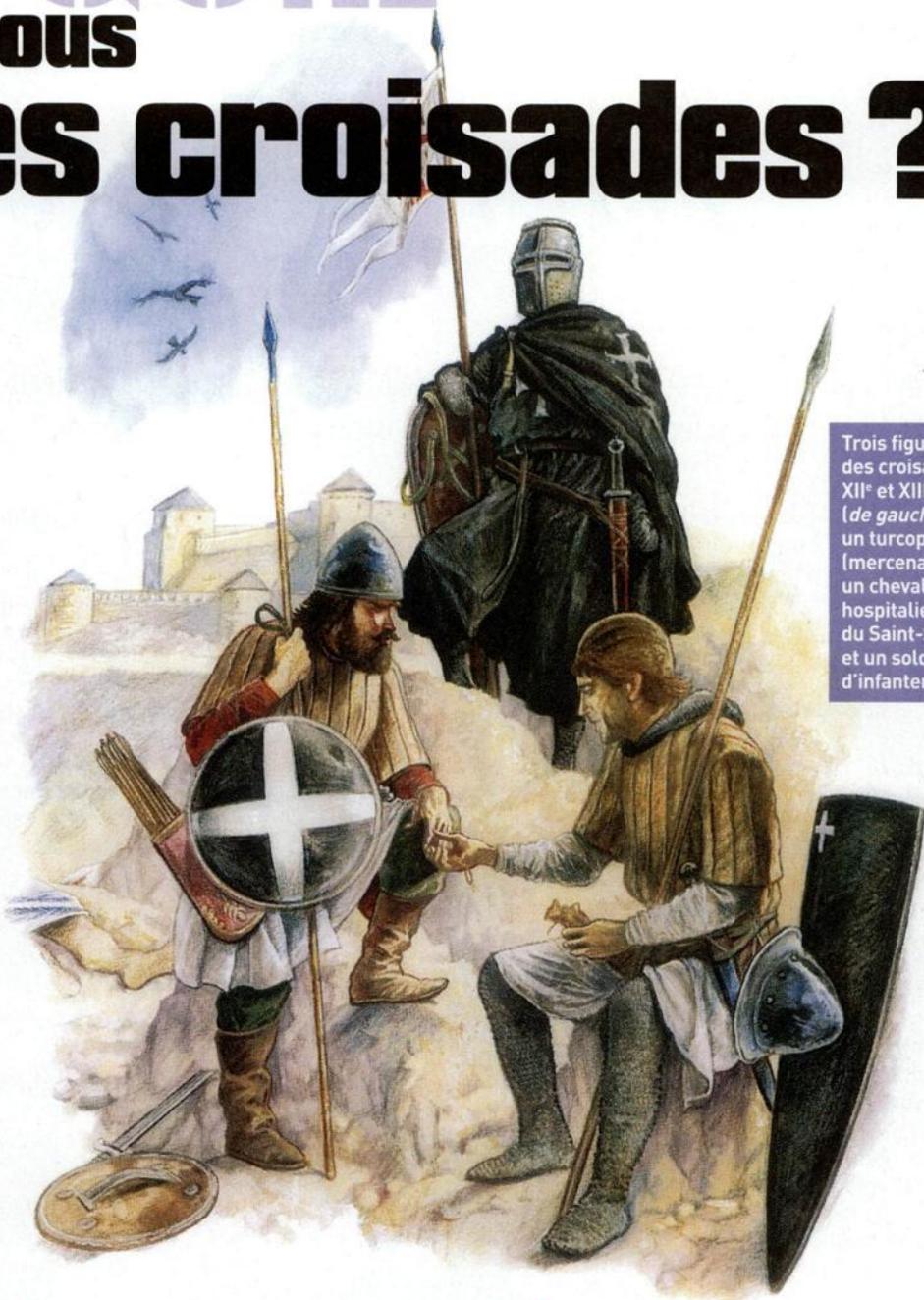
9- Quelle est la cause première du détournement de la quatrième croisade vers Constantinople (1204) ?

- a) Une demande d'aide de la part du prince byzantin Alexis, le futur empereur Alexis IV.
b) La rapacité des Vénitiens.
c) Un appel du pape Innocent III.

1 pt

10- Quelle est la bataille qui ouvre à Saladin les portes de Jérusalem ?

- a) Manzikert – b) Hattîn – c) Antioche.



Trois figures des croisades, des XII^e et XIII^e siècles (de gauche à droite un turcopole [mercenaire syrien], un chevalier hospitalier de l'ordre du Saint-Sépulchre et un soldat d'infanterie.

1 pt

11- Quelle star de la chrétienté s'en fut à Damiette pour tenter de convertir le sultan al-Kâmil ?

- a) François d'Assise – b) Bernard de Clairvaux –
c) Dominique.

1 pt

12- Qui reprend Jérusalem en 1229 lors de la cinquième croisade ?

- a) Simon de Montfort.
b) Le doge Dandolo.
c) L'empereur Frédéric II Hohenstauffen.

1 pt

13- D'où part la seconde croisade de Saint Louis ?

- a) Sète – b) Aigues-Mortes –
c) Marseille.

1 pt

14- Quelle bataille marque la fin de l'Orient franc ?

- a) Saint-Jean-d'Acre – b) Mansourah –
c) Le Caire.

1 pt

15- Quel ordre militaire a finalement raison des Francs ?

- a) Les janissaires – b) Les hachichins –
c) Les mamelouks.

Total: /20 points

Réponses: 1c; 2a; 3b; 4b; 5c; 6c; 7b; 8c; 9a; 10b; 11a; 12c; 13b; 14a; 15c.

Si vous avez eu moins de 10 points, nous vous conseillons *Une histoire moderne des croisades* de Jonathan Phillips, chez Flammarion.

Au bout du compte... pourquoi Mers el-Kébir?

Par Charles Turquin

Errant dans des sphères distinctes de l'au-delà, Winston Churchill et François Darlan ont mis longtemps à se retrouver. Mais enfin leurs ombres se rencontrent, pour une franche et... euh... cordiale explication !

Darlan — Ainsi donc, sir Winston, vous avez massacré mes bateaux – et leurs équipages – par crainte de voir ma flotte passer aux mains des Allemands ? Vous aviez pourtant connaissance de mes ordres secrets, intimant à chaque navire de s'autodétruire plutôt que de passer en mains étrangères ! Mais peut-être doutiez-vous de ma parole, Monsieur ?

Churchill — *Goodness no*, amiral ! Pas le moins du monde ! Seulement... Hitler et Mussolini étaient de tels fourbes ! Vous prenant par

surprise, les Germano-Italiens auraient peut-être saisi vos beaux cuirassés avant que vos marins ne puissent les saborder. Et c'eût été *disastrous*, n'est-il pas ?

Darlan — Ah ! Parce que vous doutiez de nos capacités professionnelles ! Vous nous estimiez incapables de couler nos propres bâtiments ? Merci du compliment !

Churchill — Pas du tout, *my dear fellow*, mais vous comprenez...

Darlan — Je comprends trop bien.

Vos craintes étaient vaines autant qu'insultantes. La preuve en fut donnée par le sabordage de ma flotte, en novembre 1942.

Silence pénible. Winston rallume nerveusement un cigare récalcitrant.

Churchill — Amiral, je ne voudrais pas dire des choses désagréables, mais... Enfin, quoi ? Vous savez parfaitement qu'en novembre 1942, votre amiral comte Jean de Saborde...

Darlan — Laborde !

Churchill — Laborde, oui, excusez mon lapsus... Vous savez bien que Laborde était un anglophobe frénétique et qu'il brûlait de sortir avec toute l'escadre de Toulon pour aller combattre les navires alliés !

Darlan — Peut-être... mais il ne l'a pas fait.

Churchill — Parce que Vichy le lui a interdit. Heureusement pour lui, d'ailleurs, car sans radars, sans aéronavale, sans DCA moderne, il se serait fait laminer.

Darlan — La question n'est pas là. En fin de compte, il a ordonné le sabordage.

Churchill — Oui, de justesse... parce que le contre-ordre de Laval, interdisant ce sabordage, lui est (heureusement !) parvenu trop tard. Sans quoi...

Darlan (*s'énervant*) — Vos arguments sont d'une perfidie albionnesque ! Churchill (*s'énervant à son tour*) — *Really?* Vous me contraignez à dire des choses encore pires : à savoir quelques jours plus tard, le 8 décembre, les amiraux Esteva et Derrien, cédant aux menaces

allemandes, ont tout bonnement livré, sans la moindre résistance, toute votre base de Bizerte avec ses canons, ses marins, neuf sous-marins et une demi-douzaine de torpilleurs ! Cela, vous ne pouvez le nier. Alors, dites-moi : que ce serait-il passé si Esteva ou Derrien avaient commandé à Toulon ?

Nouveau silence, lourd comme un plomb de sonde. Les deux spectres font quelques pas sur les rives verdoyantes du Styx. Et soudain Churchill fait face, pointant son havane comme un canon de marine.

Churchill — Écoutez, François, je vais vous dire le vrai motif de Mers el-Kébir. Mais ne le répétez pas, car c'est de la dynamite diplomatique !

Darlan — Oh, je vous en prie, épargnez-moi ces boniments...

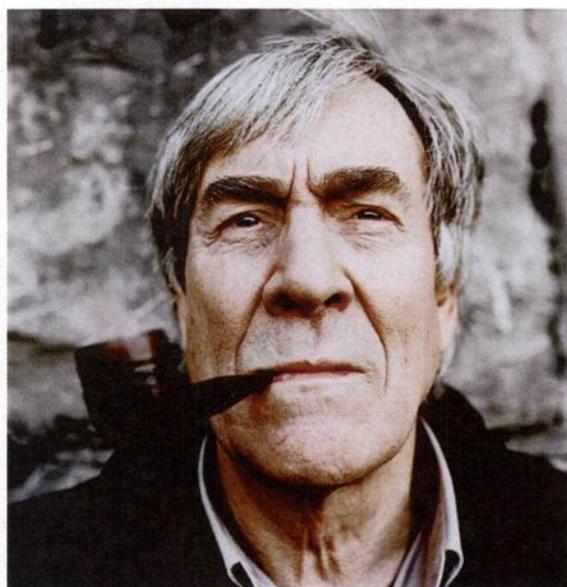
Churchill — Pas boniments.

Naked truth, vérité déshabillée ! J'étais là, en juin 1940, avec mon Angleterre toute seule, menacée d'invasion. J'avais sur les bras la flotte allemande, la flotte italienne et la menace japonaise. Tout ça, la Royal Navy pouvait gérer, en calculant juste, par la peau des dents. Mais si la marine française venait s'ajouter, nous étions fichus. *A dead duck!*

Darlan — Certainement. Et alors ?

Churchill — Maintenant, imaginez que Herr Hitler aurait été un homme

vraiment intelligent. Imaginez qu'à l'entrevue de Montoire, il aurait pris le vieux Pétain dans le sens du poil, en lui disant : « Mein lieber maréchal, cette guerre franco-allemande fut un terrible malentendu.



« Parce que vous doutiez de nos capacités professionnelles ! Vous nous estimiez incapables de couler nos propres bâtiments ? Merci du compliment ! »

Le Chœur Montjoie Saint Denis présente

Nous sommes du même bord, vous et moi. Nous n'aimons pas la crapule rouge ! Alors voilà, vous allez vous joindre à ma croisade antibolchévique, nous allons exterminer les Sovièts. Et je vous dis ceci : pour chaque division que vous engagerez sur le front de l'Est, moi je libère trente mille prisonniers de guerre français et j'ajoute un département à votre zone libre ! Au bout de quelques mois, la France se retrouvera restaurée, alliée à l'Allemagne au sein d'une Europe nouvelle. Alors, qu'en dites-vous ? »

Darlan — Oui, qu'aurait-il répondu ?

Churchill — François, il fut un temps où vous étiez un radical, avant... avant d'avoir de mauvaises fréquentations. Vous avez connu toute cette clique vichyste, cette collection de bérets flasques, d'amiraux sans flotte et de généraux battus – mais contents. Le vieux traîneur de sabre aurait marché tout de suite ! Par conviction idéologique et par intérêt évident !

Darlan — Admettons. Et alors ?

Churchill — Et alors ? Le désastre immédiat, *of course!* La France vichyste en guerre déclarée contre l'Union soviétique, alliée de la Grande-Bretagne. Donc, *ipso facto*, en guerre contre moi !

Darlan — Et donc...

Churchill — Et donc votre belle marine suivant le mouvement, obéissant aux ordres de son gouvernement légitime ! Valeur et discipline, n'est-ce pas ? Et les canons du *Richelieu*, du *Dunkerque*, de l'*Algérie*, tonnant contre ma pauvre Navy !

Darlan (*avec un demi-sourire*) — Oui, ça aurait fait du vilain !

Churchill — N'est-il pas ? Un retournement d'alliance, tout à fait possible en 1940. C'était mon cauchemar, je ne pouvais pas risquer ça. Alors j'ai dû prendre des mesures... préventives.

Darlan — Mers el-Kébir, cet odieux massacre.

Churchill — Oui, c'était affreux, c'était une tragédie grecque, mais je n'avais pas le choix !

Encore un long silence. Pensifs, les deux ectoplasmes déambulent au confluent de l'Achéron. Et enfin...

Darlan — Oui, je vois votre point de vue... de l'autre bout du canon ! Et finalement, cette tragédie vous servait bien, en prouvant votre détermination.

Churchill — *Exactly!* À cette époque, personne ne me prenait au sérieux. Roosevelt, Hitler, Staline, les occupés, les neutres, le monde entier croyait que l'Angleterre allait jeter l'éponge.

Mais après Mers el-Kébir, ils ont compris que je n'étais pas *joking*... euh... que je ne plaisantais pas. J'avais brûlé mes vaisseaux !

Darlan — Les miens, plus exactement.

Churchill — *Yes, my dear fellow*, et j'en étais navré, c'étaient de si beaux navires ! Mais je devais conserver les miens, dont j'allais avoir besoin pour gagner la guerre. Donc j'avais raison, *no?*

À ce stade de raisonnement – ou de mauvaise foi –, François

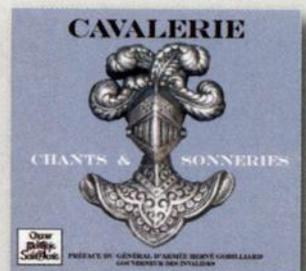
Darlan fut tenté de lever les yeux au ciel. Mais il savait que c'était inutile car les hommes politiques – et les amiraux – sont voués aux Enfers. ■

Cette célèbre image de Churchill, inspectant une mitraillette Thompson lors d'une revue des troupes à l'été 1940, fut détournée par la propagande nazie qui fit du Prime Minister un gangster assassin.



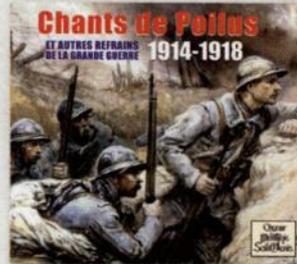
CHANTS DES PARAS

CD 25 CHANTS
avec livret 32 pages, paroles et notices.
Préface d'Hélène de Saint Marc



CHANTS DE CAVALERIE

CD 56 CHANTS ET SONNERIES
avec livret 44 pages, paroles et notices.
Préface du général Hervé Gobillard



CHANTS DE POILUS

CD 32 CHANTS
avec livret 44 pages, paroles et notices.
Préface de Jean Bourdier



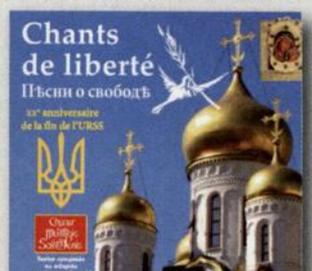
CHANTS DE VENDÉE

CD 29 CHANTS
avec livret 52 pages, paroles et notices.
Préface de Jean-Romée Charbonneau



CHANTS DE MARINS

CD 19 CHANTS
avec livret 36 pages, paroles et notices.
Préface de Patrice Franceschi



CHANTS DE LIBERTÉ

CD 18 CHANSONS
avec livret 28 pages, paroles et notices.
Préface de Jacques Arnould

BON DE COMMANDE

à photocopier ou à découper et à envoyer exclusivement à :

**SOCIÉTÉ DE DIFFUSION DU CHŒUR MONTJOIE SAINT DENIS (SDCMSD),
266 avenue Daumesnil, 75012 Paris.**

Catalogue complet sur demande ou sur www.choeur-montjoie.com

- | | |
|--|---|
| <input type="checkbox"/> CHANTS DES PARAS..... 20 € | <input type="checkbox"/> CHANTS DE CAVALERIE 20 € |
| <input type="checkbox"/> CHANTS DE POILUS 14-18 ... 20 € | <input type="checkbox"/> CHANTS DE VENDÉE 20 € |
| <input type="checkbox"/> CHANTS DE MARINS 20 € | <input type="checkbox"/> CHANTS DE LIBERTÉ 20 € |

+ **Frais d'envoi** (quel que soit le nombre de CD) : **+ 3 €**

soit total TTC €

Prénom

Nom

Adresse

Tél

Courriel

**Commande à accompagner d'un chèque
à l'ordre de « SDCMSD »**

RCS Paris 502 085 723 - SIRET 502 085 723 00018 - TVA Intracommunautaire : FR73502085723

LA GUERRE DOUBLÉE Guerre de Genpei, racines du Japon féodal

Entre 1180 et 1185, les clans Taira et Minamoto se disputent la domination de l'archipel nippon. La victoire des seconds dans cette guerre dite « de Genpei » inaugurerait la donne politique au Japon : jusqu'en 1867, le pouvoir passe des mains impériales à celles de dictateurs militaires, les shoguns.

UNE MARÉE QUI DÉVASTE L'ÎLE DE HONSHÛ
En 1183, le clan Taira, grand vainqueur de la guerre de Genpei, lance une offensive contre les Minamoto. Les Minamoto résistent pendant plusieurs années, mais sont finalement vaincus en 1185. La victoire des Taira marque le début de la domination des shoguns au Japon.

Victimes d'une trahison, les Taira sont défaits. Et se jettent par centaines à la mer.



Les Minamoto occupèrent les attributs de l'empereur... Les Taira furent vaincus... Les Minamoto occupèrent les attributs de l'empereur... Les Taira furent vaincus...

Guerre de Genpei, le débat est ouvert

Benoist Bihan, notre nouvelle recrue au comité éditorial de G&H, commence sa collaboration en fanfare en saquant l'article paru dans le n° 3 sous le titre « Guerre de Genpei, racines du Japon féodal ».

Vive le débat! Cet article pose un ensemble de problèmes fréquemment rencontrés dans les articles traitant de l'histoire du Japon dit « féodal », c'est-à-dire de la période allant de la fin de la guerre de Genpei en 1185 à la restauration Meiji — la fin du bakufu (ou shogunat) et la restauration de l'autorité de l'empereur — en 1868. Premièrement, l'article présente l'avènement des bushi (les « samourais ») et leur prise de pouvoir sur les courtisans (*kuge*) comme une évolution du système féodal japonais, là où, au contraire, il s'agit d'une rupture entre deux époques : le Japon classique, dominé par l'influence chinoise, et le Japon féodal, où le Japon s'autonomise des structures politiques de cour et de l'influence

comparaisons hasardeuses — le *bakufu* comme dictature militaire —, en simplifiant à l'extrême des processus complexes de transformation de la société japonaise et en présentant le Japon féodal naissant en 1185 comme identique à celui finissant de 1868, l'article perpétue de regrettables confusions. Peut-être aurait-il été plus pertinent de se consacrer au cœur du sujet, la naissance d'un nouvel art de la guerre fondé non plus sur des duels ritualisés entre *bushi* mais sur le choc d'armées de composition variée. ■

Batailles navales franco-anglaises, petits conseils bibliographiques

Dans le petit article sur les victoires navales de la France contre l'Angleterre (*n° 3, p. 29*), le livre que vous citez, le *Dictionnaire des batailles navales franco-anglaises* de Jean-Claude Castex, est à utiliser avec précaution. L'ouvrage, profitant des faiblesses de l'édition française en matière d'histoire bataille ces trente dernières années, a trouvé un large lectorat. Mais l'auteur semble l'avoir écrit à la va-vite

sans trop se relire, et il est truffé d'approximations, voire d'erreurs, parfois sur les dates, souvent sur le nombre ou les noms des vaisseaux engagés, sans parler de certains commentaires pour le moins déplacés. Qu'on juge par exemple de ces lignes concernant l'âge des officiers de marine au XVIII^e siècle et qui semble sorti du café du commerce : « *La noblesse avide de guerres et de gloriole n'aspireait certes pas à la retraite à 55 ans et à la semaine des 35 heures* », (bataille du cap Ortegal, p. 81).

Dans les conclusions sur l'article concernant Mers el-Kébir, on trouve cette phrase étonnante : « *Cet échec de la Royal Navy face à la Marine nationale jeta un doute sur les capacités anglaises de combattre face à l'armée allemande* » (p. 251). Suivent des commentaires quasi favorables à Pétain qui aurait réussi à éviter une guerre franco-anglaise en « *calmant les esprits* »... Y a-t-il un rapport entre le fait que l'auteur est né à Oran, et que comme beaucoup de pieds-noirs, on y est resté longtemps favorable à Vichy ?

On peut corriger, compléter, vérifier ou se passer de cet ouvrage en prenant le *Dictionnaire d'histoire maritime* publié en 2002 sous la direction de Michel Vergé-Franceschi (chez Bouquins), ou *Les 600 Plus Grandes Batailles navales de l'histoire* de Guy Le Moing (Marines Éditions). Livre dont vous citez, il me semble, la parution récente dans le premier numéro de *Guerres & Histoire*. On pardonnera à Guy Le Moing quelques maladroites en recopiant des passages de Jean-Claude Castex, comme pour l'article sur le combat de la Martinique (1779), où il y a erreur sur le nom de l'un des vaisseaux engagés. Et si la carte est en grande partie imaginaire — puisque La Motte-Picquet n'a pas affronté avec trois bâtiments les treize de Hyde Parker, mais sept seulement —, ce n'est déjà pas si mal ! ■

Sarajevo : l'âme d'une ville se cache aussi dans ses lieux ordinaires

Dans l'entretien avec le colonel Michel Goya (voir *G&H n° 3*), il est particulièrement intéressant de lire la perception qu'avaient les militaires français des tirs des différents snipers. À ce sujet, il est important de préciser que les autorités serbes qui ont déclenché cette guerre voulaient faire de Sarajevo la capitale d'un État serbe de Bosnie : il ne s'agissait pas pour eux d'anéantir la ville, mais de détruire les symboles de sa multiculturalité. Si les militaires français ont ressenti que les tirs d'obus étaient « *tirés au hasard, du harcèlement pur et simple* », il se cachait en réalité derrière ces tirs une destruction orchestrée de lieux « ordinaires » visant à détruire l'urbanité, c'est-à-dire ce qui fait le « vivre ensemble » urbain. Les belligérants n'attaquaient pas seulement les hauts lieux de l'identité de « l'Autre », mais aussi et tout particulièrement des lieux « ordinaires » : cafés, restaurants et lieux de rencontres quotidiens et de socialisation. Ces lieux « ordinaires » symbolisaient non seulement la proximité des habitants mais surtout leur mixité : ce sont des « géosymboles » de l'entente entre

les populations, de la multiculturalité, des mariages mixtes, de l'identité sarajévienne comme identité commune aux habitants quelle que soit leur appartenance ethnique (Serbes, Croates, Bosniaques, Juifs, etc.). Cet urbicide, selon le néologisme utilisé par l'architecte et ancien maire de Belgrade Bogdan Bogdanovic, le groupe Warchitecture ou encore par François Chaslin, fut un élément central

également un sentiment d'insécurité, puisque tout lieu « ordinaire » pouvait devenir une cible choisie par les belligérants, ce qui tendait à créer dans l'imaginaire des habitants une perception de la ville comme territoire de l'impossible vivre ensemble... ■ **Bénédicte Tratnjek**, doctorante en géographie, animatrice du blog « Géographie de la ville en guerre » (geographie-ville-en-guerre.blogspot.com)

militaire] et enseignant, notamment à l'École de guerre. Son courrier réagit à l'interview de Martin van Creveld (G&H n° 2) sur le déclin de la puissance aérienne. Tout d'abord, le préalable de la maîtrise de l'air avant toute opération au sol ou en mer ne ressortit pas au douhétisme. C'est un principe fondamental de la stratégie aérienne vers lequel sont tendues toutes les actions menées par les forces aériennes, en partant du principe, découvert pendant la bataille de Verdun, selon lequel aucune action à terre n'est possible sans la domination du ciel. Ce principe est encore valide aujourd'hui (guerre du Golfe, Kosovo, etc.), en un temps où le douhétisme a été remis et a disparu dans les oubliettes de l'histoire.

Je ne pense pas non plus qu'on puisse dire que la doctrine de Douhet ait été invalidée par l'accroissement de la puissance des moteurs (...). C'est tout simplement l'avènement des chasseurs armés de canons qui font des bombardiers des cibles très vulnérables, comme le montrera l'offensive aérienne stratégique anglo-américaine sur

l'Allemagne. N'oublions pas que la doctrine de Douhet est formalisée en 1921, en des temps où les capacités des intercepteurs sont d'une faiblesse insigne (mitrailleuses de 7,5 mm en France). Par ailleurs, il me semble que c'est principalement la résilience des populations (de celle de Londres en 1916-1918 à celle de Belgrade en 1999) qui a battu en brèche la croyance de Douhet selon laquelle les civils pourraient se montrer très sensibles aux attaques venues du ciel. (...) Quant à l'armée de l'air française, elle n'a jamais, ô grand jamais, été douhétienne. Les aviateurs français ont simplement utilisé Douhet comme un socle idéologique pour revendiquer leur indépendance (1933); Douhet a également servi de repoussoir à l'armée de terre de ce pays, qui a volontiers taxé l'armée de l'air de douhétisme pour mieux contester la légitimité de cette institution mise en place à ses dépens. La pire erreur est d'ailleurs de qualifier le programme du BCR (bombardier-combat-reconnaissance) d'incarnation de la doctrine de Douhet. Ce n'est pas

Erratum

François Gonçalves du Mans nous a signalé une erreur de date dans l'article « Wargame sur table : le retour » [p. 108, G&H n° 3]. Bien vu ! *Mémoire 44* a été édité par Days of Wonder en 2004 et non en 1994 comme écrit. ■

là le croiseur aérien du prophète italien; c'est tout simplement une initiative de l'armée de l'air tendant à disposer d'avions multirôle, comme on dirait aujourd'hui, capables de satisfaire ses propres besoins en bombardiers et susceptibles de répondre à ceux de l'armée de terre en matière d'observation. Il ne faut pas oublier en effet que les terriens ont donné leur accord à l'indépendance des forces aériennes françaises à condition que leurs besoins en avions de reconnaissance soient satisfaits. Il faut savoir aussi que l'armée de l'air n'a pas les moyens, à l'époque, de se doter à la fois d'avions dédiés spécialement au bombardement et d'autres affectés à l'observation. Le programme BCR sera d'ailleurs une catastrophe. ■



du nettoyage territorial (plus couramment appelé nettoyage ethnique, mais au final cette modification du peuplement par la terreur vise à « purifier » le territoire des « indésirables », c'est-à-dire « l'Autre » et ceux qui ont une identité mixte). En détruisant des lieux « ordinaires », ces belligérants créaient

Patrick Facon **ulcéré par Martin van Creveld**
Voici quelques extraits d'une longue lettre que nous a adressée Patrick Facon, ancien directeur de recherche (Air) au Service historique de la Défense, à présent chargé de mission au Centre d'études stratégiques aérospatiales (École

Une publication du groupe **MONDADORI FRANCE** Président : **Ernesto Mauri**.

RÉDACTION - 8, rue François-Ory, 92543 Montrouge Cedex. Tél. 01 46 48 48 48. Pour joindre la rédaction : **courrier.SVGH@mondadori.fr**

Rédacteur en chef : **Jean Lopez**, assisté de **Silvi de Almeida** • Rédacteur en chef adjoint : **Pierre Grumberg** • Directeur artistique : **Pascal Quehen** •

Première secrétaire de rédaction : **Guillemette Echalié** • Service photo : **Stéphane Dubreil** • Documentaliste : **Virginie Briffaut**.

Comité éditorial : **Benoist Bihan**, **Laurent Henninger**, colonel **Michel Goya** (chargé de mission à l'IRSEM), **Yacha MacLasha**.

Ont collaboré à ce numéro : **Benoist Bihan**, **Nicolas Chevassus-au-Louis**, **Isabelle Delpech**, **Alan Franck**, **Nicolas Gayet**, **Laurent Henninger**, **Pierre Journoud**, **Boris Laurent**, **Yacha MacLasha**, **François Malye**, **Jean-Dominique Merchet**, **David Molony**, **Frank Stora**, **Éric Tréguier**, **Charles Turquin**.

DIRECTION ÉDITION - Direction Pôle : **Jean-Luc Breysse** • Directeur délégué : **Vincent Cousin**.

DIFFUSION - Site : **www.vendezplus.com** • Directeur : **Jean-Charles Guérault** • Responsable diffusion marché : **Siham Daassa**.

MARKETING - Directeur : **Sébastien Petit** • Responsable : **Claire Leprovost** • Chargée de promotion : **Michèle Guillet** • Assistante : **Justine Bonnafoux**.

ABONNEMENTS - Responsable : **Johanne Gavarini** • Chef de produit : **Clara Billand**.

PUBLICITÉ - Tél. 01 41 33 50 15. Directrice exécutive : **Valérie Camy** • Directrice commerciale : **Francesca Colin** • Directrice de la publicité : **Valérie Lectère** •

Commerciaux : **Lionel Dufour**, **Virginie Commun** • Assistante : **Sylvie Angerville** • Planning : **Stéphanie Guillard**, **Sabrina Rossi-Djenidi** • Trafic : **Véronique Alex** •

Opérations spéciales : **Jean-Jacques Benezech**, **Anne-Sophie Chauvière**, **Grégory Gounse**.

FABRICATION - Chefs de fabrication : **Gregory Cervantes** et **Christophe Mestdach**.

Directeur financier : **Carmine Perna** • Finance manager : **Géraldine Pellerin-Faux**.

ÉDITEUR - Mondadori Magazines France. Siège social 8, rue François-Ory, 92543 Montrouge Cedex. Président et directeur de la publication : **Jean-Luc Breysse** •

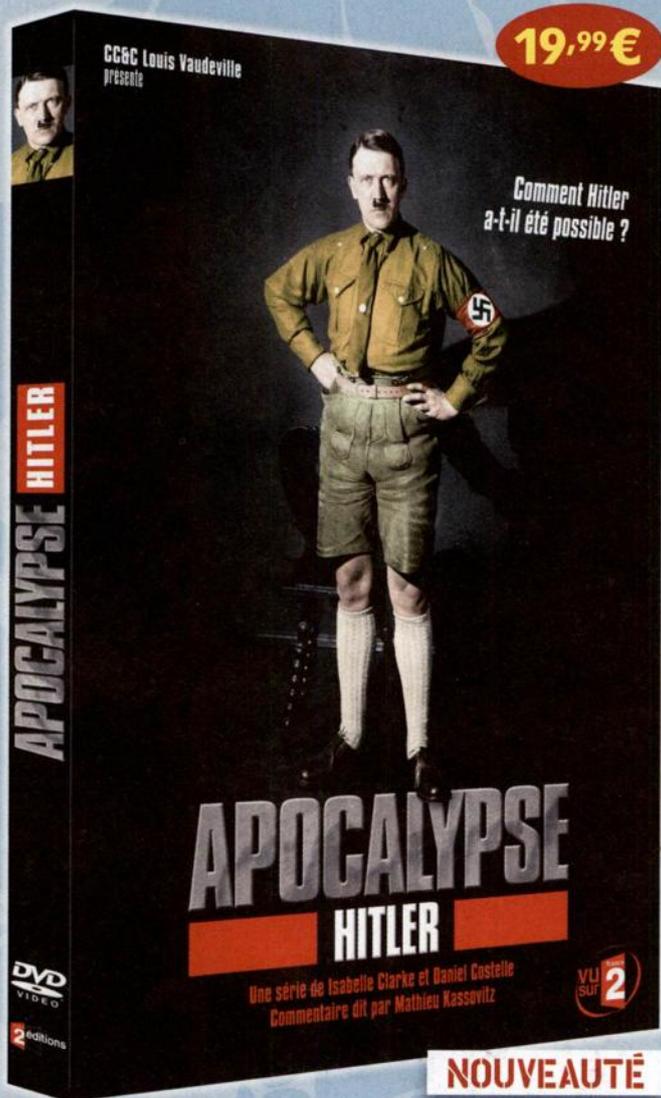
Actionnaire principal : Mondadori France SAS • Imprimeur : Mondadori Printing SpA, via Luigi e Pietro Pozzoni, 11 - 24034 Cesano Bergamasco - Italie •

N° ISSN : 2115-967X • N° de Commission paritaire : 0513 K 90842 • Dépôt légal : décembre 2011.

Relations avec les **ABONNÉS** Par courriel : **relations.clients@mondadori.fr**

Tarifs d'abonnement France 1 an (6 numéros) : **29 euros** • Relations clientèle abonnés par téléphone : **01 46 48 48 96** de 9 h à 12 h et de 13 h à 17 h 30 (mercredi et vendredi 16 h 30); par courrier : Service Abonnements, TSA 10005, 8, rue François-Ory, 92543 Montrouge Cedex. Vous pouvez aussi vous abonner sur **www.kiosquemag.com**.

LES DOCUMENTAIRES ÉVÉNEMENTS

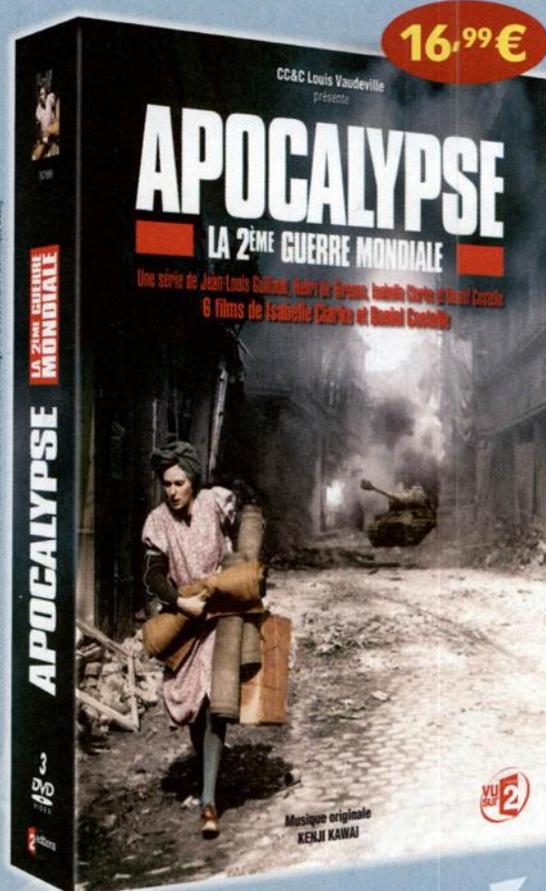


NOUVEAUTÉ

Apocalypse, Hitler,

On a l'impression de tout connaître d'Hitler. On connaît surtout sa carrière après son arrivée au pouvoir en 1933. Moins tout ce qui précède, et qui est pourtant fondamental si l'on veut saisir la complexité du personnage et répondre à la question : comment Hitler a-t-il été possible ?

Une série de Isabelle Clarke et Daniel Costelle, commentaire dit par Mathieu Kassovitz, musique originale de Kenji Kawai. Vivez ce second volume d'APOCALYPSE constitué à 100% d'images d'archives en couleur comme une véritable enquête policière.

Apocalypse, la 2^{ème} guerre mondiale,

- 6 épisodes de 52 minutes sur 3 DVD + 2 heures de bonus (making of, documents filmés de l'ECPAD)
- Images d'archives mises en couleurs et remasterisées en HD
- Près de 700 heures d'images compilées dans le monde entier, issus de 46 sources différentes, en France et à l'étranger, notamment des cinémathèques et des fonds privés.
- Deux années de recherche documentaire par une équipe de dix personnes

HIER, TOUT COMMENCE